



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

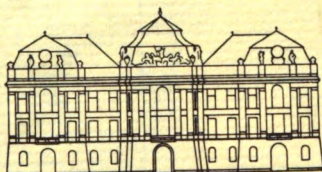
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

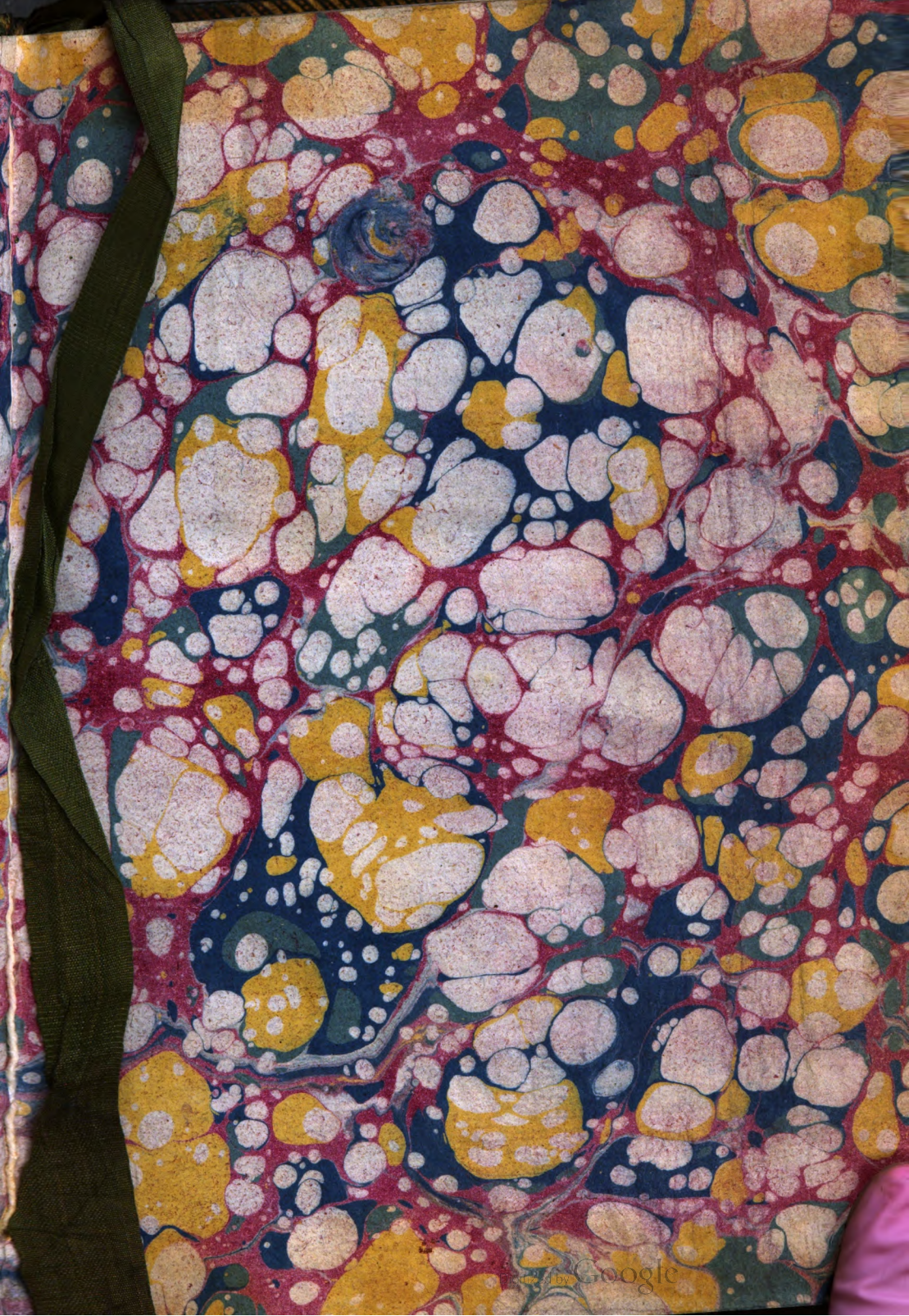
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

MENTEM ALIT ET EXCOLIT



K.K. HOFBIBLIOTHEK
ÖSTERR. NATIONALBIBLIOTHEK

62.W.66



LXII. W. 68.

Wynae, Justice

LES MORLAQUES



Par J. W. C. D. U. & R.

V O L. I.

1788.



À CATHERINE II.

IMPERATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES

J. Wynne

Comtesse des Ursins & Rosenberg

Sublimi feriam sidera vertice.

Hof.

22 Janv. 1788.



S U J E T

D E L' O U V R A G E .

LE Comté de *Zara*, les territoires de *Scardona* & de *Knin* forment la partie septentrionale de la *Morlaquie*. Vers le nord elle confine avec la *Croatie Autrichienne* au dessus du canal d'*Obrovaz* & de la rivière de *Zermagna*: au couchant elle a la mer *Adriatique* parsemée d'un grand nombre d'isles, & sur la côte les villes de *Zara* & *Nona*. La *Morlaquie* méridionale est composée des territoires de *Sebenico*, *Trau*, *Spalato*, *Macarska*, *Imoski*, & arrosée par les rivières *Kerka*, *Certina* & *Narenta*. Du côté opposé à la mer ces deux provinces sont séparées des états Ottomans par une suite de païs déserts & montagneux.

Les isles, le littoral & les villes se ressentent des avantages de la civilisation, que la société nombreuse & le commerce

*

at-

attirent à leur fuite ; partout ailleurs ce vaste païs , quoique si près de l' *Italie* & en grande partie sujet à la république de *Venise* , offre l' image de la nature en société primitive , telle qu' elle a dû être dans les tems les plus reculés , & telle qu' on l' a trouvée au milieu des habitans les plus inconnus de quelques isles de la mer *pacifique* .

Quelle force, quel art peut tenir contre l' action continue irrésistible du tems , contre la révolution des siècles ? Cette même *Morlaquie* au tems des *Romains* étoit une portion de la florissante *Dalmatie* , du redoutable *Illyrium* . Une quantité de ruines informes répandues dans ces provinces rappellent encore , quoique foiblement , ce souvenir . Elle fait à présent partie du païs qu' on nomme génériquement *Esclavonie* ou païs des *Slaves* , dont la vaste étendue depuis l' *Albanie* remontant jusqu' à la *Hongrie* peut difficilement être marquée par des limites fixes & constantes . Les nations qui l' habitent , sont un mélange

con-

confus de peuples indigènes, de colonies *Latines*, de *Scythes*, de *Goths*, de *Vandales* & de tout ce qui bouleversa l'*Europe* à la chute de l'Empire *Romain*. Mais les peuples de la *Morlaque* intérieure peuvent être regardés, comme les véritables indigènes ou du moins comme les plus anciens habitans.

Avant qu'une nouvelle révolution change la nature & l'aspect de ce pays, qu'on le voye dans son état actuel beaucoup plus intéressant que celui de la civilisation la plus achevée, dont les biens & les maux sont également connus depuis long-tems parmi nous.

La suite naturelle des événemens ordinaires dans une famille *Morlaque* va nous mettre au fait des mœurs & usages de la nation d'une manière plus sensible que la relation froide & méthodique d'un voyageur. On n'a pas cru avoir besoin de recourir au romanesque ou au merveilleux. Les faits sont vrais & les détails nationaux fidèlement exposés. Mœurs, habitudes,

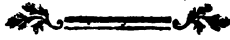
des , préjugés , caractères , circonstances locales , tout résultera des événemens & des personnages mêmes mis en action .

C'est peut-être la plus agréable façon de donner l'idée juste d'un peuple , qui pense , parle & agit d'une manière très-différente de la nôtre .

Les circonstances singulières d'un fait tragique arrivé parmi des *Morlaques* à *Venise* , il y a quelques années , exciterent de l'intérêt & de la curiosité sur cette nation si peu connue . Les informations de plusieurs parmi ceux que les emplois publics ou les affaires particulières ont fait demeurer dans cette contrée ; quelques conversations avec les Esclavons des contrées voisines ; la lecture du peu d'anciens écrivains sur ce sujet , & celle d'un excellent moderne , *Monf. l'Abbé Fortis* dans son *Voyage en Dalmatie* , ont été les sources où l'on a puisé .

LES

LES MORLAQUES.



LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Mœurs & usages des Morlaques. — Haïduc. — Histoire de Pecirep. — Pobratives & Post-trimes.

AU pied de la montagne de *Crisiza* la belle vallée de *Dizmo* étend ses champs fertiles & ses riches paturages vers les bords de la *Cettina*. De toute la vaste *Morlaquie* c'est le canton le plus agréable par son heureuse position & par les dons de la nature. Des montagnes horribles, des rochers escarpés contrastent par leur nudité, par leur aspect effrayant avec la parure des campagnes cultivées & avec la nombreuse population, qui y jouit d'un repos obscur & constant. Les troupeaux errans, les cabanes éparfés, les habitans qui rodent en passant de l'une à l'autre, forment le tableau le plus enchanteur. Chaque village est une seule famille, parce que chaque famille, quelque nombreuse & subdivisée en plusieurs branches qu'elle soit, augmente le nombre des habitations, se répand autour d'elle-

A

mé.

même, sans éloigner les individus : elle conserve le même nom, le même esprit d'attachement filial & fraternel : la société n'y rompt jamais les liens de la nature : le mariage les multiplie & les resserre.

Un des villages les plus apparens est celui des *Narzewizca*. Le respectable vieillard *Pervan* en est le *Staréscina* ou vieux Chef. Sa cabane est au centre : elle porte sur quatre poutres son toit en chaume soutenu par des petites planches, au dessus des autres cabanes qui l'entourent : la fumée qui sort du milieu, erre en tourbillons plus élevés, & ses murs sont des cailloux grossièrement entassés sans ciment.

Le nom & la charge de *Staréscina* le constituent pere commun de tous les habitans, parmi lesquels son grand âge, le souvenir de sa valeur, sa justice & sa douceur lui avoient mérité la seule distinction qui ait lieu dans la société des *Morlaques*. *Pervan* voyoit prospérer sa famille : ses deux fils étoient mariés : *Stiepo* l'aîné n'avoit point d'enfans : mais *Jervaz* avoit déjà peuplé l'heureuse cabane de trois enfans, dont le premier comptoit cinq ans, le second trois & le troisième étoit encore à la mamelle.

Au milieu d'une paix profonde *Pervan* entretenoit par sa sagesse l'ordre, l'union, l'aïssance parmi les *Narzewizca*, la plus nombreuse des peuplades de la vallée. Assis à sa porte, entouré de ses

ses fils & de jeunes gens des autres cabanes ,
„ Oh mes enfans, leur disoit-il un jour, le
declin du soleil vous invite au repos : mon âge
m'y condamne : je ne puis plus que fixer mes re-
gards affoiblis sur vous, vous voir travailler d'ac-
cord, vous indiquer le meilleur usage des dons du
ciel & des fruits de vos peines, sources commu-
nes de notre subsistance. Le tems de la recolte ap-
proche, le tems de la joie, la recompense des tra-
vaux, la réparation des forces, le renouvellement
de la vie. Les bestiaux errent dans les paturages,
leurs productions remplissent nos magasins de tout
ce qu'il faut pour les besoins continuels & pour
les échanges nécessaires avec nos voisins. Ce sol
est à nous, comme l'air que nous y respirons,
comme le jour, dont nous y jouissons, comme la
chaleur bienfaisante du soleil qui y anime la na-
ture. Peut-on partager l'air, le jour, la chaleur
parmi ceux qui en sont vivifiés? Peut-on parta-
ger ce sol nourricier qui nous soutient tous, qui
répond si largement à nos peines, qui présente éga-
lement son fruit au bras robuste qui l'a fait eclor-
re, & aux mains foibles & timides de l'enfant &
de sa jeune mere?

Je veille sur vous, je vous chéris tous. Mal-
heur à la brebis qui ne veut suivre le berger, &
qui broute seule sur le bord du fossé : malheur au
troupeau qui ne fournira point sa part aux repas
de nos fêtes, lorsque je bénis vos mariages : mal-

4 LES MORLAQUES.

heur à tout *Narzevizca* qui secoue sa chevelure noire devant les cheveux blancs de son *Staréscina*. Souvenez-vous toujours que nous sommes tous frères, que nous avons le même nom, le même sang, le même père, le glorieux *Pecirep Narzevizca*. La chanson qui conserve parmi nous le souvenir de ses exploits, est toujours dans vos bouches : que son histoire soit dans vos cœurs. Ecoutez-la, jeunes gens, de celui qui la tient du brave *Korotagne* notre ayeul, qui étoit son petit fils & l'avoit connu.

Vous avez entendu parler des *Haiducs*, vous en aurez quelquefois rencontré des bandes, en franchissant les sommets de la *Clapavizca* qui nous séparent de nos frères du littoral : ou lorsqu'en remontant la *Cettina* vous avez pénétré par les monts *Glavaz* & *Kuruzeh* dans les terres des infames Otomans.

Ces *Haiducs* sont de fiers *Morlaques* qui de leur bravoure indomptable & farouche font un usage aussi nuisible que barbare. La désobéissance aux loix en a fait sortir plusieurs de chez eux par un exil mérité : quelquefois une injuste oppression en pousse d'autres à s'exiler volontairement : souvent l'amour déréglé d'une indépendance malentendue leur fait préférer un état de guerre continuelle aussi injuste que dangereuse aux jouissances paisibles d'une vie conforme aux goûts de la nature. Mes enfans, ses goûts sont nos loix : l'exercice de nos forces doit

doit être uniquement dirigé à entretenir notre fanté & à nous conserver en état de poursuivre, d'attaquer, d'abattre l'ours monstrueux, le loup dévotateur & de repousser l'ennemi qui nous offense & cherche à nous ravir le fruit de nos peines & à troubler notre repos.

Voyez ces malheureux *Haiducs* grimper de rocher en rocher, pour y trouver un asile dans les cavernes, pour y tendre des embuscades aux caravanes des *Turcs* : ils ne veulent, ils ne peuvent les barbares se procurer l'existence qu'au prix du sang des infortunés qu'ils en privent : intrépides & forcés par le besoin, ils comptent pour rien le nombre de leurs ennemis : & les *Turcs* lâches & surpris tournent le dos & tombent par centaine devant une poignée de bandits *Esclavons*. Oui, mes enfans, les *Turcs* barbares & oppresseurs à leur tour sont nos ennemis naturels : ils méconnoissent, ils injurient notre religion, notre nation : ils ont été de tout tems les agresseurs injustes de nos cantons : ils nous ont souvent enlevé nos femmes, nos troupeaux. Mais n'employons la force que pour repousser la force. La vie de l'*Haiduc* est celle d'un assassin : il a beau s'appeler de ce nom (a) : il a beau étaler son courage, vanter les risques qu'il court & notre illustre origine, car nous sommes *Slaves* : il est puni de son injustice par les souff-

(a) *Haiduc* veut dire voleur-héros : *Slave* signifie glorieux.

frances d'une vie pénible & souvent par une mort aussi cruelle qu'inutile à sa patrie.

Pecirep entraîné par une jeunesse fougueuse embrassa cet état & se mit à la tête d'une bande nombreuse d'*Hasiducs*. Il parcourait la chaîne des montagnes depuis la pointe hérissée de *Jassicova* jusques dans l'intérieur des deserts horribles de *Glabovizza*, en frappant ses coups meurtriers : il jura une haine éternelle aux *Ottomans* : les habitations de ses peres avoient souvent éprouvé leur barbarie. Il aimoit ses compatriotes : la soif du butin ne lui fit jamais attaquer ceux-ci : il ne vouloit l'éteindre que dans les dépouilles des *Turcs*, en les immolant à sa vengeance, & se tint toujours, il est vrai, au milieu d'eux, pour y assouvir sa rage avec moins de remords. Mais, oh chers enfans, la faux du moissonneur peut-elle s'arrêter au milieu du coup qui tranche tout ce qu'elle rencontre ? Le chasseur des bêtes féroces qui nous dévorent, épargne-t-il le daim timide qui s'échappe devant lui ?

Pecirep devint la terreur de ses ennemis, sans rassurer ses amis : il signala la plus grande portion de sa longue vie par les actions du courage le plus intrépide & le plus heureux. A l'âge de cinquante ans se voyant possesseur de richesses considérables qu'il avoit déposées dans les cavernes du mont *Herzovaz*, suivi d'un grand nombre de parens, de compagnons, de domestiques, entouré de plusieurs enfans qu'il avoit eu de la fille du *Vaivode* de

Tzent-

Tzentzena enlevée dans une de ses premières expéditions, il rentra dans nos pays & vint s'établir au milieu de cette vallée, dont il occupa, les armes à la main, la belle partie que nous habitons. Sa fureur se calma, ses regards s'adoucirent; il mit la main sur sa poitrine, & sentit un cœur. Devenu chef d'une peuplade, il fut en être le pere. Les cabanes élevées, les champs défrichés, les troupeaux répandus firent fleurir dans peu de tems ce canton, à la tête duquel il vecut encore trente ans. Plus il avoit détruit, plus il voulut réparer: sa population, ses voisins mêmes le bénissoient: après avoir été craint, comme le tonnerre par le voyageur égaré dans les montagnes, il finit par être aimé, comme l'arc-en-ciel qui ramene la sérénité, & regreté, comme les beaux jours de l'automne aux approches de l'hiver. Nous descendons de lui & de ses trois enfans: nous avons hérité de ses bienfaits: il nous a transmis sa bravoure aussi, robuste & vaillante Jeunesse. Chantez, mes amis, la chanson de *Pecirep*. Que nos champs, son ouvrage, en retentissent! Entonnée par le laboureur, lorsqu'il en revient en approchant de sa cabane, que ses fils lui répondent par l'écho joyeux de leurs voix enfantines. “

Les jeunes gens se mirent à chanter en chœurs les couplets du cantique national avec plus de chaleur qu'à l'ordinaire, & les voix lointaines des autres *Morlaques* dispersés alentour se joignant à

celles de la cabane, tout le village resonna des louanges de l'auteur de leur race.

Chanson de Pecirep.

Pecirep détruisit ses ennemis, comme l'on arrache l'herbe metigla mortelle au bétail.

Pecirep cultiva ses amis, comme l'on cultive la vigne, dont découle la rosée des Anges.

Sa promesse & sa menace étoient infailibles, comme les coups de son cimenterre.

Les cavernes de l'Herzovaz cachoient ses trésors, & les vautours dévoroient au grand air les cadavres des Turcs tombés sous sa main.

Pecirep aimoit la belle Plauna & ses enfans, nos peres : il les nourrissoit de son butin : nous sommes les enfans de sa valeur.

Les croissans de Klivno trembloient devant lui : puissent-ils disparaître devant vous !

Les ombres des anciens Morlaques massacrés le suivoient dans ses courses rapides.

Il les vangea sur les fils des Barbaves : elles s'envolèrent, après avoir sucé le sang de leurs victimes.

Les Turcs tombent sous les coups d'un Häiduc, comme les fruits mûrs du pommier secoué par le jeune Morlaque.

Pecirep foudroyoit les bordes infideles : ainsi l'onde écumante de la Cettina qui roule de Velika

Gu-

Gubavizza, entraîne les troncs de la forêt & les masses du rocher.

Ainsi les eaux de la Kerka, après avoir menacé les arcs des Puiffans (a) & renversé les ponts de Roncislap, se répandent & se calment dans le lac Proclian.

Le Morlaque y jette ses filets, y plonge son hameçon, en retire sa nourriture & ne fait que rinder la surface de l'eau.

Pecirep se reposa dans la vallée de Dizmo: Mossor & Kablian se rangèrent autour d'elle, en serrant leurs cimes élevées.

Les flancs des rochers qu'il franchit, retentiront toujours du nom de Pecirep.

La pierre qui couvre ses cendres, durera moins que sa mémoire: & notre postérité marquera toujours la place de ses restes sacrés.

Pendant que les uns chantoient, d'autres animés par la joie du souvenir & invités par une soirée délicieuse, formerent le grand cercle & se tenant hommes & femmes par les mains, se livrèrent avec transport à leur plaisir favori, la danse du *Scotzi-gori*. La corde unique qu'un archet maladroite racle sur la *gusla*, qui est le violon *Morlaque*, marque la mesure & accompagne le chant. A la chanson de *Pecirep* en succèdent d'autres que le *Morlaque* poëte, & poëte improvisateur, compose
sur

(a) Les *Morlaques* dans leurs chansons indiquent par ce nom les anciens *Romains*.

sur le champ pour célébrer l'adresse & la force de ceux, qui se sont signalés dans les exercices nationaux. Le faut qui a franchi le plus long espace, le bras robuste qui a pu soulever & lancer plus loin qu'aucun autre, une grosse pierre, obtiennent des éloges lyriques. La danse s'anime davantage: les cris, les faits augmentent: enfin la lassitude sépare les danseurs.

Pervan, le vigilant *Staréscina*, attendri par l'aspect du bonheur de ses compatriotes, n'en est pas moins attentif à prévenir les accidens malheureux que l'émulation peut faire naître & rendre quelquefois funestes, au milieu d'un peuple qui ne connoît pour le moment d'autres loix que celles de la nature, d'autres droits que la force.

Il n'eut pas cette fois de querelles à apaiser, de justice à rendre, de vengeance à ordonner: il vit sortir de la danse & rentrer dans la cabane ses deux fils & ses belles-filles: un air de contentement & de bonheur brilloit sur leurs visages. La douceur des manières & du caractère dans les deux femmes s'étoit communiquée aux maris. Le ménage se distinguoit parmi tous les autres par un esprit d'égalité entre hommes & femmes inconnu partout ailleurs en *Morlaquie*. Elles faisoient, il est vrai, tous les services fatigans, auxquels les femmes *Morlaques* sont condamnées: c'étoit la bonne *Dascia* qui devoit chaque jour réduire en pâte les grains pour en faire des gâteaux: mais *Stie-*

po son mari cherchoit à la soulager dans d'autres travaux. *Jella* plus belle & plus jeune soignoit ses enfans , entretenoit la propreté dans la cabane , présidoit à l'habillement de la famille. Mais *Jervax* son époux portoit l'eau & le bois , travailloit aux champs & aux étables.

Les deux femmes aussi aimables qu'aimées furent s'affranchir du joug horrible du mépris & des mauvais traitemens, dont le *Morlaque* plus chasseur & guerrier en général que pasteur & agricole, accable sa compagne. On diroit qu'il ne la croit pas de la même espèce que lui, & qu'il lui préfère le cheval avec lequel il poursuit sa proie ou son ennemi. Sexe aimable enchanteur, toi qui fais le charme de la vie, comme tu en es la source, que ces peuples à ton égard sont barbares & dénaturés! La fidélité conjugale de la femme n'est d'aucun mérite & cesse d'être une vertu parmi eux: la femme est une propriété, qu'on y regarde comme celle d'un bœuf, d'une jument, & il est aussi difficile de séduire une *Esclavonne* que d'enlever un cheval. La religion & la crainte l'emportent toujours en elles sur l'amour illegitime qui pourroit naître dans leur cœur; mais il surmonteroit ces obstacles, comme ailleurs, s'il excitoit dans les hommes le feu de la passion. Un rapt de femme mariée auroit des conséquences atroces pour les amans: & la femme toujours occupée par des soins fatigans n'a pas le loisir d'imaginer & de filer les

mo-

moyens de tromper l'homme qu'elle redoute. Le travail assidu endurecît les hommes : le même travail flétrit les appas naturels du sexe : il y succombe, ou s'il résiste, il perd tous les moyens de plaisir. Comment les idées, les affections de la simple nature peuvent-elles se concilier avec cette espèce d'opprobre, dont on couvre l'objet le plus touchant, le plus précieux aux yeux & au cœur de l'homme ? Oui, le sauvage purement Nomade aimera sa compagne : c'est là l'homme de la nature : le sauvage guerrier la méprisera sans doute : il ne connoît que les armes & la force : tout être pacifique & doux est ignominieux pour lui : ce n'est pas l'homme de la nature : c'est le descendant des peuples belliqueux accoutumés à oublier leurs femmes qu'ils voyoient peu & qu'ils abandonnoient aux services les plus abjects. Tels avoient été anciennement les *Slaves* : leurs mœurs commençoient à s'adoucir par une longue paix & par l'influence d'un gouvernement modéré.

La famille de *Peruan Narzevizca* sur toutes les autres répandoit par son exemple cet esprit d'une douce égalité sociale.

Jervaz avoit brûlé long-tems pour la belle *Jella Topofnich*, dont le pere étoit *Staréscina* dans une bourgade à deux lieues de *Dizmo*. Il la vit la première fois à l'Eglise de *Perussich*, le jour que *Jervaz* & le frere de *Jella* se jurèrent au pied de l'autel une fraternité indissoluble, en devenant *Po-*

bra-

bratimes, nom consacré dans leurs cérémonies religieuses à ce beau lien, ainsi que *Posestrimes* au lien de même nature que deux femmes serrent entr'elles à la présence de la Divinité & de ses ministres. Le même jour que *Jervax* se fit *Pobratime* du frère de *Jella*, elle celebra son union de *Posestrime* avec une fille du même canton.

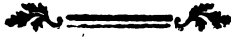
Aux pieds de l'autel *Jella* grande & bienfaite passoit de tout son front les compagnes qui l'entouraient : ses grands yeux noirs étinceloient, comme le flambeau qu'elle tenoit à la main : ses lèvres saillantes & arrondies offroient le plus beau vermeil des cerises : la forme de son visage un peu carré lui donnoit un air majestueux que des sourcils épais rendoient plus imposant, & que le nez tant soit peu écrasé ne déparoit point. Sa couleur brune annonçoit la force & l'habitude des exercices de la campagne. Le bonnet de drap rouge, auquel on voyoit attaché par derrière le voile virginal, étoit surmonté & entouré de mille ornemens différens qui pendoient alentour & descendoient jusques sur le front : les médailles d'or, d'argent, de cuivre, entremêlées aux petites croix, aux perles de verre, aux coquillages, lui formoient des couronnes en tout sens. Au moindre mouvement de *Jella* ménagé avec art, sa tête rendoit un bruit pareil à celui d'un poulain qui en bondissant égaré se fait entendre au berger qui le suit. La vierge *Morlaque* se plait à ce son : plus il est bruyant, plus

plus il marque la quantité des ornemens, signe de son goût & de son opulence. La broderie en fil d'or & soye embellissoit les bords de sa chemise autour du cou & aux poignets : une large ceinture liée au dessous de la gorge rendoit plus saillant un sein que la nature avoit préparé à la nourriture d'une famille nombreuse : toute sa parure enfin étoit magnifique. *Jervaz* ne put la voir sans l'examiner d'un œil avide, & sans desirer de posséder des attraits qui se montroient d'une manière si solide & si riche.

La fonction achevée & les demi-sœurs & demi-freres liés à jamais par le serment & le rituel de leur Eglise, tous les parens & amis des deux couples les embrasserent tour à tour, hommes & femmes sans distinction. Une tendre joie brilloit sur leurs visages ; elle exprimoit, elle affuroit le dévouement réciproque le plus absolu dans tous les defastres de la vie que l'on s'offroit l'un à l'autre, & qu'on avoit juré de passer dans la communauté de tous les intérêts possibles. *Jervaz* s'avance & ne se possédant plus ferre avec transport contre sa poitrine la belle *Jella* : en la baisant sur la bouche il lui fit retenir le cri qu'elle alloit jetter. Elle n'en fut point déconcertée : la honte est l'effet des premieres atteintes de la malice : elle ne fit que le repousser sans affectation & prenant sa chere *Posséstrime* par la main, elles sortirent ensemble de l'Eglise.

LES

LES MORLAQUES.



LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

*Amours de Jervaz & de Marcovich pour Jella. —
Histoire d' Anka.*

LES chevaux qui avoient mené la compagnie, remplissoient en confusion le vestibule rustique du temple campagnard. On se mit en marche vers la cabane de *Toposnich*, le pere de *Jella* & du nouveau *Pobratime*: c'est chez lui qu'on donnoit le repas de jouissance, suite inmanquable de toute fonction religieuse. Cinquante personnes composoient la bruyante assemblée & environnoient la cabane, comme un essaim bourdonnant d'abeilles inquietes s'agite autour de la ruche. Les jeunes gens se répandirent aux environs du lieu destiné pour le festin. Les uns se défirent à la course, les autres à lancer des pierres & à atteindre un but avec le pistolet. *Toposnich*, *Pervan* & les autres vieillards ordonnoient les apprêts du repas, racontaient entr'eux les détails de leurs troupeaux & les profits qu'ils en avoient retirés l'année précédente.

La

La table couverte au devant de la cabane fut occupée par les hommes assis sur leurs talons : & les femmes se mirent en devoir de les servir. Elles leur présentèrent des moutons rôtis en entier, des agneaux, des choux aigres, du lait caillé, du lait aigri, des noix & du vin. *Jella* donnoit souvent à boire à *Jervax*, mais elle étoit encore plus souvent appellée par le vaillant *Marcovich* habitant d'un district peu éloigné, riche en pâturages & fort considéré dans tout le pays. Ayant été soldat dans la flotte du Général *Venitien*, il se croyoit au dessus des autres & en imposoit à plusieurs par un étalage de bravoure & par un air féroce qui lui étoit naturel. Revenu dans sa patrie à l'âge de quarante ans, il pensoit à se marier & avoit jetté les yeux sur *Jella*. Quelques présens faits à la fille en coraux & en plumes de paon, lui avoient valu en retour une ceinture & un essuye-main brodés par *Jella*. Il crut trop aisément la déclaration faite & reçut : & il ne se douta pas qu'on pût le refuser : il n'attendoit que le tems de la recolte, pour la demander à son pere. Ce tems lui auroit fourni les moyens de rendre la fête aussi distinguée qu'il croyoit l'être lui-même.

Déjà les fumées du vin commençoient à monter à la tête des convives : elles en fortoient en cris d'allegresse qu'on auroit pris pour des hurlemens. Déjà la chanson de *Marco Kralovich* étoit entonnée de toute part, lorsque *Jervax* s'indigna de

de voir que l'indiscret *Marcovich* ne donnoit point de relâche à la pauvre *Jella*, se faisant toujours servir à boire, & l'empêchant d'aller diner avec ses compagnes. „ Réponds-moi, *Marcovich*, lui dit *Jervaz*; as-tu acheté *Jella* dans quelque Caravanferai de la *Bosnie*, ou est-elle ta femme, que tu t'en fais servir, comme par ton esclave? — Que pretendes-tu me dire, fils téméraire de *Pervan*? lui répondit *Marcovich* en relevant sa moustache, & le fixant d'un oeil féroce: l'hôte qui nous invite ici, n'épargne pas plus ses femmes que ses autres animaux, pour nous faire honneur: le *Staré-scina* fait ce qui nous est dû. Et du quoi te mêles-tu, jeune homme? Est-ce à toi que je dois rendre compte de mes actions? *Jella*, dit-il avec un rire amer, encore un coup à la santé de *Topofnich*. „ A cette insulte *Jervaz* se leve brusquement de table. “ Insolent guerrier, ma jeunesse te rend hardi: mais quoique mon bras n'ait pas encore tourné en rond le cimenterre contre les ennemis de son souverain, il est déjà assez fort pour le teindre du sang de celui qui fait monter le mien au visage. Que le sabre de mon grand-pere se heurte contre celui des anciens *Marcovich*: nous verrons lequel des deux jettera le plus d'étincelles, ou le mien que tu crois rouillé, ou le tien fraîchement aiguisé. „ *Jervaz* veut sortir: son nouveau *Pobratime* se joint à lui & la place alloit être ensanglantée. *Marcovich* furieux avoit tiré son sabre & s'étoit

B

mis

mis au large en s'éloignant de la table: les femmes, quoiqu'allarmées, faisoient place aux hommes qui se levoient confusément, lorsque les deux vieillards *Pervan* & *Topofnich* se jetterent au milieu des rivaux. „ Arrêtez, s'écria le premier: & toi, mon fils, de qui as-tu appris à offenser ton ancien en âge & en mérite? Que t'importe que *Jella* serve plus ou moins à boire aux hôtes de son pere? c'est à lui à se plaindre, si l'on abuse du service auquel il l'a destinée. Le reproche que tu as fait à *Marcovich*, doit plus toucher notre ami *Topofnich* que tu ne penses. Aimera-t-il qu'on croye qu'il veut ménager son vin, lorsqu'il régale ses hôtes? & que la fatigue de sa fille en soit le prétexte? Regarde les bras de *Jella*: redouteront-ils le poids du *pakklara* rempli qu'on lui demandera cent fois? observe la grosseur de ses jambes: se laisseront-elles aisément de porter son corps autour de la table? Ta colere est injuste, o *Jervax*: ton pere a pesé tes raisons: cede à *Marcovich*: je te l'ordonne. Et toi, notre brave ami, agréé les excuses de mon jeune fils trop neuf encore aux festins, & ne méprise pas des marques d'un courage qui peut un jour le rendre redoutable aux *Turcs* nos ennemis. „ *Marcovich* s'adoucit: les excuses d'un homme tel que *Pervan* flatterent son orgueil. *Jervax* obéit & s'incline en pâlisant: tous s'embrassent, les chansons recommencent: les noms de *Pervan*, de *Topofnich*, de
Mar-

Marcovitch remplissent l'air & font le sujet des vers librement composés sur le champ. Le son de là *gusta* invite à la danse: les mains se joignent: *Jervox* s'empare de celle de *Jella* & donne le branle au grand cercle. Les mouvemens se pressent: on saute à toute force, on perd l'haleine & le souvenir de la querelle. *Marcovitch* qui ne danse point, remis à table a déjà noyé sa colere dans le vin & ses amis sont obligés de le mettre à cheval. On prend joyeusement congé & par pelotons soit à pied, soit à cheval, selon les distances, on se sépare. Le bruit des coups de fusil & de pistolet qu'on tire en l'air, multipliés par les echos de la montagne, se fait entendre au loin: *Jella* sur la porte de la cabane croit reconnoître les plus rentiffans: il partent sûrement des armes de l'amoureux *Jervox*.

Dès que la famille des *Narzewicza* fut rentrée chez elle, le vieux pere ordonne à sa belle-fille d'allumer le sapin qui doit éclairer la cabane, de poser sur la table un demi agneau rôti, reste de la veille, quelques gouffes d'ail, l'assaisonnement favori de tout met *mortaque*, & la grande ecuelle de bois pleine de lait aigri: il ne demanda pas de vin: l'on en avoit trop bu à la fête de *Toposnich*. Pendant que l'on soupoit, il adresse la parole à son fils. „ *Jervox*, ta conduite chez le *Staréscina* a été trop hardie. Il n'est pas permis au plus jeune de trouver du blâme aux actions des plus âgés.

Marcovich a reçu mes excuses: mais s'il eût été aussi violent que toi, des ruisseaux de sang auroient inondé la place destinée à la danse & aux jeux. Ce n'est pas chez les amis qu'on doit montrer du courage, mon fils: & tu dois du respect à tous ceux qui ont repoussé, comme *Marcovich*, les ennemis de la patrie. Quand tu auras mérité à ton tour ce respect, tu ne souffriras pas plus que lui l'insolence du jeune homme. „ *Jervaz* ne replique point: il appuye sa tête sur ses deux mains & soupire. Son pere le considere un moment & se leve de table. Un lit de paille couvert de quelques peaux de mouton reçoit le bon vieillard fatigué: & le même *kabaniza* qui le garantit pendant le jour des intempéries du grand air, lui sert de couverture la nuit. *Stiepo* dans un autre coin arrangé de même se place sur un lit, au pied du quel *Dascia* son épouse s'étend sur une estrade plus basse. *Jervaz* & les domestiques couchés sur des bancs entourent la cheminée. Il plie sa *jaçerma*, ou veste, en forme de couffin: il fourre au milieu ses pistolets & son poignard, & y pose sa tête: enveloppé du *kabaniza* il s'endort & revoit en songe la belle *Jella* à ses côtés, comme s'il la menoit à la danse.

Trois jours de fuite *Pervan* occupe continuellement son jeune fils, en le prenant avec lui à la visite des bestiaux, à celle des champs, des greniers, à la chasse, à la pêche. *Jervaz* le suit; ses pas

pas l'accompagnent, ses bras lui obéissent, mais son coeur & ses pensées sont ailleurs. Nul desir de nourriture, beaucoup de tristesse & de silence, plus de chant à l'honneur de *Pecirep* ou de *Marco Kralovich*. *Pervan* l'observe & le matin du quatrième jour il le conduit à la pêche sur les bords de la *Cettina*. *Jervaz* étoit aussi muet que les poissons.

„ Mon fils, lui dit le pere en interrompant son silence, je suis content de toi: je t'ai éprouvé quatre jours. Tu aimes *Jella Topofnichka*, & malgré l'envie de la revoir tu n'as pas osé t'éloigner de ton pere, pendant tout le tems qu'il t'a occupé ailleurs. Sois tranquille, reprends ta gaieté; tu auras *Jella*, si tu ne lui déplaîs pas. J'ai vu: l'on m'a parlé: elle est forte & laborieuse: elle entend parfaitement tous les devoirs du ménage: elle fait les gâteaux, assaisonne les viandes, travaille & brode la toile. Sa mere étoit obéissante & douce: la fécondité l'a bénie dans le nombre de ses enfans: ils font dix qu'elle a tous abondamment nourri de son lait. Sa mere fait toutes nos plus belles chansons: elle en composoit elle-même aux festins, lorsque son mari revenoit de la montagne traînant après lui l'ours affomé. La fille doit ressembler à la mere: une brave jument n'enfante pas une rossie. Va au séjour de *Topofnich*, parle à *Jella* & si elle consent d'être à toi, nous l'aurons, je te l'assure. „ *Jervaz* transporté de joie saute au cou de son pere & commence déjà à courir: la lon-

gueur du chemin ne l'effraye pas. „ Attends, lui dit *Pervan*: prends mon meilleur cheval, mets ton plus bel habit: je te garde pour le jour de la noce celui que je porte aux grandes fêtes, l'un de ceux qui ont appartenu au riche *Pecirep*. Il seroit indigne que la fille de *Topofnich* vit son prétendant habillé comme s'il alloit labourer la terre. Apporte-moi la reponse ce soir. Je vais en attendant inviter pour demain (a) les *Proszzi* qui doivent faire la demande. „

Jervaz est loin: il a endossé son grand habit aux boutons d'argent: ses bottines sont ornées du même metal, son poignard sort de sa large ceinture & brille par les pierres fausses qui sont enchassées dans le manche, & au bout du fourreau en laiton doré: le sabre & les pistolets reluisent au soleil: il tourne d'une maniere élégante les coins relevés de sa mouffache: du milieu de sa tête nouvellement rasée une tresse de cheveux noirs & lui sans lui descend sur la nuque: toute sa parure embellit une taille avantageuse & relève sa contenance fiere & assurée. Monté sur le beau cheval bai de son pere, il vole chez *Topofnich* & ne chante pas même en chemin. A trente pas de la cabane du pere de sa belle, il rencontre une femme portant sur sa tête un petit baril d'eau qu'elle étoit allé puiser au ruisseau voisin: il saute en bas
du

(a) C'est le nom générique des parens & amis les plus distingués d'une famille.

du cheval „ c'est elle, c'est *Jella* „ elle reconnoit *Jervaz*, pose à terre son baril & s'approche de lui avec joie; il l'embrasse moins rudement que la première fois: il étoit plus ému: il lui prend la main qu'elle ne retire pas & lui parle ainsi.

„ *Jella*, je t'aime: je t'ai choisie pour être la mere de mes enfans: mon pere est riche & nous ne sommes que deux freres: notre ménage est grand, mais nous avons des domestiques, hommes & femmes qui t'aideront dans les travaux, aux quels tu es destinée: notre terre nourrit abondamment les bras qui la remuent: nos troupeaux ne peuvent se compter & la quantité ne nuit pas à l'ordre; le chasseur qui descend de la pointe de *Crisiza*, se repose sur les champs des *Narzewicza*: il se désaltère au ruisseau de *Rastoch* avec nos brebis, à la vue de *Dixmo*, où mon pere est *Staréscina* & où notre cabane s'élève au dessus des autres. Ma belle-soeur stérile jusqu'à présent, accablée par son infortune, se regardera comme la première de tes servantes, lorsque notre cabane retentira des cris de nos enfans. Mon pere te chérira come sa fille & il mettra à part les meilleures portions des mets que tu lui serviras, pour t'en nourrir après nous. Il garde exprès pour ma femme les plus belles chemises qu'*Anka* ma mere a brodées: la moitié de ses habits & de ses bijoux est à toi. *Jella*, ma chere *Jella*, je t'aime, je voudrais t'avoir: réponds, seras-tu ma femme? — *Jella* sans hésiter

& sans rougir, *Jervaz*, dit elle, tu n'es pas le premier homme qui m'ait tenu ce langage, mais aucun ne m'a plu autant que toi. Oui, je suis contente de devenir la mere de tes enfans, la fille de ton pere. Je ne fais si le mien m'a promise à quelqu'un: *Marcovitch* a paru me desirer: mais ne crains rien, *Jervaz*: envoie bientôt les *Profzi* me demander: je recevrai le verre de vin & la pomme qu'ils me présenteront: je remettrai celle-ci à mon pere, & au cas qu'il la refuse, *Jervaz*, tu rassembleras les *Diveri* tes freres, les *Svati* & *Profzi* tes parens & amis, & tu m'enleveras, lorsque j'irai à l'Eglise: tu me porteras à ta cabane & j'y vivrai toujours dans ton obéissance. Il n'est pas mauvais de changer de maître, lorsqu'un époux succede à un pere. „ *Jervaz* au comble de la joie saute, danse, embrasse *Jella*, pousse les oh! oh! de toute sa force & dans une extase poétique compare sa belle à la fée *Bienfaisante*, *Posestrime* du Roi *Ladislav*, qui l'avertissoit de tous les malheurs qui le menaçoient. Il tire ensuite de sa poche un couteau recourbé, dont il avoit lui-même sculpté le manche de bois de jasmin avec la pointe de son poignard. Un pommier chargé de feuilles & de fruits y étoit représenté avec beaucoup d'intelligence: & une chaînette d'argent enrichissoit le cadeau. En même tems il fit fortir d'entre sa chemise & sa veste deux plumes de paon qui y étoient cachées dans toute leur longueur. Les présens

iens furent offerts & reçus de la meilleure grace.
„ Le soleil, s'écria-t-il, n'éclaire pas à présent un autre *Morlaque* aussi heureux que moi. „ *Jella* regarde le couteau & l'attache à sa ceinture: elle auroit bien voulu placer les deux belles plumes sur son bonnet, mais elle n'osoit pas l'ôter devant *Jervaz*: ses-tresses auroient paru avant le tems du mariage: la fille ne leur accorde cette liberté qu'en perdant la sienne. Elle étoit trop bien élevée pour demeurer en reste de générosité avec son amant: elle ôte de son cou un morceau de linge allongé & finissant par les deux bouts en franges de coton, foye & or, brodés de sa main, & le jette au cou de *Jervaz* en lui disant „. Tiens, cher homme, ce beau *maramé* que je viens d'achever: il ne t'enveloppe pas plus, que mes bras ne te ferreront, lorsque tu m'auras dans les tiens. „ *Jervaz* ivre d'amour l'embrasse, hésite un instant entre le déplaisir de la quitter & l'impatience d'aller préparer son bonheur, frotte ses mains en fixant sa maîtresse d'un oeil avide, cherche le cheval qu'il a devant lui, saute dessus, tire en l'air ses deux pistolets & dispaeroit comme un éclair en courant chez lui. *Pervan* l'attendoit sur le seuil de la porte. „ Eh bien, *Jervaz*, le sort favorise-t-il tes souhaits? — Mon pere, appelez tout de suite les *Profzi*; qu'ils se rendent ici demain matin de bien bonne heure. Chargez-les de provisions: qu'ils aillent préparer chez *Toposnich* un festin digne de celui qui les
en-

envoie. *Jella* consent d'être votre fille. — Que le sort, mon fils, continue à protéger ton entreprise! tout est ordonné: les *Profzi* seront ici demain à la pointe du jour. Vois la quantité d'agneaux & de moutons que l'on apprête: ta belle-focur & les servantes préparent le reste en abondance. Le vin n'y manquera pas; c'est le vin qui préside à la conclusion des affaires „

Le jour & les *Profzi* paroissent à la fois autour de la cabane de *Pervan*. Toute la famille est debout: les hôtes sont reçus à bras ouverts & le festin commence. Le premier d'entr'eux, le fier *Morvizza*, parle en ces termes „. Dis-nous, *Narzevizca*, pour quelle raison nous as-tu appelé chez toi aujourd'hui, o notre bon *Staréscina* & pere? Les *Häiducs* se sont-ils montrés dans ton voisinage? Ne va pas leur ceder la plus chetive brebis; nous allons les combattre, les disperfer. Le nom des *Narzevizca* a-t-il reçu quelqu'injure dans ta personne ou dans celle de tes enfans? Nos armes sont en bon état, nos bras sont prêts à s'en servir pour te venger: nomme tes ennemis & demain tu n'en auras plus. Ou bien sommes-nous mandés pour aller chercher une épouse à ton aimable fils *Jervaz* qui doit engendrer des bons *Staréscina* comme toi, pour gouverner nos enfans? Parle: nos chevaux sont à ta porte, tout chemin est ouvert devant nous: fie-toi à nos soins & nous jurons tous, que le vaillant aura certainement la belle „.

le „. *Pervan* remercie les *Profzi* de leur empressement & annonce l'objet de sa recherche „. Vers le declin du jour vous vous mettez en marche & vous irez chez *Toposnich* lui demander *Jella* pour mon fils „. A' ce nom, des cris d'applaudissement s'elevent de toute part : le sujet & le choix inspirent l'allegresse ; on commence par s'embrasser les uns les autres , on boit à la ronde , on passe presque toute la journée dans le tumulte le plus gai à table, à la danse, aux jeux, jusqu'à ce que l'impatient *Jervaz* avertit son pere que le soleil approchoit de la montagne & qu'il étoit tems d'aller. *Pervan* distribue aux *Profzi* les plumes de paon que dans une pareille occasion chacun doit placer sur son bonnet, les vins & les provisions qu'on doit porter chez *Toposnich* pour le souper. Chacun prend gaiment sa charge & la troupe au nombre de dix marche en jettant des cris mêlés aux coups des armes à feu qui partoient à tout moment.

Pervan en attendant pour calmer l'inquiétude de son fils bien aimé, car *Jervaz* l'étoit, s'affied hors de la cabane entre lui & *Stiepo*, & propose de conter ses propres amours avec *Anka* leur mere. Le bon vieillard animoit chaque fois son récit par un ton de sentiment qui le transportoit ; & il y mêloit toujours de la poésie & du chant.

Hi-

Histoire d'ANKA.

Anka étoit belle : plusieurs Staréscina habitans des bords de la Cettina la soubaioient pour fille : mais son pere l'avoit promise à Sidranich riche en bétail & plus riche en argent.

Spalato recevoit souvent dans son port le vaisseau de Sidranich. Venise y puisoit nos richesses & les remplissoit des siennes qu'il nous rapportoit.

Les draps de nos habits, les joyaux de nos femmes grossissoient les trésors de Sidranich.

C'est avec ceux-là qu'il avoit acheté le consentement du pere, en lui offrant cent sequins pour la dot de la fille.

Il nemanquoit que deux jours à la noce d'Anka, & je la rencontrais : elle pleuroit, je l'aimois : ses larmes tomberent sur mon coeur.

Anka, tu n'aimes pas Sidranich : ses grandes richesses, & les présens qu'il va te faire, ne retiennent pas tes pleurs.

O Narzévizca, je n'aime que toi. Que m'importent les richesses qui ne sont pas à toi ? Que m'importeroient-elles, si même étant à toi elles d'ussent me coûter ton absence ?

Veux-tu être à moi, belle Anka ? — As-tu le courage de faire en sorte que je sois à toi, beau Pervan ? — Oui, je l'ai dans mon coeur, comme j'en ai la force dans mon bras & dans ceux de mes Amis. —

Nous nous separons : je les assemble. —

An-

Anka veut être à moi. Craignez-vous, mes braves compagnons, les esclaves de Sidranich?

Ils me répondent tous, qu'ils sont prêts à enlever Anka & que je n'ai qu'à les guider.

Les armes que nous avons, sont des présents de ton père: il a partagé celles qu'il avoit héritées du grand Pecirep entre nous, ses frères & neveux.

Pourrions-nous nous en servir mieux que contre l'ennemi de notre parent? —

Je les place en embuscade dans le bois qui est entre Gliubuski & Vergoraz. Nous attendions tranquillement sur les bords du Trevifat l'arrivée des ennemis.

Je montrais à mes vaillans camarades les beaux exemples à suivre que nous avions sous nos yeux.

Voyez sur cette pierre l'enlèvement de Klia, fille du Ban de Trebigne. La voilà sur la croupe du cheval de Brancovich qui l'y retient de son bras robuste.

Il laissa mort sur la place le fier Dóbroslave son rival: & il voulut que le tombeau de son ennemi fût un monument de sa victoire.

Mais les tambours grondent, les gusla crient, les Profzi, les Svati chantent & font feu de leurs armes: la troupe avance.

Je laisse passer les premiers: au moment que je vois paraître Anka & Sidranich, je sors suivi de mes compagnons, le sabre à la main.

El-

Elle montoit une jument blanche, comme neige : Sidranich retenoit avec peine la bride d'un barbe superbe, présent du Bacha de Bosnie.

Nous sommes sur eux. Arrête, usurpateur d'Anka, lui dis-je : elle est à moi, puisque ma volonté est la sienne.

Mes amis avoient déjà écarté la plus grande partie de la suite ; mais les parens d'Anka vouloient s'opposer à mon entreprise.

Arrêtez, vaillans Slaves, épargnez votre sang : cette querelle doit se décider entre Sidranich & moi seul : sa vie ou la mienne va la terminer bientôt.

Oui, dit Sidranich, insolent Narzevizca ; il suffit de moi seul pour reprimer ta hardiesse. Un moment, mes amis : je me défais de l'importun & je n'arrête pas longtems la marche. Nous allons boire un coup de plus à la punition du téméraire.

Il saute en bas de son cheval, j'étois déjà à terre. Le sabre de l'invincible Pecirep étinceloit dans ma main. Sidranich étoit brave, robuste & irrité.

Son sabre portoit à ma tête, le mien voltigeoit comme la roue d'un moulin.

Un grand coup de mon adversaire arrête ma manoeuvre ; je le repousse : les armes se croisent : nous nous heurtons & nous sautons ensemble en arriere pour nous rejoindre.

Mes yeux se tournent un instant sur Anka spectatrice & prix du combat : je la vois porter d'une main tremblante le bout du maramé à ses yeux.

C'est

C'est pour moi qu'elle pleure, me dis-je : & sa douleur me rend furieux.

Je vois mon ennemi sur moi prêt à me frapper d'un coup mortel : c'en étoit fait de ma vie : mais je fus assez lesté pour baisser à tems ma tête, la pousser contre son estomac & le renverser sur le dos.

Il est à terre, & son sabre étendu à côté. Je croyois le combat fini, je tournois ailleurs, lorsque je m'aperçus heureusement qu'il se relevoit, le poignard à la main, pour me frapper en traître.

J'eus le tems de le prévenir & de lui enfoncer le mien dans la poitrine.

Mes amis m'environnoient : leurs cris pour la victoire épouvantèrent les amis de mon rival.

Ils alloient pourtant se rallier ; mais plus prompt qu'un éclair je sautai sur le bouillant cheval de Sidranich.

Je pris la bride de celui d'Anka, & me mettant au large je me tournai vers eux en m'écriant.

Svati, Proszi & vous, braves amis d'Anka & de Sidranich, je n'ai point assassiné votre parent : je l'ai attaqué & tué en vaillant Slave.

Je vous offre le prix de son sang. Venez tous à mon habitation, où je mene Anka : la fête de mes noces vous y attend.

Huit jours nous célébrerons cette fête par des repas continuels, par des jeux & des danses.

Mes nombreux troupeaux pourroient suffire à vous nourrir tous pendant une année entiere.

Le

Le vin d'Istrie, dont j'ai une ample provision, vous sera servi en abondance. Venez vous rejouir.

Je promets cinquante sequins qui seront distribués aux plus proches parens de Sidranich, pour le prix du sang que j'ai dû verser.

Un habit complet avec des boutons d'argent à celui qui jettera le plus loin la grande pierre à l'entrée de ma cabane.

Deux beaux jeunes boeufs à celui qui arrivera le premier en courant au terme que nous marquons.

Un sabre damasquiné à celui qui placera la balle de son pistolet dans le milieu de la planche ronde attachée au sapin de la prairie.

Venez, braves amis de Sidranich: Narzevizca le remplace: il vous offre son amitié & ses dons.

Toute la compagnie s'arrête & délibère. Le défunt avoit peu de parens: (les gens riches n'en ont gueres, parcequ'ils affectent de les méconnoître) & l'héritage alloit leur appartenir.

Je m'étois comporté en homme courageux & j'avois l'air de ne vouloir pas m'en tenir là, si je rencontrais des obstacles nouveaux.

L'on accepta mes offres, & nous nous acheminâmes tous à ma cabane. J'étois à la tête, conduisant avec moi le butin le plus riche à mes yeux.

Anka paya tous mes risques par un sourire de contentement: & j'allois la posséder.

Je tins mes promesses. Les cérémonies de la paix en-

entre les parens du mort & moi se firent honorablement.

Les cinquante sequins enterrent sa memoire, comme le tombeau, où nous sculptames sa fin, renferma son corps.

O Anka, Anka, nous fumes heureux alors autant que je suis infortuné depuis que je t'ai perdu.

O detestable Viefchiza (a), baineuse & malfaisante sorcière, tu me l'as enlevée, tu lui as mangé le coeur.

O mon Epouse, nos enfans pleureront donc ma mort à ta place, & tu ne chanteras point aux noces de Jerváz.

Pervan se tut, & effuya son visage baigné de larmes. Jerváz en l'écoutant avoit repris tout son courage. Sa Jella ne pouvoit lui échapper: l'exemple de son pere lui indiquoit les moyens de se l'approprier en cas de refus.

Au bout du tems, que le recit du pere, les rêves du jeune amoureux & les reflexions de Stiepo & de sa bonne Dascia avoient rempli, les Profzji furent de retour à la nuit avancée. Ils annoncent que Toposnich les a très-bien reçus: qu'après le grand souper ils avoient exposé le sujet de leur mission. Toposnich content de la proposition leur avoit dit de revenir, selon l'usage, dans quelques jours pour recevoir la réponse. Après quoi Pervan secondé par Jerváz les remercia en les congédiant, & prit jour avec eux pour aller la chercher.

C

LES

(a) Nom générique des Fées malfaisantes.

LES MORLAQUES.



LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Premiers apprêts de la noce. — Conversation des deux Vieillards au sujet de Marcovich. — Origine & bistoire des Morlaques. — Leurs rapports avec les Russes. — CATHERINA.

LE barbare absolument sauvage n'attache au choix d'une compagne, au lien le plus doux que la nature nous porte à ferrer, aucune importance, aucune solemnité. L'homme entièrement civilisé ne fait du mariage le plus souvent, qu'une affaire de convenance & d'intérêt: & lors même que le coeur décide du choix, ce n'est pas ordinairement la plus grande affaire de sa vie.

Mais les peuples également éloignés de ces deux états, ou un peu plus près de celui de la simple nature, regardent le mariage, comme l'époque la plus intéressante, la plus remarquable parmi tous les événemens de la vie. C'est à l'occasion du mariage que leur imagination se déploie en allégories ingénieuses, en cérémonies expressives: c'est alors

alors qu'ils célèbrent avec une profusion pompeuse des fêtes particulières & qu'ils reconnoissent & implorent la Divinité, en donnant sous ses auspices une sanction religieuse à cet engagement réciproque.

Ce beau moment approchoit pour la famille des *Narzewicza* & le bon vieillard bruloit de devenir grand-pere. Ses vœux demandoient inutilement au ciel des enfans à son aîné. La stérilité de ce mariage faisoit encore plus le malheur de *Pervan* que celui des époux: ceux-ci s'en consoient en partie par les charmes de leur amour mutuel: mais le défaut de postérité tient dans l'affliction toute famille *morlaque*, comme une descendance nombreuse en fait la force & l'orgueil. *Pervan* mit toute son espérance dans le mariage de *Jervaz* & en sollicita les préparatifs.

Il ordonne à sa belle-fille *Dascia* & aux servantes de bien laver & nettoyer la cabane & tous les vases sculptés du ménage: il fait étendre les plus belles peaux & les grandes couvertures sur les lits. Il la mene ensuite dans une espece de grange pratiquée sous le toit de la cabane. Là dans différentes caisses étoit conservé l'ancien & riche mobilier de la famille, auquel on ne touchoit que dans les grandes occasions. Les habits, héritage des ayeux, les belles chemises & les *marames* brodés en or & en soye, les *Kalpaki* ou bonnets d'hommes & femmes, les ceintures & les bijoux forment une pro-

priété commune & précieuse, dont l'usage plus ou moins fréquent selon la qualité des pièces étoit permis aux jours de fête. La femme de *Stiepo* avec ses servantes étale par ordre sur des caisses & sur des tables toutes les richesses de la maison, comme elle l'avoit vu pratiquer, lorsqu'elle vint la première fois voir la cabane de son beau-pere. En même tems *Pervan* & ses fils frottent avec de l'huile & de la serge les sabres, les pistolets, les fusils & les poignards qu'ils disposent avec symétrie sur les parois de la cabane. Les antiquités *chioulmi*, ou marteaux, les arcs & les flèches, armes anciennes de la nation, étoient conservées avec vénération par les *Narzewizca* & furent de même mises en vue. „ Que *Jella* & sa mere, dit *Pervan*, admirent les beaux habits & les ornemens, dont nous abondons: mais que les *Toposnich*, en voyant nos armes, apprennent que les *Narzewizca* en connoissent l'usage depuis longtems & que la valeur est aussi héréditaire chez nous que les armes mêmes. Ce sabre enorme par son poids & par la largeur de sa lame est celui du grand *Pecirep*. Hélas! mes enfans, je l'ai bien manié dans ma jeunesse: à peine puis-je le soulever aujourd'hui; ces pistolets & ce fusil ont été enlevés par mon grand-pere au *Bacha* de *Scutari*, lorsqu'il lui fit sauter la tête dans une sortie sous les murs de *Coron*. O mes enfans, pourquoi notre Lion paroît-il avoir les ailes mouillées à présent? Pourquoi ne cherche-t-il point à attaquer

quer l'indigne *Ottoman* qui lui a fait souffrir tant d'injures, effuyer tant de pertes? Avec quelle joye les vaillans *Slaves* ne s'empreseroient-ils pas autour des drapeaux de leur bon Souverain? les armes que vous voyez ici inutilement étalées & que je verrois moi si volontiers dans vos mains, seroient bien autrement polies, si on les trempoit dans le sang des Infideles. ,,

Tout étant ainsi préparé chez *Pervan*, voilà qu'au troisieme jour on voit une petite troupe s'avancer en belle ordonnance. C'est *Jella*, c'est elle-même avec sa mere, ses sœurs, sa douce *Poséstrime*, ses amies & une escorte de ses parens, qui viennent voir l'habitation & les richesses des *Narzewizca*. Le bon vieillard leur ouvre la porte & ses bras, les guide partout & les étonne par la quantité & le bel arrangement de ses meubles. *Jella* & sa mere sont éblouies de tout ce que l'empresée ménagère *Dascia* déploye à leur vue, en habits & en joyaux. *Jervaz*, les yeux sur *Jella*, jouit de la surprise qu'il voit dans les siens. Les armes excitent l'admiration des vaillans: plusieurs essayent de manier le sabre de *Pecirep*, plusieurs le soutiennent, aucun ne peut le faire tourner autour de sa tête. *Pervan* soupire: il s'en servoit dans sa jeunesse, & aucun de ses enfans n'a la force qu'il avoit à leur âge. Il conduit les *Toposnich* pere & fils à cinquante pas de la maison pour leur montrer le spacieux *cimbla* ou grenier, à l'usage de sa

famille & des domestiques: plus loin il leur fait voir les boeufs & les brebis qui blanchissent la plaine. „ Ce ne sont pas, dit-il, les seuls biens des *Narzewicza*. Depuis les bords rians de la *Cettina* jusqu'au pied raboteux du *Clapavizza*, tout est à nous. Chaque ménage a de quoi suppléer à ses besoins: & je fournis à tous. Ces réservoirs sont pour ma famille & pour les malheureux: il ne doit pas y en avoir où *Pervan* est *Staréscina*: nous sommes tous frères & nous nous secourons en frères. „

La joie augmentée par les plaisirs de la table se répand, s'exalte & ne fait des deux familles qu'une seule: les embrassemens, les chansons, les cris, les sauts forment le plus beau spectacle. On se quitte enfin en souhaitant une heureuse issue à cette affaire. *Jervaz* accompagne *Jella*, mais il ne lui est permis de pousser plus loin que la moitié du voyage. Il revient sur ses pas au clair de la lune, tendrement attristé de la séparation, mais heureux par l'espérance du succès. Il s'abandonne à ce dernier sentiment & cherche à l'exhaler par des chansons amoureuses, dont il fait retentir les bords silencieux de la paisible *Cettina*. De l'autre côté du fleuve, le passager qui retourne chez lui, reprend le dernier vers du couplet achevé par *Jervaz* & en ajoute un de son invention. *Jervaz* l'interrompt & plein de l'amour qui l'inspire, fait de nouveaux couplets sur le champ. Le passa-
ger

ger répond en improvisant de même, & la lutte poétique dure entr'eux jusqu'à ce que les détours de la riviere ou le sentier qui abrege un des deux chemins, sépare les voyageurs. C'est ainsi que souvent le *Morlaque*, enfant de la nature, exempt de soucis, occupe la sensibilité de son ame & ne la tourmente point par des desirs sans bornes: son imagination & sa verve poétique lui font goûter des jouissances tranquilles & pures que l'ambition & l'envie d'une renommée se proposent envain. Le *Morlaque* né poëte & musicien à sa guise fait & chante ses vers à l'amour par le doux besoin qui excite l'amour même. *Jervaz* avance & n'entend plus son compétiteur. Il approche du flanc escarpé d'*Ervazza*: on redit le dernier mot de son vers, quelquefois le vers entier. Il s'arrête & repete encore, tantôt traînant sa voix, tantôt la pressant: étonné & presqu'irrité il croit qu'on se moque de lui & il défie à plus haute voix celui, qui le contrefait, à se montrer: la réponse est plus sonore que les précédentes. Alors il reconnoit que ce qu'il entend n'est autre chose que l'esprit *Vada*, habitant caché des rochers & des cavernes, qui se plaît à intimider les passans sans leur nuire. *Jervaz* connoissoit l'écho de cette manière; aussi lui cria-t-il d'un ton assuré „ tu ne m'effrayes pas, esprit solitaire — esprit solitaire, lui répondit-on: „ *Jervaz* le fit repeter plusieurs fois, jusqu'à ce que plus avancé dans la plaine & n'entendant plus *Vada*,

da, il crut l'avoir fatigué & obligé de rentrer dans sa grotte pour s'y reposer.

L'impatient garçon tourmente son pere pour qu'il se hâte de renvoyer les *Proszki* chez *Toposnich*. *Pervan* lui dit d'attendre encore quelques jours. „ J'excuse ton ardeur: mais il ne faut pas en montrer tant pour l'acquisition d'une femme: cette ardeur dégrade le brave *Morlaque* & le fait passer pour foible. Que ferois-tu de plus s'il s'agissoit d'acquérir une belle jument qui pût améliorer nos haras, en nous donnant des chevaux dignes de porter nos guerriers intrépides? Sois tranquille: tu seras servi par *Jella*: elle lavera tes pieds, peignera tes cheveux, essuyera ta sueur quand tu reviendras des champs. *Jella* portera au tems de la recolte le lait aigri pour te defaltérer au milieu des travaux, & dans nos festins elle présentera à tes amis du vin dans la coupe sculptée. Mais que le *Slave* dédaigne de donner à soupçonner qu'il préfere les plaisirs du ménage aux exercices de la force. „

Jervaz écoute, mais il aime: extraordinairement sensible pour un *Morlaque*, l'ame élevée par l'amour, il entrevoyoit un bonheur d'une espece bien plus délicate: celui que la nature simple & innocente indique dans l'union de deux coeurs qui se conviennent: celui que la nature brute & barbare cherche envain de dégrader: celui que la nature

cor-

corrompue dégrade réellement par une marche fautive & irrégulière.

Enfin tout est prêt : le jour est arrivé & les *Profzi* sont dans la maison de *Toposnich* chargés des provisions qu'ils ont apportées. Ils soupent tous, tandis que *Jella* debout au coin de la table les éclaire avec une branche de sapin sec qu'elle tient à la main. On boit à la ronde & chacun trois fois : la première à la santé de *Toposnich*, la seconde à celle de *Perwan* & la troisième au bon succès de l'affaire. Alors le plus ancien & le plus digne parmi les *Profzi*, le majestueux *Lovrich* porte une tasse pleine de vin à la belle *Jella* : elle la boit & fait connoître par-là que ses parens agréent l'alliance. *Lovrich* très-expert dans son important ministère tire une belle pomme de son sein & une médaille d'or de sa ceinture, & la mettant dans la pomme l'offre à *Jella* & lui dit : „ Tiens, *Jella* : vois dans cet or l'opulence qui t'est promise dans la maison de *Narzewiza* ; semblable à cette pomme tu dois y porter la douceur, comme tu en retraces les couleurs sur ton visage : „ Elle prend la pomme & la présente à son père *Toposnich*, alors se tournant vers *Lovrich* & les autres leur dit : „ La demande que vous me faites, m'est agréable. Mais en vous cedant *Jella* je perds la propriété de sa personne & l'utilité que j'en retire pour mon ménage. Voyez ses bras ronds & nerveux : elle plante mes choux, lave mon linge, traite mes vaches & mes

& mes brebis, dont elle fait préparer le lait de vingt façons différentes. Ses jambes fortes & droites, comme un jeune lapin, soutiennent son corps sans qu'il chancelle lorsqu'elle revient de la fontaine, le baril rempli d'eau sur sa tête. Voyez sa gorge rebondie : nombre d'enfans pourront y puiser la santé & la force. Soumise à l'homme auquel elle va appartenir, je jure qu'elle lui obéira avec la même promptitude lorsqu'il lui ordonnera de cuire les viandes pour régaler ses hôtes, que lorsqu'il lui dira de danser en rond avec eux. Quel prix m'offrez-vous pour ma *Jella*? — Toi qui connois ses bonnes qualités, quel prix y mets-tu toi-même? répond *Lovrich*. — Je ne marchandé point avec mes amis, reprend *Toposnich* : offre & si la somme ne me contente pas, tu sauras alors mes intentions. — Eh bien, dit *Lovrich*, tu fais que rarement on donne pour une femme au delà de dix sequins. *Jella* n'a point de prix & j'apporte pour elle de la part des riches *Narzewizca* cinquante sequins d'or tous comptés dans cette bourse. „ *Lovrich* la tire alors de sa ceinture & la fait sonner d'un air victorieux tout autour de la table. Tous les convives battent des mains à cette vue & un murmure joyeux remplit la cabane. *Toposnich* ordonne le silence, & prenant la bourse d'une main, il tend l'autre à *Lovrich* : „ Serre ma main & ma promesse : tu porteras celle-ci inviolable à ton parent. *Jella* est à lui : Ma fille, *Jervaz Narzewizca* se-

fera ton epoux: prépare-toi à changer de maître. Que toute ma famille, & mes amis se rejouissent: dans huit jours je vous invite tous à célébrer la noce. „ Les cris d'allegresse recommencent, on se leve en tumulte, on chante, on faute, on se congédie. *Lovrich* à la tête de sa troupe porte la réponse à la cabane de *Pervan*: & la gaieté, dont les *Narzevizca* sont remplis par l'heureux succès, se répand dans tout le canton avec la nouvelle que de là à huit jours le beau mariage amenera les fêtes & les plaisirs.

Jervaz ivre de son bonheur court l'annoncer à ses parens, à ses amis. Toute la population, tous les *Narzevizca* sont en mouvement. Les plus apparens parmi eux, les plus distingués par les belles actions & par l'estime qu'ils ont acquise, sont aussi séparément invités à figurer dans la fête. Bienheureux les peuples, où la vertu a une réputation, où la réputation a un rang! *Jervaz* a reçu les instructions de son pere: il les suit avec une exactitude & une bonne grace qui enchante tout le monde. On distribue les différens emplois d'usage dans la cérémonie: on assigne à chacun l'office qui lui convient par le degré de parenté qui le rapproche des époux, ou par la considération dont il jouit. Tous sont contens, tous se préparent. *Jervaz* partage son tems entre ces soins & les visites qu'il fait à *Jella*: il la voit dans son ménage, il lui parle, il l'embrasse, il est déjà le fils de
la

la maison & y est accueilli comme tel. Le grand jour approche; les femmes & les filles brodent de nouvelles chemises, de nouveaux brodequins, changent les ficelles qui les attachent, inventent des ornemens pour leurs bonnets & pour leurs tresses. Les jeunes gens se dispersent à la chasse, à la pêche: les peres choisissent dans les troupeaux les moutons les plus gras: les poulets, les dindons sont nourris avec du bled turc cuit dans le lait. Chacun porte des présens à la cabane de *Pervan*, pour que la fête soit splendide & pour montrer combien le bon *Staréscina* est aimé de tous les *Narzewicza*. *Pervan* de son côté forme dans un coin de la cabane un compartiment en planches, destiné à renfermer le lit des époux: il y place une caisse pour les habits ordinaires; ceux de parade sont gardés dans le magasin commun de la famille: avec deux morceaux de planche, chacun sur trois pieds, il garnit la petite chambre de deux chaises. Il donne à sa belle fille pour la couche nuptiale plusieurs peaux des plus blanches & les couvertures de laine, ouvrage des *Turcs* ses voisins.

Mais au milieu de ces occupations *Pervan* est tourmenté d'un souvenir. Il n'a pas oublié la querelle de son fils avec *Marcovich*, & ce *Marcovich* lui a paru un amant de *Jella*. Que fait-il, où est-il ce bouillant rival? Il faut qu'il s'en informe pour prévenir quelqu'accident funeste au jour de la noce & pour opposer au cas de quelque surprise la

va-

valeur des *Narzevizca* aux attentats des *Marcovich*. Sans en rien dire à ses fils, il selle son cheval & s'achemine vers la cabane de *Topofnich*. Il le trouve au milieu de ses enfans, donnant des ordres pour la fête qui devoit commencer chez le pere de l'épouse & finir dans la maison de l'époux. Un vénérable *Caloyer* étoit chez lui, revenu depuis peu de *Petersbourg*, où il avoit fait un séjour de quelques mois, après y avoir accompagné un Evêque Grec. *Pervan* lui baïsa respectueusement la main. „ C'est un de mes anciens amis, habitant autrefois de *Ulacca* près de l'embouchure de *Narenta*: il a longtems demeuré dans différens païs éloignés, lui dit *Topofnich*, & en retournant chez lui il a choisi ce chemin pour me revoir & pour bénir ma cabane, ma famille & mes amis. „ Les vieillards s'embrassent: le diner est offert & accepté: pendant qu'on le prépare, *Pervan* propose une promenade à son ami; il a quelque chose d'important à lui communiquer. „ *Caloyer*, dit-il au Prêtre, les peres de famille ont besoin de tes prieres: je vais parler à mon ami: tu es le sien: parle à ton tour au Seigneur pour tous les deux. — Allez, mes freres, leur dit le *Caloyer*: versez vos secrets dans le sein l'un de l'autre & que le curieux ne les pénétre jamais. Le vase de *Rakia* qui n'est pas bien fermé, laisse exhaler les parties spiritueuses de la liqueur: elle perd sa force, devient insipide & n'est d'aucun secours à l'homme affoibli qui en

a besoin. „ Les deux amis sortent ensemble: ils s'éloignent en silence: à vingt pas de la cabane *Pervan* s'arrête, prend la main de *Topofnicb* & lui dit,

„ *Topofnicb*, mes souvenirs me troublent: le soupçon s'élève dans mon ame. Oui, j'ai du courage, je me sens intrépide encore: mais tu fais que le courage qui n'est qu'intrépide, est comme le torrent qui se précipite des monts, couvre nos prairies de ses eaux écumantes, désole nos campagnes & se perd, s'anéantit & ne laisse sur ses traces que le ravage & la dévastation; tandis que le courage joint à la prudence ressemble à l'onde de notre *Cettina* laquelle renfermée dans ses bords est la source de mille biens pour le canton, malgré la rapidité avec laquelle elle traverse nos champs. Leurs eaux sont également bonnes à boire, mais il faut se nourrir aussi: & comment le pourrions-nous, si nos paturages étoient submergés, si la *Cettina* ne nous fournissoit pas abondamment les poissons pour nos jours d'abstinence? Parle-moi vrai, o l'ancien ami des *Narzevizca*, éclaire ma prudence: *Marcovich* t'a-t-il jamais demandé *Jella* pour sa femme? Te repens-tu de la lui avoir promise, ou étois-tu libre de l'accorder à mon fils? Puis-je être sûr que *Marcovich* ne nous tendra pas quelque embuscade? Tu as vu souvent dans les chemins de *Lovrecek*, de *Cista*, de *Mramor* les grandes pierres sculptées: tu fais qu'elles indiquent autant d'enle-

ve-

vemens de femmes faits par nos ancêtres: tu peux te rappeler que j'ai dû moi-même suivre leur exemple. *Marcovich* pourroit-il se croire fondé à troubler les noces de mon fils? — Je loue, o *Pervan*, ta sage prévoyance: la prudence de ton esprit est comme le bâton de ta vieilleffe: mais sache que cette fois tu peux marcher sans crainte. Je connois les grandes pierres sur la route d'*Imoski*: je me suis arrêté souvent à *Dervenich*, à *Zakuzaz*, pour y regarder les tombeaux de ceux qui perirent à l'enlèvement de la belle *Jukoffava*. A' l'égard de notre mariage il n'y a rien à prévoir, rien à craindre. *Marcovich* a quitté son habitation & le pais. J'ai vu, il est vrai, ses yeux ardens fixer ma fille: il a laissé percer des desirs en partant, mais il ne m'a pas demandé ma parole. Peu de jours après que nous nous étions réjouis ensemble & que la vivacité de ton fils manqua d'ensanglanter la fête, *Marcovich* est venu à ma cabane. „ Adieu, *Toposnich* & les tiens, m'a-t-il dit. Dieu conserve toi, ta famille & ta *Jella*. J'ai cru entendre la trompette de la guerre: les *Russes*, nos anciens freres, vont combattre les *Turcs*. Leurs immenses vaisseaux sont sortis de la *Neva* que l'hiver arrête par ses glaces: ils parcourent des espaces infinis, ils approchent de nos mers: & ils sont amis de notre Souverain. Mon courage m'a reveillé en sursaut; je brule, je vais les joindre. Je connois toutes les Isles de l'Archipel & les répairs de ces
 bar.

barbares ennemis du sang des Chrétiens: je vais leur servir de pilote & mon bras tournera la fable en leur faveur. Je reviendrai chargé des dépouilles des vaincus, & peut-être alors, si la destinée l'aura ainsi marqué, ta *Jella* peignera mes cheveux & lavera dans les eaux de la *Cettina* mon linge teint du sang des Infideles. — J'approuve, *Marcovich*, lui répondis-je, ta résolution. Pourquoi mon sang ne bouillonne-t-il pas, comme le tien, au cri de guerre qui a frappé nos oreilles? mon âge en a ralenti le cours dans mes veines: ma vie s'est passée à gouverner, à faire prospérer ma famille, à chercher le bonheur de mes proches, dont je suis le chef. Le long repos attiedit l'ame, je le sens: le tienne brule, comme la forêt lorsque la foudre y a allumé l'incendie. Va, o *Marcovich*: puiffes-tu faire mordre la poussière à autant de nos cruels voisins qu'il y a de poils dans ta moustache. Va & rends-toi aussi redoutable aux Infideles que notre ancien héros *Marco Kralovich*. Sa chanson nous dit que monté sur le cheval des Rois, *une vipere lui servoit de bride, une autre de fouet* (a). Qu'une rage meurtrière dirige ton cheval, tandis que tes coups répandront la mort & le poison parmi les ennemis. Va & reviens, pour que tes oreilles soient chatouillées dans nos festins par la chanson de

(a) Cette image est exactement prise d'une ancienne chanson *morlaque*.

de *Marcovich* remplie de ses fastes & de sa gloire. — Il reçoit mon augure, mais ne veut pas accepter le festin que je lui offre pour son départ. — Donne-moi un verre de vin, dit-il, & laisse-moi partir: je dois rejoindre les amis que je guide à nos freres; ils m'attendent tous dans le canal de *Trau*, J'ai choisi parmi nos compatriotes soixante des plus braves: un plus grand nombre auroit fait du tort à nos familles: j'en ai dix de *Palmar*, dix de *Sternez*, dix de *Minazza*, autant des montagnards courageux du *Clapavizza*, & des *Vucossich* aussi nombreux qu'une fourmiliere, j'en ai pris vingt. Adieu, *Toposnich*, adieu, *Jella*, dit-il en se tournant vers ma fille: garde cette agraffe d'argent relevée par ces rosettes d'or; qu'elle te serve dans les jours de fête à attacher ta chemise sur ton sein: en la regardant quelquefois, tu feras peut-être des vœux pour le retour de *Marcovich*. — Nous l'embrassons & il part. Tu vois, mon ami, qu'il m'a laissé libre de disposer de *Jella*. Il n'est pas sûr que la guerre finisse si tôt, ou que *Marcovich* nous revienne. *Jella* est mûre pour l'homme: le fruit qui n'est pas cueilli dans son tems, seche sur la branche, ou tombe pourri & devient la pâture des animaux les plus immondes. — Tu as parlé en homme sage, o *Toposnich*: & mes craintes sur le mariage de mon fils sont entièrement dissipées, lui répondit *Pervian*.

Mais que me dis-tu de nos freres les *Russes*,

D

de

de leurs guerres & de leur puissance? Tu entends le langage du papier, tu connois toutes nos anciennes chansons: tu as parcouru dans ta jeunesse des pays lointains: tu as passé *Venise* d'un côté, la *Bosnie* de l'autre. En suivant le cours d'immenses rivières, tu nous a dit souvent que tu avois revu les vastes pays habités autrefois par nos peres. Dis-moi ce qu'ils étoient, & ce que leurs fils & nos freres font devenus. — O *Pervan Narzewizca*, ma mémoire ne retient plus qu'une partie des grandes choses que j'ai vues, & que j'ai entendues dans des villes habitées par les *Vaivodes*. J'ai souvent parlé à des gens qui savent tout ce qui s'est passé depuis un tems infini: mais je ne suis plus en état de contenter ta curiosité. La longueur du tems qui s'est écoulé, les changemens qui seront survenus, & mon ignorance sur les derniers événemens rendroient ma narration trop imparfaite. Heureusement pour nous le *Caloyer* que tu as vu chez moi, est depuis peu de retour de ces contrées: il y a demeuré assez des tems pour nous instruire sur ce que tu aimes de savoir, & sur ce que je souhaite de rappeler à mon foible souvenir. “ Ils rentrent au logis, & prenant au milieu le *Caloyer* ils s'affirent tous les trois à la porte de la cabane.

„ L'agneau tourne devant la braise enflammée, les femmes découpent les choux: veux-tu, respectable *Caloyer*, regaler des amis en attendant que tu sois régalé le mieux que je pourrai? lui dit le bon

bon *Topofnich* de l'air le plus empreffé. Tu reviens, me disois-tu hier, d'un païs lointain, tu as vu des merveilles inconnues chez nous. C'est le vaste empire des *Russes* que tu as traversé: c'est en partie ce que j'ai vu moi-même autrefois: mais le tems a passé sur ma mémoire, comme les pieds des passans marchent sur les tombeaux au devant de l'autel, & en effacent les belles sculptures. Dis-nous comment & combien les *Russes* sont nos freres: dis-nous ce que nos peres furent anciennement: fais nous connoître & briller à nos yeux la gloire des *Slaves*. — Oui, mes chers amis & freres, votre désir est louable; je vais le contenter avec l'aide de Dieu, qui est l'auteur des merveilles, & qui en a ébloui les yeux de son serviteur & ministre. Ecoutez-moi, & partagez mon étonnement.

Une distance, que l'on ne parcourt que dans plusieurs mois, nous sépare vers ce côté (il leur indiquoit le nord) d'un païs immense, où le soleil s'élevant de travers & se plongeant de même, ne monte jamais si haut que sous notre Ciel: sa lumiere y est moins brillante, sa chaleur moins forte: autrefois les hommes y étoient aussi nombreux que les cailloux de la rivière. Ne trouvant plus assez de nourriture, un grand nombre des jeunes gens avec leurs femmes quitta le païs & descendit le long des fleuves. Les bords fertiles qui s'étendoient en vastes plaines, présentoient de bons pâturages aux bestiaux qu'ils emmenoiënt: des im-

menfes forêts les arrétoient en leur offrant des chafes abondantes & faciles. Ils fe répandirent en avançant, & firent réculer devant eux les habitans qui vouloient s'y oppofer. Dans l'espace de plusieurs générations leur nombre s'étant prodigieusement augmenté, ils établirent par tout des villages, ils formerent des cantons : enfin ayant passé le grand fleuve de *Sava* & franchi les montagnes de la *Bosnie*, ils découvrirent ces plaines, & occupèrent ces vallées, notre berceau, ainsi que tout le país qui nous entoure jusqu'à la mer. Voilà comme nos ancêtres se transplantèrent ici, & y laissèrent une postérité aussi nombreuse que les feuilles de l'arbre transplanté dans sa jeunesse. Eh bien, ce país, d'où ils étoient partis, est celui des *Russes*, qui descendent de ceux qui y restèrent : vous voyez, mes amis, que notre origine est la même & que les *Russes* sont nos freres. Ajoutez à tout cela, que d'autres peuples sont venus ensuite se mêler à nos peres, du côté où le soleil se leve, tantôt reçus amicalement, tantôt nous attaquant avec la plus grande supériorité du nombre, & se confondant après avec nous, comme les eaux du torrent de *Gipalovv-Urilo* se jettent avec fureur au printems dans le lit de la *Cettina*.

Quelque tems après eux, les *Puissans* de l'*Italie* traversèrent la mer & parurent sur nos côtes. Nous les repoussâmes plusieurs fois, mais leurs armes, leur manière d'attaquer & leur opiniâtreté l'empor-

te-

terent sur notre bravoure; & nos anciens vécurent long-tems sous leur loi, qui nous rendit riches, dit-on, & heureux. Il y eut même quelqu'un de leurs chefs qui habita parmi nous: il y trouva le repos & le plaisir après les travaux de la guerre. Nos rivières & nos lacs fournissoient à ses repas des poissons exquis qu'il aimoit à pêcher lui-même. Mais la masse du rocher se détache peu à peu, & tombe au fond de la vallée: la rivière détourne son cours, & la colline s'aplanit. Ainsi l'empire des *Puissans* s'écroula & disparut. Nous avons encore sous nos yeux quelques souvenirs de leur pouvoir immense. Ces grandes pierres, que tu vois enfoncées dans la terre, ont été remuées par leurs bras (a). *Podgraje*, *Uragriz* (b), *Stobrez* & *Mosfar* (c), & tant d'autres endroits renferment des masses de marbre, qu'ils ont arrachées aux entrailles des monts & qu'ils ont su élever & suspendre en l'air. Nous cherchons toujours à les détruire: mais il en reste encore assez pour exciter la curiosité de ceux, qui voudroient nous forcer au travail inutile de les transporter ailleurs. Les *Puissans* du côté de la mer attaqués par les nouveaux venus, qui fondirent dans leurs états, & divisés entre eux, perdirent l'empire du monde qui leur obéissoit: ils obéirent à leur tour à des peuples qui vinrent des mêmes pays, d'où nos premiers ancêtres

D 3

tres

(a) *Asseria*. (b) *Salona*. (c) *Epetium*.

tres étoient descendus. Un reste des *Puissans* (a) du côté, où le soleil se couche, se soutint encore, & nous les aidames à repouffer les ennemis, qui cherchoient à envahir les païs qui leur restoient. Mais la montagne s'affaïsoit en entier : nous nous renfermames dans nos cantons : nous vimes passer autour de nous les nations qui se chassoient, en cherchant à saisir quelque portion de cet immense butin. Affoiblis au dedans par la dispersion des habitans, accablés au dehors par le nombre des peuples errans & voisins, nous fumes tour à tour opprimés par les uns, delivrés par les autres. Mais le joug ne put jamais forcer nos têtes à se courber vers la terre. Nous nous relevames : ce fut en ce tems-là que nos vaillans peres se choisirent un chef parmi eux, & que dans le mélange confus des vainqueurs & des vaincus, le *Slave* glorieux inébranlable defendit & garda son païs. Regardez, mes amis, les tombeaux qui sont répandus dans les vallées de *Kozjach* & *Jarebizza* au pied des monts *Jassicova* & *Rafdolin*. Ils renferment les cendres des guerriers, qui soutinrent les efforts des ennemis, & perirent en les repouffant. Tu as senti, *Toposnich*, quelquefois frissonner tes membres, tu as tressailli, en passant près d'eux, lorsqu'au plus fort des tenebres de la nuit les ombres en sortent, & voltigent autour des sources de la *Cetina*, comme

(a) Il entend par-là l'empire des *Grecs*.

me la fumée au gré du vent. Je les ai vu souvent traverser la montagne devant les cavernes, où le respect me tenoit immobile, jusqu'à ce qu'elles fussent rentrées dans leurs tristes demeures.

Semblables aux vagues de la *Kerka*, qui roulant du haut de *Topolye* sur le dos de *Dinara* parcouraient en bouillonnant le fond pierreux de la vallée, & se relevent en écumant, lorsqu'elles rencontrent le pied du rocher qui se prolonge & s'oppose à leur cours, nos voisins changeoient à tout moment de patrie & de maître. Mais un orage terrible se préparoit & grondoit au loin. Après avoir inondé & ravagé des pais immenses, sa furie tomba sur nous & nous entraîna. Ce furent les *Turcs*, amas innombrable de peuples brigands & dévastateurs, qui achevant de détruire les restes des *Puissans* du côté de l'orient fondirent sur les nations qui étoient autrefois soumises à ceux-ci, & les opprimerent en les écrasant par le nombre.

En même tems, sur les côtes de l'*Italie*, *Venise* florissoit riche au dedans & puissante au dehors. Revenue du premier étourdissement, que l'inondation des barbares lui avoit causé, en usurpant plusieurs pais de notre littoral qui lui appartenoient, elle s'opposa aux progrès des féroces *Ottomans*, reprit ce qu'ils lui avoient ôté, & offrit aux peuples subjugués son secours & sa protection. Nous en profitâmes. Le croissant des infidèles fut abattu par nos mains; nous mimes à sa place le glo-

rieux lion pacifique & bienfaissant , & nous nous couvrimes de ses ailes contre les efforts des *Musulmans*. Une rétribution modique nous vaut la paix & la liberté, dont nous jouissons. Les vents impétueux ont soufflé sur nous, nous avons quelquefois plié: la grêle a dépouillé les branches, mais l'arbre n'a jamais pu être arraché: ses racines inébranlables tiennent toujours au sol qui les embrasse & les nourrit.

Et que sont devenus, respectable *Caloyer*, après cette longue suite d'événemens, reprit le curieux *Pervan*, ces *Russes*, les fils de nos peres?

La terre s'ouvrit devant eux, répondit-il: ils en parcoururent, ils en occupèrent de vastes regions. En s'éloignant beaucoup les uns des autres, ils cessèrent de se regarder en freres. Une grande masse de l'immense nation conserva le nom de *Russes*, mais en se mêlant avec d'autres, ses loix & ses mœurs en souffrirent. Opprimée souvent par les *Tartares*, démembrée par ses voisins en *Europe*, agitée par des révolutions presque continuelles, déchirée par ses propres enfans, dont les plus puissans d'une main rebelle & sanguinaire elevoient ou renversoient ses souverains, elle offroit la plus triste image de la devastation & du desordre. Des ruisseaux de sang couloient à chaque événement, qui donnoit lieu à la succession au trone: le régnant avoit beau désigner dans la famille le parent qu'il croyoit le plus digne de le remplacer, comme nous

pra-

pratiquons dans le choix de nos *Staréscina*: celui parmi les fils ou neveux, qui savoit mettre le plus de chefs séditieux & de guerriers turbulens dans son parti, l'emportoit, en recevant la loi d'une milice téméraire, & en essuyant d'elle à son tour un traitement pareil à celui auquel il devoit son élévation. C'est ainsi que chez nos freres la bravoure devint férocité, la force ne fut qu'oppression violente & tyrannique, & le beau nom de *Slaves* ne denota plus la nation glorieuse qui avoit éconquis & peuplé une si grande partie du monde, mais un amas informe de peuples séparés, ennemis, & dans un état d'ignorance & d'abrutissement qui approchoit de celui des sauvages. Dieu protecteur des *Slaves* les regarda d'un œil propice, & leur donna un souverain destiné par lui à opérer les prodiges de la création & de la toute-puissance. Son nom étoit *Pierre*, & l'univers étonné l'appella toujours *Pierre le Grand*. A peine monté sur le trone il vit tous les maux qui couvroient la face immense de son empire, & tous les biens qui manquoient à ses sujets. Après avoir frappé les premiers coups de la force qui réprime les obstacles, qui surmonte la résistance, qui fixe les bornes aux forces subalternes, il se déroba à l'éclat de sa grandeur, & visita les pais les plus florissans, pour y voir par ses yeux & y apprendre par l'exercice de ses mains les arts nécessaires aux besoins de son grand état. Il les y rapporta,

&

& avec la rapidité d'un créateur il donna un nouvel ordre à tous les élémens de la société, en détruisit les entraves, lui imprima un mouvement unanime, & rappella la nation à son ancienne consistance. Il réveilla en elle la valeur des ancêtres, & la fit heureusement servir à venger les torts qu'elle avoit effuyés de la part de ses voisins : il reprit des provinces usurpées, il y ajouta des conquêtes, il parcourut son empire avec des armées victorieuses, & ses mers avec des flottes nombreuses inconnues avant lui. Du fond d'un marais il fit sortir une ville immense & magnifique, & il y plaça son trône. L'éclat de la victoire l'environna, l'amour & l'union des sujets l'affermirent, & le plus vaste empire qui fût jamais, reçut du génie supérieur qui le gouvernoit, le commencement d'une existence nouvelle & glorieuse. Le grand homme finit sa carrière; il laissa son ouvrage étonnant au point d'avancement, auquel plusieurs souverains de suite tous également actifs, heureux, intelligens auroient pu le porter : mais cet ouvrage demandoit pour être accompli la faveur du Ciel la plus signalée. Oui, c'est du Ciel même, s'écria du ton le plus ému le *Caloyer*, c'est du Ciel que plusieurs années après une femme descendit, une femme, o *Topofnich*, au dessus de tout éloge, de toute comparaison. *Catherina*, *Catherina* elle seule, a porté la puissance & la gloire de son empire à un degré que le plus grand des hom-

hommes n'auroit osé envisager. La rosée du matin, la chaleur du midi, la fraîcheur du soir ne sont pas plus bienfaitantes que *Catherina*. Les ténèbres épaisses, qui enveloppoient cette vaste portion du monde, s'étoient dissipées à l'apparition d'une aurore lumineuse : des nuages orageux en avoient ensuite intercepté les rayons & terni l'éclat, en s'opposant aux progrès du grand jour naissant : *Catherina* parut comme le soleil. A son aspect de vastes pays inféconds & deserts ont pu nourrir des habitans nouveaux. Elle leur a enseigné à y passer des jours tranquilles, en se soumettant aux loix qu'elle leur a tracé elle-même pour leur bonheur. Eclairés, conduits par elle, dirigés par ses soins maternels, ils ont marché rapidement sur les traces qu'elle leur a indiquées : ils ont aperçu, ils ont goûté les douces jouissances d'une société bien réglée, ils ont connu les richesses de la nature & des arts. La source intarissable de la lumière & de la chaleur vivifiante, *Catherina* porta son heureuse influence jusqu'aux extrémités de la terre. — Reconnoissez-vous, s'écria-t-elle du haut de son trône à cent peuples divers, braves descendants de ceux qui donnerent autrefois la loi aux nations rivales qui vous environnent. Voyez-les sur terre & sur mer : suivez leurs pas, apprenez ce qu'ils ont inventé & appris pendant les siècles de votre dispersion & de votre oubli. — Une émulation ambitieuse, encouragée par une souveraine

raîne généreuse & chérie, leur a fait faire les plus étonnans progrès. Ils ont surpassé leur ancienne gloire: parceque rien ne s'étoit encore fait voir aux humains qui pût être comparé à *Catherina*. Sa main toute-puissante a fouillé dans les entrailles de la terre, & en a fait sortir l'or & l'argent. Elle le répand avec profusion, soit qu'elle récompense les services des siens, ou ceux que les étrangers s'empressent de lui offrir, soit qu'elle ouvre à l'enfance, à la jeunesse, au grand âge, à l'infirmité des ailes multipliés. La valeur & la victoire accompagnent ses armées, & reculent les bornes de l'empire aux dépens de nos ennemis communs. Ses voiles flottent sur les mers le plus éloignées; mais ses bienfaits parcourent l'univers, & la renommée le remplit. Le conquérant voit d'un œil incertain l'avenir: ses succès périssent souvent avec lui. *Catherina* conquérante & législatrice à la fois a préparé les événemens dans cet avenir même: l'éducation des peuples fixée par des institutions admirables, l'administration uniforme fondée sur l'ordre & sur la justice, assurent une durée éternelle à son grand ouvrage. Crainte par ses ennemis, respectée par ses rivaux, adorée de ses sujets, *Catherina* est un astre brillant qui embellit le Ciel, & fixe les regards des habitans de la terre entière. — O sage *Caloyer*, les merveilles que tu m'as contées, m'éblouissent comme l'éclair au milieu de la nuit. Une femme peut surpasser à ce point

point toutes les femmes & tous les hommes? —
 O *Pervan*, est-ce qu'on peut comprendre les prodiges? *Catherina* est une femme, mais elle n'a du sexe que les charmes & la tendre sensibilité. Elle fait aimer & souffrir: elle sent, elle plaint le malheur qu'elle ne peut empêcher. Ses plaisirs chéris sont les surprises de la bienfaisance, avec laquelle elle a su quelquefois punir les ingrats. La compassion, l'amitié habitent dans son cœur: je l'ai vue avec ses propres yeux qui vous voyent: sa couronne & son sceptre inspirent moins de respect que l'air aimable de son visage n'excite d'intérêt & de confiance. Vis, *Catherina*: que ne peux-tu être immortelle, comme ta gloire! Vis, & sois aussi heureuse que tu es grande. Porte tes armes victorieuses à la rencontre du soleil qui se lève: chasse les barbares qui souillent par leur impiété, par leurs cruautés les belles contrées qu'il éclaire de ses premiers rayons: répand notre religion, notre langue & tes bienfaits jusqu'aux montagnes de *Starnazza*: nous en gardons les passages contre l'ennemi: nous les traverserons un jour pour aller saluer nos frères dans les plaines opposées: nous échangerons nos filles, elles renouvelleront nos liens. Assis avec eux au feu de nos cabanes, nous chanterons ensemble les vieilles chansons de nos vaillans pères: ils nous enseigneront celles, où ton nom est célébré, & tous nos braves *Moylaques* crieront *Vive l'immortelle Catherina*, l'amour de ses peuples,

la terreur des barbares, l'admiration de la terre. „

Ainsi parla le *Caloyer*. Ses yeux étoient brillans, sa voix forte, son geste animé. Ce recit fit une vive impression sur l'ame des deux *Starescina*. L'étonnement, le respect les avoient tenu comme en extase durant le discours du prêtre: & ils avoient quelquefois essuyé leurs yeux en écoutant les éloges de *Catherina*. Après un moment de silence, *Pervan* s'écria comme inspiré „ Grande *Catherina*, divinité de la nation *Slave*, reçois aussi mes vœux & mes hommages. Je suis trop vieux pour faire le pèlerinage d'ici jusqu'à la grande ville, où tu resides: mais je te verrai, je me jetterai à tes pieds (je le jure par ce Dieu éternel qui t'a donnée à tant de nations pour leur bonheur) oui, je te verrai sur le chemin que tu sauras te frayer, en marchant à la grande ville des infideles, où ta lumiere éblouissante va faire disparaître le pâle croissant „ .

Les deux vieillards s'embrassèrent: leurs ames attendries se rapprocherent, se confondirent dans les vives sensations, dont elles étoient penetrées. Ils appellerent les femmes, & d'une maniere douce & courtoise ils leur demanderent à boire. „ Buvez aussi, mes cheres, leur dit *Toposnich*; à la prospérité de *Catherina* & de ses hautes entreprises. *Catherina* est la gloire de votre sexe, l'honneur de l'humanité. „ Les femmes étonnées ne pouvoient comprendre, comment ces transports d'accla-

ma-

nation avoient pour objet une femme : elles crurent qu'il s'agissoit d'une sainte & se fignerent avant de boire.

Perovan en se congédiant de *Toposnich* fixa le jour de la nôce. La dernière recolte avoit été si bonne, qu'il se trouvoit en état de donner les fêtes d'usage, quand il vouloit. *Toposnich* engagea le *Caloyer* de s'arrêter chez lui pour assister au mariage, & faire la cérémonie avec les autres *Caloyers* de la paroisse qu'il alloit faire avertir ; & il commença par envoyer des présens à l'église de *Saint Nicolas*, un des patrons des Chrétiens du rit grec. Mais il voulut aussi se concilier la faveur d'un Saint latin, & il en fit à une petite chapelle, où l'on conservoit selon la bonne croyance des habitans quelque chose de très-sacré. On y avoit découvert autrefois un bas relief d'ancienne sculpture, qui représentoit une Divinité payenne & pastorale, tenant une flûte, ayant une chevre & des fruits à ses pieds, & entourée d'autres attributs. Tout bien considéré on reconnoissoit aisément un Dieu *lampfacien*, d'un excellent travail. Sa nudité & l'ignorance des *Morlaques* en avoient fait un *Saint Roch* : & l'idole en changeant d'adorateurs ne cessoit pas d'être adorée. Quiconque auroit voulu les détromper par zèle, ou pour s'emparer du précieux monument, se seroit inutilement exposé à la même revolte qu'éprouva un gouverneur de la *Dalmatie* qui voulut la faire enlever.

Per-

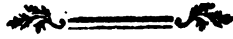
Peruan, l'esprit occupé des belles choses qu'il avoit entendues, se trouva de retour chez lui presque sans s'en apercevoir. Sa belle-fille en l'aidant à descendre de cheval remarqua dans son visage une gaieté extraordinaire: il répondit à son attention en l'embrassant, & en lui marquant une satisfaction, une sorte de civilité toute nouvelle pour elle. Les actions de *Catherina* lui avoient inspiré une idée du sexe plus grande qu'il n'avoit eue jusqu'alors. Il dissimula pourtant, parcequ'un de ses fils avoit une femme & l'autre alloit l'avoir. Les jours qui précéderent la nôce, furent employés à recevoir les présens & à faire le choix de toutes les provisions qui alloient être consumées pendant les fêtes. Elles devoient durer six jours: rien ne paroissoit aux yeux des *Narzevizca* pouvoir suffire à la magnificence du mariage. Si la récolte n'eût pas été abondante, on en auroit attendu une meilleure, pour l'employer toute entière aux réjouissances du moment. La prévoyance s'étend sur l'avenir aux dépens du présent: & l'homme de la nature, simple & énergique comme elle, ne pense pas à conserver, mais il jouit, en comptant sur son inépuisable reproduction.



LES

65

LES MORLAQUES.



LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

*Mariage de Jervaz
& Epithalames.*

L'Heureux jour destiné à la célébration du mariage de *Jervaz* n'avoit pas encore éclairé la plaine de *Dizono*, lorsque tous les invités, tous les employés parurent autour de la cabane de *Pervan*. Ils n'eurent pas besoin de l'éveiller: *Jervaz* recevoit dans ce moment des mains de son pere l'habit nuptial, c'est à dire le plus beau, le plus ancien monument de l'opulence de la famille. L'habit à la verité étoit trop grand pour la taille de l'époux, la veste trop large & d'une coupe allongée: mais personne n'auroit jamais commis le crime d'y toucher. Les boutons étoient d'argent massif: la ceinture un beau *shall turc* qu'on plaçoit sur celle de cuir toute marquetée en argent. *Dascia* peigna auparavant avec un peigne de bois aussi bien conservé, aussi peu usé que l'habit, les cheveux de *Jervaz* & les lui arrangea selon la regle & la fon-

E

ction

tion du jour: elle les lui noua près de la nuque & puis les laissa tombans sur les épaules, sans les tresser. Sa coëffure devoit le distinguer de toute la compagnie aussi bien que la magnificence de son habillement. Le haut de la tête n'avoit, comme les autres, qu'un petit toupe à la maniere des *Tartares*, anciens peres de tous les peuples de l'*Asie* & des Orientaux de l'*Europe*.

Le bon vieillard & *Stiepo* se soumirent aussi à une toilette plus recherchée. *Dascia* reçut en présent de son beau-pere des chaînettes d'argent, & quelques médailles d'or qu'elle pendit à ses tresses. Tous s'habillerent beaucoup mieux que de coutume, mais plus modestement que le majestueux *Jervaz*. La cabane s'ouvrit.

Au milieu de la troupe nombreuse, dont la plus grande partie étoit à cheval, le *Bariatzar* monté sur le sien annonçoit son brillant ministere, en faisant flotter au vent l'ancien drapeau des *Narzewicza* au bout d'une pique, dont la pointe entroit dans une belle pomme fraîche. Les *Svati* se présenterent & leur chef *Janco*, le plus grave & le plus respecté personnage du canton après le *Staré-Scina*, remplissant le poste de *Stari-Svat*, indiqua à *Pervan* l'emploi & la destination de chacun.

„ Voici le *Kuum*, lui dit-il, qui en qualité de compere va devenir ton parent & donnera le premier baiser à l'épouse. *Jervaz* n'a qu'un frere; pour tenir lieu du second qui nous manque, nous
join-

joindrons à *Stiepa* le jeune *Colomir*, & ils accompagneront & serviront, comme *Diveri*, ta nouvelle fille. Voici le *Buklia* avec sa provision de vin pour nous désalterer dans la route. Avance, toi le *Zeus* de la compagnie, chargé de régler les cérémonies & d'assigner les devoirs; relève ta masse, marque de ta dignité, & détache de la troupe le *Parvina* qui doit la précéder en chantant. Nous voici tous prêts à nous mettre en marche. Venez au milieu de nous, digne *Staréscina*, vous, ses enfans & toi bonne *Dascia*.

Tous sautent sur les chevaux, après y avoir placé les femmes, & celles-ci prennent au milieu l'épouse de *Stiepo*. Les cris, les coups de pistolet & les chevaux partent à la fois. A' peine la plaine peut-elle suffire au desordre de la troupe tumultueuse & gaie qui grossit en avançant. Parmi les acclamations & les vœux pour les nouveaux mariés, les enfans du village courant après font sonner bien haut le nom de ce qui étoit l'objet du culte universel chez la plupart des anciens peuples soit barbares ou policés, & ce qui l'est encore parmi quelques peuples de l'*Indostan*. La simple invocation qu'on entend, est tout ce qui reste d'un culte pareil qui aura probablement eu lieu chez les *Morlaques* ou chez leurs ancêtres, lorsque par une croyance toute différente on adressoit des vœux, on pratiquoit des actes religieux envers les principes de la vie les plus sensibles & les plus sentis.

Un détachement précède le gros de la troupe, & arrive au village & à la cabane de *Toposnich* pour la lui annoncer. Le vénérable vieillard sur sa porte reçoit les *Svati*, & s'adressant au plus distingué lui demande d'être instruit sur la distribution des divers emplois, afin d'agir convenablement selon les devoirs de la politesse *Morlaque* en pareille occasion. Le *Dolibassa* maître de cérémonies paroit & avant tout offre à sa suite de la part de *Toposnich* de commencer l'exercice favori du jour, en buvant tous à la prospérité de la foi, à l'honneur de leurs saints protecteurs & à la santé de leurs amis présens & absens. Alors un de la famille de *Toposnich* „ O vieux frere, o cher frere, dit-il au *Dolibassa*, qui sont les *Parvinszi* qui nous arrivent les premiers & les *Zacioniszi* qui ferment la marche? Dis-nous leurs noms & leurs qualités: nous allons rendre à chacun les honneurs qui lui sont dûs. „

A'mesure qu'on les nommoit, les *Toposnich* les félicitoient en buvant une rasade & en recevoient des remerciemens du même genre. L'immense table est déjà couverte de viandes & assiegée par les hommes. Les femmes debout les servent, & *Jella* dans toute sa parure se fait remarquer par la hauteur de la taille & par les graces de son embarras. Les yeux des convives se portoient souvent vers elle: c'est sur elle que rouloient les bons mots & les impromptus.

Le

Ce premier dîner du jour étant fini, on se remet en marche, & les *Svati* prennent au milieu d'eux la belle fiancée & son pere. A' peine avoit-on fait un quart de mille, *Jervaz* sort de la foule, tourne son cheval & court à bride abattue avec quelques amis vers la maison de *Topofnich* d'où l'on venoit de sortir. La mere de *Jella*, exacte à pratiquer les usages, l'attendoit sur le seuil de sa porte: elle l'embrasse & lui jette au cou un riche *marame*. *Jervaz* lui fait présent d'une médaille d'or de quatre sequins, en lui disant de se consoler de la perte de *Jella*. Il entre dans la cabane & trouve une des sœurs de son épouse assise sur une caisse qui contient les habits, les bijoux & tous les atours de sa future. Moyennant un présent qu'il lui fait aussi, elle se leve & abandonne aux amis de *Jervaz* la caisse qu'ils emportent sur le champ. Toute la famille l'entoure, en reçoit des marques de générosité & l'invitation de se rendre à l'église. *Jervaz* à la tête de la famille entiere des *Topofnich* rejoint le reste de la troupe; on fait halte dans une petite plaine ombragée, l'on dresse des tables & l'on apprête un second repas. La joie augmente, la raison diminue, mais elle est remplacée par la gaieté & par les seuls mouvemens de l'instinct. *Jervaz* boit peu & ne mange presque point: il dévore des yeux sa belle, & son imagination se refusant à tous les autres objets présens ne voit qu'elle & ne s'occupe que du bonheur qui

P'attend. *Jella* plus harcelée, plus tourmentée par la licence des propos se possède davantage; elle goûte les applaudissemens, sans perdre un instant de vue son bien-aimé. Quoique l'éducation de la modestie ne lui ait pas appris à déguiser ses sentimens, elle a l'heureux talent du sexe: jamais dans la femme la passion pour un homme ne lui fait oublier les intérêts de son amour propre à l'égard de tous les autres: plus elle se voit applaudie par la multitude, plus elle jouit de la satisfaction de plaire à celui qu'elle a préféré.

Le dîner du voyage est fini: tous remontent à cheval en chancelant: les cris sont plus perçans, le desordre est complet. Arrivés à l'église, l'épouse descend à la porte & y entre accompagnée des *Diveri* & précédée par les *Swati* qui présentent au *Caloyer* un mouton rôti, des bouteilles de vin & du pain, en déposant le tout sur une table dressée au milieu: *Jella* orne ces provisions d'un beau *marame* qui les couvre. Le prêtre unit les époux en leur disant de se tenir par le petit doigt: il les promene autour de la table suivi du *Kuum* & donne à chacun une couronne d'ormeau ou de vigne. *Jervaz* pose la sienne sur la tête de *Jella* & celle-ci couronne avec l'autre son époux. Ainsi couronnés, trois fois ils font le tour de la table à la suite du *Caloyer*, se tenant toujours par le petit doigt, tandis qu'il prononce hautement *la foi de Christ est plus forte que la forêt d'ormeau*. Chez les *Morlaques*

ques cette sentence allégorique est la seule formule du mariage. On se hâte de quitter l'église & de se remettre en chemin. A' la moitié quelques uns des jeunes gens se défont entr'eux à qui arrivera le premier à la cabane de *Pervan*, pour lui donner la *bonne nouvelle*. Le vieillard est sur sa porte; il tient en main un présent. *Les voilà, les voilà*, crient-ils tous ensemble, mais le premier qui donne la main au *Staréscina*, est celui qui reçoit le présent. L'épouse s'arrête devant la cabane & le beau-pere prend dans ses bras un enfant de trois ans, le donne à *Dascia* & celle-ci à *Jella*, qui l'embrasse & le caresse avant de descendre de cheval. C'est de sa petite main ou de celle de sa belle-mere qu'elle prend un panier d'amandes, de pommes & de noisettes: elle jette ensuite derriere ses épaules ces fruits, pour indiquer que tout jeu d'enfance est fini pour elle. Les *Diveri* l'aident à mettre pied à terre, mais avant d'entrer dans la cabane la jeune épouse tombe à genoux & baise le seuil de la porte. Tout est bruit, tout est confusion agréable. Le troisième repas s'apprête, plus magnifique que les autres. Une table remplit l'intérieur de la cabane; une autre plus grande est dressée au dehors. *Jella* assise à part avec le deux *Diveri* qui ne doivent jamais la perdre de vue un moment, a l'honneur ce jour-là de dîner avec des hommes. *Jervax* est placé ailleurs avec les *Svati*: il ne doit & il n'ose rien couper ou servir: le *Kuum* lui prépare jusqu'aux

tranches de son pain. *Pervan*, le judicieux *Staroscina*, au milieu de sa joie avoit l'œil à tout. Un bœuf entier rôti, quantité d'agneaux & de moutons, toute espèce de volailles, entr'autres les poulets frits accommodés à l'ail, les tourtes de lait, composoient l'immense repas. Ils étoient deux cent convives; & il eût suffi pour quatrecent. Point de veau: le *Morlaque* n'en tue pas. Il ne croit devoir se priver par gourmandise d'un animal qui devient si grand & si utile. Les barriques de vin se vuïdoient comme des bouteilles.

Radomir, le corpulent *Radomir*, à la tête de la grande table du dehors soutenoit par les éclats de sa voix & par les exploits de sa voracité la réputation d'un *Morlaque* fier & spirituel. Il s'empara du *pakklara* rempli de vin, cria qu'on se tût, frappa la table d'un grand coup de poing & se mit à hurler en improvisant l'épithalame aux époux.

*Epithalame de Radomit aux noces
de Jervaz.*

Pourquoi le soleil a-t-il brillé d'une lumière si éblouissante sur les cabanes des Toposnich & des Narzevizca?

Pourquoi l'azur du ciel est-il plus pur & plus foncé qu'à l'ordinaire?

Jervaz, ton visage est embrasé comme l'air investi des rayons brûlans qui tombent sur nos têtes, lorsque le soleil est au plus haut de sa carrière.

*Jella, ta pudique rougeur ressemble aux rayons
doux*

doux qui partent du grand astre, quand il sort derrière les collines de Cernidolaz.

Les regards inquiets de l'époux impatient se tournent du côté d'Ucevizza : il cherche parmi les feuilles noires la première étoile qui ramène la nuit.

Les grands arbres entrelacent leurs branches : les fruits vont paraître & mûrir : oh que la récolte en sera joyeuse !

Tu n'écoutes pas mon chant, heureux Jervaz : ton âme est dans tes yeux, tes yeux sur Jella : le bouillonnement de ton sang les fait pétiller.

Jella baisse les siens, mais elle te sent : les soupirs, les secousses du désir se rencontrent.

Fille de Toposnich, quand l'aurore est belle, le soleil court après : il l'atteint, il l'enveloppe dans ses bras ; elle s'y évanouit & il la réveille tous les matins.

Si elle ne dissipe pas les nuages, le soleil la suit tristement : il ne se montre plus & la laisse au milieu des brouillards.

Le bel incarnat de tes joues ressemble aux filons dorés qui couronnent les portes du jour.

Tes yeux humides & brillans sont la rosée du matin, dont les gouttes reluisent sur la feuille des arbres & sur les fleurs de la prairie.

Ton sein s'agite par un tendre fremissement, comme la douce haleine du vent frais remue les branches souples du saule & la feuille renversée du roseau.

Jer-

Jervaz, tu as un beau cheval, un bon sabre : on te donne une jeune femme aussi : que faut-il de plus au brave Morlaque ?

Elle te servira, elle te soignera, comme tu soignes ton cheval & ton sabre : tous les trois t'aideront dans tes fatigues, mais elle seule donnera des charmes à ton repos.

Sors de l'enfance, robuste Jervaz : sois homme & père, comme nous. Je jure par Jella que nos vœux & les tiens seront accomplis.

Que le plaisir abbreuve ton ame, comme ce vin augmentera ma joie.

Radomir se tut & avala son *pakklara* d'un trait. Tous les convives applaudirent en suivant son exemple. Après le grand souper des hommes & après celui des femmes qui les avoient servis, les *Diveri* prennent Jella au milieu & la conduisent dans la chambre nuptiale. Jervaz se jette aux genoux de *Pervan* & lui dit „ Je vais devenir homme : je te demande, o mon père, de bénir ma postérité & de prier pour qu'elle te ressemble. „ *Pervan* le bénit & l'embrasse : alors le *Kuum* le prend par la main & le conduit à la petite chambre où Jella l'attend. „ Mes enfans, leur dit-il, ôtez vos couronnes & placez-les au dessus de votre lit, en les nouant ensemble & les attachant au plancher. Ces couronnes représentent le lien de votre mariage : puissent-elles pour votre bonheur ne se séparer, ne se détacher jamais ! Le moment où elles se casseront, où elles

tom-

tomberont, vous êtes libres: & votre mariage s'évanouira comme la poussière des feuilles seches qui se répandra sur le lit. „ *Jervax* se dit en lui-même que les couronnes ne se sépareront jamais. *Jella* allarmée monte en tremblant sur une chaise pour atteindre au toît: elle y applique les couronnes bien entrelacées & nouées ensemble: & jettant sur son époux un tendre coup d'œil attristé, le prie de dissiper son épouvante, en empêchant une chute si funeste. *Jervax* accourt à elle & attache avec des clous toutes les branches au plafond. Le *Kuum* alors renvoie les *Diveri* & ordonne aux époux de s'ôter réciproquement la ceinture qui serre leurs habits. *Jervax* dans un instant en a débarrassé son épouse; *Jella* ne fait comment s'y prendre: elle n'ose paroître empresée: le *Kuum* la plaifante: elle baisse les yeux, en rougissant par instinct plus encore que par malice. Le *Kuum* a fini: il se retire & rejoint ses compagnons. On entoure la cheminée & au milieu des chansons & des hurlemens, on condamne les *Diveri* à des petites peines pécuniaires pour avoir abandonné la garde de l'épouse. Les premières heures de cette nuit sont employées par les assistans à faire un bruit continuel, soit en criant, soit en battant les pincettes & les chaudrons: & toujours buvant de l'eau de vie pour se donner des forces & prolonger autant qu'il est possible le joyeux vacarme. *Pervan* s'étoit retiré: *Stiepo* présidoit à l'ordre & veilloit pour qu'il n'arrivât quelque

que querelle parmi tant d'yvrognes, ce qui est très-rare. Le *Morlaque* se croiroit deshonoré s'il se permettoit de troubler une fête nuptiale. *Dascia* avoit eu soin des femmes : elle les avoit menées dans sa chambrette ou placées dans le garde-meuble, pour qu'elles prissent un instant de repos : à la pointe du jour elles devoient toutes recommencer à travailler pour la suite du festin.

A' peine l'aurore reparut-elle, les *Diveri* apporterent le déjeuner aux nouveaux mariés. „ Femme de *Jervaz*, disent-ils à *Jella*, voilà le déjeuner : sera ton époux, comme tu l'as servi de ton corps. Et toi, *Jervaz*, partage avec ta femme ce que nous t'apportons, comme tu as partagé ton lit avec elle. „ Le déjeuner n'est rien moins qu'une grosse poule rôtie, du pain & du vin. *Jervaz* sort du lit & va rejoindre les autres : les femmes entrent en foule & aident *Jella* à s'habiller. *Dascia* lui tresse les cheveux & les laisse pendans. *Jella* n'ose plus se parer du bonnet virginal. Sa toilette est bientôt faite : elle court embrasser le vieux *Pervan* qui la baise sur la bouche. Elle embrasse ensuite le *Kuum*, les *Diveri* & par ordre chacun de la compagnie. *Dascia* lui présente un peigne & *Jella* se met à peigner & à natter les cheveux des plus jeunes parmi les *Svati* : elle mêle adroitement dans les cheveux de quelqu'un un cordon de soie cramolli, à d'autres elle attache quelqu'ornement de corail, & elle pare les plus distingués avec des petites médailles d'or.

d'or. Les *Topofnich* & les *Narzewicza* avoient tout préparé pour que leur nôce fût des plus magnifiques. Mais l'occasion se présente d'éprouver la générosité & la reconnoissance des autres: chacun doit laver ses mains dans le bassin qu'elle leur offre & avec l'eau qu'elle verse: & doit en même tems jetter dans le bassin quelque piece de monnoye, dont la propriété appartient à l'épouse. Elle peut les rançonner d'une autre maniere encore, en tâchant de leur dérober, pendant qu'ils se lavent, le bonnet, la pipe ou la bourse. Plus elle escamote de ces meubles, plus elle gagne au rachat de chacun & mieux on augure de son adresse pour le ménage. Mais les convives peuvent le soir prendre leur revanche, lorsqu'elle les déchauffe & qu'elle reste chargée de la garde de leurs *opanke* ou foûliers. S'ils parviennent à les lui dérober, elle est accusée d'imbecillité & devient sujette à une punition. *Jella* n'en mérita point & reçut des applaudissemens de tout le monde: elle amassa beaucoup de présens & se fit payer quantité d'amandes pour les tours heureux qu'elle fut jouer. *Jella* a de l'esprit, *Jella* est une femme de mérite, disoit tout *Morlaque* connoisseur.

Pendant le dîner du second jour, l'épouse rentrée dans la classe des autres femmes se tient debout & remercie par une inclination de tête tous ceux qui boivent à sa santé. Des vers *Morlaques* en improptu dans une telle occasion n'auroient pa-

ru

ru licentieux qu'à l'homme corrompu & soumis aux loix de la bienfiance. Ces bonnes gens n'imaginent point que ce qui est bon & honnête à faire ne le soit pas à dire.

Dascia promenoit ses regards sur les convives qu'elle servoit, & les arrêtoit tendrement sur sa sœur & son nouvel époux. Elle demanda timidement la permission au beau-pere de boire à son tour à la santé des nouveaux mariés & de chanter sur le *guzla* son propre contentement & leur bonheur. La demande fut agréée, & la bonne *Dascia* avec sa douce voix tendrement mélancolique chanta les couplets suivans.

*Epithalame de Dascia aux noces
de Jervaz.*

L'amour de la femme est aussi tendre, aussi doux que le lait de son sein qui se forme près du cœur.

L'ardeur de l'époux parcourt, & remplit ses veines, comme la liqueur de rakia en allume le sang qui les gonfle.

Le fier béniissement des chevaux précède la bataille: Radomir avec sa mâle voix a mené les jeunes époux au combat.

Les murmures de la tourterelle annoncent les plaisirs goûtés: c'est la voix caressante d'une femme qui doit chanter le reveil délicieux des nouveaux époux.

Au sortir d'entre ses bras l'épouse de mon frere

re

se est entrée dans mon cœur : elle y est devenue ma sœur : elle y est aimée, comme mon époux qu'elle y trouve.

Jella, ton maître t'a ordonné d'être heureuse : puisses-tu lui obéir toujours de même !

Des songes fidèles sont partis de ta couche nuptiale : ils ont attendri mon âme, ils ont égayé mon sommeil.

Ombres épaisses des mers stériles nuits, couvrez ma honte, cachez ma douleur.

Au milieu des ténèbres les féconds embrassemens de Jella préparent le jour à mes neveux.

Tu seras mère, o Jella : & tes enfans seront les miens & mon cœur me trompera en les caressant.

L'ombre irritée d'Anka notre mère s'est radoucie envers moi : elle va me pardonner mon crime involontaire.

Je l'ai vue sortir de la cabane à la pointe du jour, passer à côté de mon lit & me jeter un regard de compassion.

Elle s'est élevée dans les airs au milieu d'un nuage grisâtre : sa blanche chevelure me renvoyoit en flottant les rayons argentés de la lune qui pâlissoit.

Les yeux & les bras tournés vers le ciel, elle bénissoit nos champs & nos cabanes bien plus loin qu'elles ne s'étendent.

Le nuage qui l'enveloppoit, s'est épaissi autour d'elle & l'a dérobée à mes yeux : le vent du ma-

in

tin le pouffoit lentement vers la tombe de Pecirep.

Il a paru y descendre, s'y fondre, se dissiper aux cris joyeux des hirondelles matineuses.

Oui, les enfans de mon frere, les enfans de mon cœur, reculeront les bornes de notre heureux canton: ma vieillese ne me laissera pas assez de forces pour en visiter les extremités.

Pere des Narzevizca, embrasse tes bonnes filles: l'amour de tes enfans échauffera l'hiver de ton âge, & tu puiferas la vie dans nos cœurs.

Jella, soulage mes malheurs, comme je partagerai tes travaux: les fruits de ton sein recompenseront mes fatigues, & Dascia sera ta servante.

Amis, reprenons la danse & les jeux. Inondons-nous du vin, dont Pervan va remplir nos coupes.

Dascia finit de chanter: chacun tendit son bras & présenta son verre. On s'adresse aux époux, on les cherche des yeux.... il n'y étoient plus. Tous burent en s'écriant „ Au bon raifin que la vigne embrassant l'ormeau produira pour les fêtes des Morlaques. „

Jervaz n'oublie, n'omet aucun des usages nationaux. Il se met à la tête des jeunes gens & va courir les cabanes des plus proches parens & des amis; il emporte ce qu'il peut adroitement dérober; il leur distribue du vin & donne des pommes à leurs femmes.

Cinq jours encore se passerent dans les mêmes di-

divertissemens; les repas se succédoient sans autre interruption que celle de la danse, des jeux & du sommeil. On garda pour le dernier jour la représentation d'une pièce *Morlaque*, dont l'esprit paroît être de tourner en ridicule les usages de leurs ennemis & voisins, les *Tures*.

On élit un *Cadi* & on amène devant lui tous les gens de la fête. Il instruit le procès de chacun & condamne selon son bon plaisir les plus bruyans, les moins ivrognes à quelques coups sous la plante des pieds. Ceux-ci moyennant quelque pièce de monnoye esquivent la peine prononcée: mais l'époux n'a pas cette ressource. Il est condamné, il se sauve à toute jambe: on court après, on tire sur lui des coups de fusil & de pistolet à poudre: il tombe, il contrefait le mort. *Jella* instruite du rôle qu'elle doit jouer, se prosterne toute éplorée aux pieds du *Cadi*, une poule à la main, & prie qu'on lui rende son époux. Le *Cadi* se laisse fléchir & fait le miracle de ressusciter *Jervaz*. La catastrophe s'ensuit: les *Svati* placent le *Cadi* sur un char & le mènent en triomphe: mais au beau milieu de sa pompe on l'entoure de paille & en y mettant le feu on lui feroit la galanterie de le griller, s'il ne se sauvoit à travers les cris & les insultes du peuple enchanté de la beauté du spectacle. En l'examinant de plus près, c'est peut-être là leur premier pas vers le genre dramatique: mais il est probable que les *Morlaques* n'iront pas plus loin,

F

La

La dernière cérémonie qui termine les six jours, consiste dans la distribution des petits présens que le *Kuum* & les *Diveri* font à la compagnie au nom de l'épouse. Ils offrent à chacun le sien sur la lame du sabre avec une main & un verre de vin dans l'autre, en disant, *L'épouse est venue ; elle a laissé le don ; prends-le pour l'amour d'elle*. Les convives en le recevant boivent le vin & jettent dans le verre une petite bague ou une monnoye.

La foule se dissipe à la fin, l'assemblée se sépare. *Jella*, avec son mari & son beau-pere, accompagne à cheval le *Kuum* jusqu'à la distance d'une demie lieue. En le quittant elle l'embrasse & en reçoit le dernier don : c'est un beau voile brodé qu'elle porte sur sa tête durant la première année de son mariage. Après la quinzaine il y a un renouvellement de fêtes pendant trois jours & tout rentre enfin dans l'ordre.

Peruan en avoit infiniment, & l'aisance dont il jouissoit dans son ménage ainsi que la prospérité de son canton, en étoient les fruits. Né actif, la paresse naturelle à sa nation ne l'avoit pas séduit comme les autres. Il avoit eu le bon sens de comprendre que l'agriculture est la source de toute richesse, & s'y étoit appliqué plus qu'aucun autre *Morlaque*. Son terrain étoit couvert de vignes, de légumes, de bled : il faisoit voir par son exemple qu'il ne tenoit pas à la qualité du sol que ses compatriotes n'eussent abondamment tout ce qui peut
ser-

servir aux besoins de la vie & assez de superflu pour l'échanger contre ce qui pouvoit leur manquer. Il avoit planté un petit champ d'ail & un de ciboule. Ces légumes, la délice des *Morlaques*, leur coûtent des échanges très-désavantageux en grains & en bétail, & ils se condamnent par ignorance & par paresse à se les procurer de ceux qui vont les prendre sur les côtes opposées & les repandent ensuite dans les villages intérieurs: tandis qu'avec la culture la plus facile ils pourroient en avoir chez eux plus qu'il ne leur en faut. *Pervan* donne l'exemple, mais quelque utile que puisse être une nouveauté, elle prend difficilement parmi la multitude, parceque la multitude ne fait que sentir & ne raisonne jamais.

Il est vrai que *Pervan* dès sa jeunesse s'étoit trouvé riche. A la mort de son pere il se vit maître d'un trésor d'un millier de sequins en argent & de plusieurs armes & habits, restes des rapines de *Pecirep*. L'envie de conserver est souvent aussi active que celle d'acquérir & mène plus loin; car il n'est pas absolument vrai que l'aisance engendre la paresse. C'est le riche qui devient ou avare ou paresseux ou prodigue. L'industrie, quoiqu'on en dise, est rarement l'effet de la misère. Le sauvage ou l'indigent qui doit lutter contre trop d'obstacles à la fois pour suppléer à ses besoins, en retrecit le nombre le plus qu'il peut: c'est le désespoir qui le rend paresseux: la masse de ses privations

l'effraye & il aime mieux se condamner à les souffrir toutes que d'entreprendre de les détruire une à la fois. L'homme riche, de l'autre côté, pouvant tout avoir se laisse entraîner par la foule de ses desirs qui renaissent en plus grand nombre à mesure qu'ils sont contentés, & détruit bientôt sa fortune. Quelquefois incertain auquel de ses desirs il donnera la préférence, il appauvrit son esprit par l'incertitude même & finit par enfermer son argent jusqu'à ce qu'il se décide. Le nombre & la réalité de ses privations le mettent de pair avec l'indigent. C'est l'homme aisé, à ce que je crois, qui fournit à la société le plus d'exemples d'une activité bien entendue & profitable. C'est lui qui fait valoir son bien, en appelant les arts au secours de son industrie & pourvoyant aux besoins d'autrui. J'appelle aisance cet état dans lequel l'homme, soit par son bienfond, soit par le produit de son travail, peut suffire à l'entretien de sa personne & de sa famille, selon la condition dans laquelle il est placé : & cela sans souffrir de la cruelle pensée du lendemain. Je veux que cet homme n'ait que la certitude du lendemain : elle définit l'aisance : la certitude du surlendemain constitue la richesse ; & l'abandon paresseux s'enfuit.

Pervan, riche en productions de la terre & en effets, pouvoit non seulement satisfaire à tous ses besoins & à ceux de sa famille, mais aussi secourir ses voisins lorsque la grêle avoit ravagé leur

re-

recolte ou que le feu avoit détruit leur cabane ou qu'un mauvais esprit avoit repandu dans le bétail quelque maladie épidémique. Ces actes de bienfaisance étoient excités & dirigés par le bon *Staréscina* & se faisoient en commun. A' peine apprenoit-il un malheur arrivé dans son district ou même dans les cantons voisins, qu'il convoquoit les chefs des familles dépendantes de lui & s'imposant à soi-même la taxe la plus forte, il assignoit à chacun celle qui étoit la plus proportionnée à ses facultés. La maladie regnoit-elle dans un troupeau, les champs étoient-ils dévastés par la tempête ou par les inondations? On fixoit dans les familles la contribution respecttive d'un bœuf, d'une vache, d'un mouton, de quelques brebis, de plusieurs mesures de grain. La cabane étoit-elle brûlée? On s'empressoit aux sollicitations, & à l'exemple de *Pervan* de couper les arbres, de les transporter à l'endroit marqué, on amassoit le bois, les cailloux & la terre pour bâtir une nouvelle cabane: on fournissoit les vêtemens, les ustenciles, & souvent la réparation surpassoit la perte. *Pervan* de l'air le plus empresé, le plus content présidoit à ces liberalités. „ Donnons, mes freres, disoit-il, secourons notre frere malheureux. Que les larmes de la tristesse se changent en larmes de consolation; notre superflu n'est qu'un dépôt dans nos mains, il est dû aux necessiteux: leurs besoins, leurs malheurs ne font-ils pas souffrir nos cœurs? Ne serons-nous pas heureux d'avoir

terminé leurs souffrances & d'être nous-mêmes foulagés du poids douloureux de la compassion? Quand nous nous sommes bien rassasiés à nos repas, pouvons-nous recommencer au même instant & consommer les provisions qui attendent le besoin? Les habits qui sont dans nos caisses, préféreroient trop sur nos corps: ne vaut-il donc pas mieux d'en couvrir la nudité exposée au froid? „

La mendicité étoit inconnue dans le quartier des *Narzevizca*. Sans besoins, ces bonnes gens étoient sans vices. Trop éloignés des grandes villes, ils ignoroient l'art de se créer des besoins factices: & ils n'avoient point d'exemple contagieux. *Pervan Narzevizca* étoit, il est vrai, le plus aisé de tous ses voisins, mais il en étoit en même tems le pere & le bienfaiteur: on lui voyoit des bijoux & des habits, mais c'étoient ceux que chacun lui avoit vus en naissant & qu'on lui connoissoit depuis trois générations. L'habitude avoit rendu cette espece de magnificence naturelle à cette famille. Le *Morlaque* la regardoit du même œil que les ornemens consacrés & vieilliss dans son église. C'est par les nouveautés que le luxe devient insultant: & *Pervan* n'avoit garde de penser qu'on pût en introduire dans son ménage. Cet argent qu'il avoit trouvé à la mort de son pere, lui avoit été jusqu'alors absolument inutile. Il le tenoit dans de vieilles bourses de cuir au fond d'une caisse & n'y touchoit

choit qu'aux nœces de ses enfans, pour acheter leurs femmes & pour distribuer les présens d'usage.

Tous les ans un marchand de *Spalato*, nommé *Draganich*, ancienne connoissance de *Pervan*, venoit à *Dizmo* vers la fin de l'automne & étoit devant la cabane du *Staréscina* une foire de toutes les marchandises qui pouvoient convenir aux besoins des hommes & au luxe borné des femmes. *Pervan* fournissoit le plus aux échanges. Il donnoit des bœufs, du grain, du miel, des fromages: il recevoit du gros drap, de la serge, de la toile & des instrumens ruraux & de ménage. On ne fait pas jusqu'à quel point la bonne foi regnoit du côté de l'étranger, dont le gain étoit très-considérable. Quant au bon *Narzevizca*, il n'imaginait pas seulement qu'il pût y avoir la moindre tromperie dans ces échanges. Comment pouvoit-il la craindre? Il n'échangeoit pas valeur contre valeur: car il ne connoissoit point les rapports entre les prix des choses qu'il fournissoit & l'argent ou les objets des pays où le marchand les transportoit: il donnoit du superflu pour du nécessaire & de l'utile; & recevoit bonnement la loi de son correspondant. Les autres en agissoient à peu près de même: & ce commerce n'en étoit que plus avantageux au marchand forain. Mais ce qui ajoutoit encore plus à son profit étoit le concours des femmes & leur avidité naturelle pour tout ce qui regarde parure & ornemens. Quelqu'avili que soit le sexe parmi les

Morlaques, ainsi que parmi la plupart des nations barbares, il ne ressent pas moins l'instinct qui le porte à faire valoir la figure & à chercher de plaire, pour opposer l'amour à la force. Outre les articles du ménage, tels que fil, soye, cordon, aiguilles & tout ce qu'il faut pour la broderie & pour le linge, *Draganich* avoit grand soin de leur apporter & d'étaler à leurs yeux une quantité de bagatelles éblouissantes qu'elles achetoient cherement. Elles troquoient les fruits de leurs pénibles travaux, les fromages, les viandes salées, contre des chaînettes de laiton, des grains de verre, des coraux, des médailles & toute sorte de chiffons dont le premier coup d'œil les frappoit toujours jusqu'à la surprise. Aussi l'arrivée de *Draganich* étoit-elle une véritable fête pour la peuplade. Son chariot chargé de balles & de caisses entroit dans la plaine de *Dizmo* comme le char d'un triomphateur, entouré des jeunes garçons, rencontré par les femmes & accueilli par les acclamations de toute la bourgade. *Draganich* le précédoit à cheval; il tenoit sous son bras le paquet des articles plus précieux & plus délicats, il excitoit par-là l'impatience de la curiosité. On s'empressoit ensuite d'étendre les marchandises, partie sur l'herbe, partie sur des tables, & ce n'étoit pendant trois jours qu'une foule continuelle d'acheteurs ou du moins de gens qui gambadoient alentour & examinoient tout avec admiration. *Pervan* avoit établi un usage très-commode pour le vendeur

deur ainsi que pour les acheteurs & qui abrégéoit de beaucoup les opérations & le séjour trop dangereux de *Draganich*. Après avoir interrogé les chefs des familles & généralement annoncé aux gens du village qu'on eût à indiquer ce qu'ils fouhaitoient que le marchand leur apportât l'année prochaine à pareille époque, *Pervan* lui faisoit dresser la note de tout ce qu'on demandoit. On apprécioit les commissions & l'on chargeoit d'avance son chariot & ses gens des articles qu'on donnoit en échange. Cet arrangement fort expeditif pour les *Morlaques* étoit à tous égards très-avantageux au commerçant : mais les bonnes gens ne s'en doutoient pas.

Pendant quelques jours c'étoit une grande occupation, un plaisir très-sensible de se montrer les uns aux autres les belles acquisitions qu'ils avoient faites : & ces petits événemens répandoient sur leur vie d'ailleurs très-uniforme des variétés agréables.

LES

LES MORLAQUES.



LIVRE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

*Premières couchés de Jella: — arrivée
du marchand Draganich.*

UN jour toute la famille de *Pervan* étoit rassemblée autour de lui en s'occupant des travaux ordinaires. Quelques mois s'étoient écoulés depuis le mariage de *Jervaz* & tout le désordre des fêtes avoit fait place à la vie paisible du *Morlaque* agriculteur.

„ Mes chers enfans, leur dit-il, notre famille est en bon ordre; nous n'avons plus que des vœux à former: il y en a que j'adresse au ciel depuis longtems sans effet & auxquels il m'est dur, j'avoue, de devoir renoncer. Quelque méchante *Vieschiza* a jetté un sort malfaisant invincible sur ma bonne fille *Dascia*: non, elle ne pourra jamais me donner des petits-fils; dix ans de mariage stérile me font perdre l'espérance de voir cet arbre que j'ai planté, pousser de nouvelles branches. *Stiepo*, cet

ar-

arbre chéri, ne verra pas les rejettons de ses racines germer autour de lui: son ombre inutile est tombée sur un sol aride infructueux. Mais il faut s'en consoler & ne pas haïr *Dascia*. Son malheur & sa tristesse ne la rendent que trop à plaindre. Il me reste un fils & une fille: c'est par eux que je vais renaître, *Jervax* m'a donné ce matin l'heureuse nouvelle, o *Jella*, que tu vas être mere. Ne t'enorgueillis point, ma fille, de cet avantage: aime *Dascia*, comme ta compagne: elle règle & soigne la maison avec toute l'intelligence d'une habile ménagere: le pain que tu manges, est pétris par ses mains; c'est elle qui traite nos vaches & qui t'apprête de si excellens mets avec leur lait: les poules, les dindons multiplient & prospèrent par ses soins. Son travail entretient l'ordre, la propreté dans la cabane: tu en jouis, comme les autres & tu en as d'autant plus le tems de t'occuper des ornemens propres à ton âge. Tu vois donc qu'elle est utile: & puis elle est si bonne, elle t'aime tant! Tu es jeune, *Jella*: ta sœur pourra t'instruire en amie des devoirs de tout état dans le ménage: écoute-la, ma fille, & réponds à sa tendre amitié pour toi. Que des soins malentendus de tes enfans ne prennent pas le tems que tu dois aux soins de l'homme qui t'a choisie & à ceux, qui peuvent te commander. L'enfant du *Morlaque* doit être fort: c'est tout ce qu'on demande de toi. Baigne-le dans l'eau fraîche à peine qu'il sera hors de ton corps

&

& plonge-le souvent dans le ruisseau voisin. L'eau froide endurcira ses membres: il bravera la rigueur des saisons. Nourris-le abondamment de ton lait: méprise ses caprices, ne te laisse pas attendrir par ses plaintes, ne t'empresse pas autour de lui lorsqu'il crie. Sa volonté mise en défaut, il en sera plus docile & toi plus tranquille. C'est la volonté qu'il faut réprimer dans ton enfant, jusqu'à ce qu'il lui soit permis d'en avoir une: ton fils doit dépendre & de moi & de son pere, tant que nos yeux seront ouverts. Lorsque tu iras laver le linge à la fontaine ou traire les vaches dans la prairie, prends ton enfant avec toi, abandonne-le tout seul sur l'herbe: il commencera par s'y rouler, il s'y traînera ensuite: bientôt il se dressera & s'étonnera de l'aspect du ciel & des étoiles. Si l'envie le prend d'entrer dans la *Cettina*, laisse-le faire: la nature dans le risque lui apprendra à nager, comme elle lui aura appris à ne pas tomber en marchant: tout animal nage dans le besoin & l'homme de même avant le tems de la réflexion. Qu'il grimpe sur les rochers, qu'il brûle d'envie de courir après ce qui s'échappe, qu'il s'efforce d'atteindre le chevreuil ou le chamois à la course: il en deviendra plus léger & plus dispos. Que sa poitrine & sa tête soient toujours découvertes au soleil & à la gelée: que son ame & son imagination soient toujours fermées aux impressions de la peur. Enfin, *Jella*, sache qu'il faut élever un homme & un homme *Slave*,

Jere

Jeroaz s'amusera ensuite à lui montrer comment on saute sur un cheval, comme on le fait courir sans frein, comme on manie les armes de nos pères. Dieu fasse, o ma *Jella*, que cet enfant soit suivi d'autant de frères & sœurs, que les grains de cet épi que je tiens à la main. „ Il donna l'épi à *Jella*: elle compta avidement les grains; il s'en trouva quatorze. *Jella* regarda son époux & sourit: tous battirent des mains & burent à l'accomplissement des souhaits de leur père.

Nika étoit une des servantes de la maison ou plutôt l'amie favorite de *Jella*. Née dans une famille nombreuse du district, *Pervan*, selon l'usage, l'avoit soulagée pour sa part en prenant cette fille chez lui, dans cet esprit d'heureuse égalité, qui n'attache aucune idée d'esclavage ou de servitude avilissante à la condition des domestiques. *Nika*, ainsi que ses compagnes, aidait aux travaux de la maison & de la campagne: nulle diversité de traitement entre les femmes de la famille & les filles ou femmes étrangères qui en font partie, & qui en reçoivent la nourriture & l'habillement en commun avec toutes les autres. *Nika* avoit même une sœur mariée au fils de la maison où cette sœur étoit entrée comme servante: & un frère qui sur le même pied dans une autre famille, alloit épouser la fille de son maître. La satisfaction réciproque, l'âge, le goût forment parmi eux les convenances pour le mariage. Lorsque ces mariages rem-

remplissent trop la cabane du chef, on leur en bâtit d'autres à côté: & ce mélange entretient l'égalité tout en obéissant à la nature.

Nika très-attachée à *Jella* la voyant avancer dans sa grossesse & approcher du terme, la suivoit partout aux champs avec une tendre inquiétude qu'elle dissimuloit. Son état ne l'empêchoit pas de vaquer comme toujours à ses travaux, même le plus fatigans. Elle alloit puiser l'eau, préparoit le dîner, servoit les hommes & n'en étoit que plus robuste & mieux portante: mais vers la fin, *Nika* avoit soin en la prévenant de couper le bois à sa place. Etant un jour avec elle près du ruisseau, les douleurs de l'accouchement la saisirent tout d'un coup: sans s'effrayer ni se déconcerter, „*Nika*, dit-elle, en lui serrant tendrement la main, je vais avoir besoin de *Kuttlara*. Tu n'ignores pas qu'une femme de nos pays ne doit accoucher qu'à la seule présence d'une vieille du rit latin: & que c'est d'elle qu'elle apprend les devoirs & les cérémonies du moment: cours vite, ma chère, à la cabane, va la chercher., *Nika* eut de la peine à l'abandonner, mais elle courut comme le vent & revint dans peu de minutes, en traînant avec elle la vieille *Kuttlara*. *Jella* accoucha très-heureusement d'un beau garçon qu'elle lava tout-de-suite dans le ruisseau: la vieille lui indiqua les cérémonies, entre autres celle d'ensevelir sous terre de ses propres mains l'arrière-faix. Après quoi la

me.

mere enveloppa l'enfant dans son tablier & sans en souffrir ou avoir besoin de secours se mit en marche vers la maison qui étoit à quelque distance: sa joye ajoutoit à sa force naturelle. Le bruit s'en étoit répandu: les femmes accoururent de tout côté. *Jervaz* ramenoit dans ce moment les bœufs à l'étable: au premier cri confus il vole, il rencontre *Jella* à trente pas de la cabane, il faute à son cou & l'inonde de ses larmes. *Jella* ouvre son tablier, il s'empare de son enfant & le couvre de baisers: il laisse *Jella* qui le suit lentement & court comme un éclair dans les bras de son pere qui alloit au devant de lui. *Jervaz* leve sa main d'aussi loin qu'il le voit, & lui montre l'enfant „ mon fils . . . ton enfant . . . notre sang „ ce sont les seuls mots que peut prononcer le pere hors de lui-même. *Jervaz* ne parle point: il embrasse tantôt son pere, tantôt son enfant, le visage baigné de pleurs: il va devenir encore plus le favori de son pere: *Pervan* avoit toujours si vivement souhaité de voir son sang se perpétuer: & sa joie étoit excessive. *Stiepo* survient, il embrasse l'enfant, il embrasse son frere & soupire: il sera le seul frustré du bonheur de la paternité: mais *Dascia* est là: il la voit, il l'aime & contraint ses soupirs. *Dascia* & toutes les femmes entourent l'enfant & le pere: *Jella* paroît, on la ferre de tout côté. Cette heureuse famille se groupe de mille façons: la sensibilité dessine & compose bien
 mieux

mieux que l'art. Venez, foibles imitateurs de la nature: c'est dans la cabane de *Narcevizca* que vous apprendrez à tracer les différentes émotions de l'ame, selon le degré & la qualité de la passion qui l'affecte.

„ Sois honnête homme, s'écrie *Pervan*: ressemble à mon père, dit *Jervax*: sois brave, comme tes ayeux, ajoute *Stiepo*: aime ta mere, comme elle t'aime, prononce à demie voix la tendre *Jella*: sois mon ami, balbutie *Dascia*. „ Hommes & femmes implorent sur lui les bénédictions du ciel: on lui désire la haine envers ses ennemis, la force pour leur résister, le plaisir de s'en venger: on le voue d'un côté à la *Sainte Vierge*, d'un autre à *Saint Nicolas*: on voit d'avance qu'il sera le plus beau, le plus adroit du canton. *Jella* couchée ayant son enfant aux pieds du lit entend & voit toute la nuit le bruit & les fêtes de la famille & n'en est point incommodée. La satisfaction, le contentement intérieur donnent le repos le plus efficace à l'ame & au corps: deux jours suffirent à *Jella* pour se rétablir: au troisieme elle est debout: au quatrieme elle reprend les fonctions ordinaires de sa vie. L'enfant est porté à l'église & reçoit de la bouche du Caloyer le nom de *Demetry Jervavich*. Les parens, les amis se rendent en foule ce jour-là chez *Pervan*: on comble la mere de petits présens, on se livre aux réjouissances accoutumées qui consistent toujours dans le repas & la danse.

Jelt

Jella, l'usage te fait sortir du lit de ton époux & coucher à ses pieds, puisque tu es devenue mère: mais que cet usage ne t'afflige point. *Jervaz* t'aime: il ne fera pas incommodé des soins qu'exige ton enfant: il t'appellera auprès de lui & ne voudra pas que tu ailles le prier de te permettre de passer dans son lit, comme la plupart de tes compatriotes l'exigent de leurs femmes.

Le bonheur de cette famille augmentoit tous les jours. L'amour & le respect qu'on avoit pour le chef, unissoit tous les individus entr'eux & faisoit regner dans le ménage la paix & la prospérité. „ Aimez-vous, mes enfans, leur disoit-il; en vous aimant vous contribuerez tous au bien de la famille & chacun en aura sa part. Les eaux réunies dans la rivière portent des grosses barques chargées d'un poids immense: les petits canaux qui en sortent & se jettent de côté à travers les champs, ne charrient que du sable stérile & peuvent à peine soutenir la nacelle du pêcheur. Le tems viendra, l'heureux tems où la rivière pourra fournir assez d'eau au canal qui s'en séparera, pour qu'il puisse offrir les commodités du transport & les avantages de la pêche. L'homme est fait pour vivre avec l'homme & c'est en se rassemblant & en se tenant unis qu'ils s'entr'aident, bâtissent des cabanes, se garantissent des intempéries, pourvoient aux besoins, jouissent de leur existence & de celle de leurs semblables auxquels ils la donnent.

nent. C'est l'union qui opère tous ces prodiges : l'homme isolé seroit, comme l'ours, errant, féroce & craintif qui court nos forêts. „

Cet esprit d'union solide & vraie habite beaucoup plus volontiers les champs que la ville, où le froid égoïsme cherche inutilement à se cacher sous des dehors qui ne sont plus trompeurs. Jusqu'aux personnes étrangères à la famille de *Pervan* & faisant chez lui le service, partageoient cet esprit. Il est vrai qu'on les regardoit comme partie de la famille même : le besoin qu'on avoit d'elles, étoit envisagé comme un droit à la bienfaisance & à l'amour des maîtres, le service, les secours que l'on en tiroit comme une dette, à laquelle on satisfaisoit par mille sortes de bons traitemens.

Stiepo sérieux, réfléchi, étoit observateur : le peu de connoissances qu'il avoit, le rendoit curieux & avide d'en acquérir des nouvelles : il aimoit à faire des expériences soit dans l'agriculture, soit dans la propagation des troupeaux. Il avoit eu autrefois en présent d'un Raguséen hôte chez lui un bouc d'*Angora* : il s'en étoit procuré une superbe race, dont il apporta à son pere les premiers fruits avec une joye extrême. Leur poil étoit beaucoup plus long, plus fin & à tous égards plus beau : il auroit donné deux de ses taureaux pour avoir quelques chèvres de la même espèce. La culture du potager, le soin du bétail & les échanges de grosses denrées avec les voisins, tout cela

cela étoit sous l'inspection de *Stiepo*. Mais aimant à s'occuper toujours, parlant peu, n'ayant point de distractions, il veilloit aussi au labourage, aux semailles, à la récolte, quoique ces travaux fussent du département de *Jervaz*. Celui-ci plus jeune & d'un naturel plus dissipé, préféroit la chasse & la pêche à toute autre occupation : ses heures de loisir étoient employées à chanter, à sculpter avec la pointe de son couteau des vases de bois, sur lesquels il représentoit à sa manière des arbres & des animaux. Les autres devoirs en souffroient & le bon *Stiepo* châtoit sa négligence, en faisant lui-même à son insçu la portion négligée. Le reproche étoit senti par *Jervaz*, lorsqu'il revenoit d'une longue chasse qui lui avoit fait oublier son travail. Il embrassoit, il remercioit son frere avec la franchise d'un repentir ingénu : il se corrigeoit & devenoit plus assidu pour un mois ou deux. *Dascia* sérieuse, comme son époux, étoit aussi active que lui. Tous les soins intérieurs du ménage lui étoient confiés ; *Dascia* étoit une femme unique ; elle avoit su rendre la cabane de sa famille la seule qui fût propre, malgré l'habitude nationale du contraire. Le bon sens de *Pervan* avoit découvert la salubrité & les avantages de la propreté. „ La saleté, disoit-il à ses enfans, est la cause de la pourriture : & la pourriture engendre cette quantité d'insectes qui dévorent nos provisions & nous rongent nous-mêmes. „ *Dascia* avoit

l'œil à tout: son travail entretenoit ce qu'on avoit & ajoutoit du nouveau. Elle cherchoit à compenser sa stérilité par mille autres produits de son industrie: tout le monde portoit l'ouvrage de ses mains, soit en linge & en habits, soit en ornemens de broderie qui en relevoient le prix.

On aimoit *Dascia*, mais on chériffoit *Jella*: celle-ci augmentoit son mérite de la manière la plus intéressante & la plus sensible au cœur de ses parens: elle avoit donné un second fils à la famille. Moins assidue à l'ouvrage, elle prétextoit les soins indispensables de ses enfans, pour s'en exempter, mais ces soins étoient aisément interrompus lorsqu'il s'agissoit de danser ou de chanter au son de la *tambura* qu'elle pinçoit aussi bien que toute autre jeune femme du canton. A' peine entendoit-elle le vers de la belle chanson *Viens dans le rond, • mon ame*, qu'elle posoit son enfant à terre & commençoit à gambader. *Dascia* lui rappelloit les besoins de l'enfant & lui en faisoit écouter les cris: *Jella* ne manquoit pas de se souvenir alors que le beau-pere lui avoit dit qu'il ne falloit pas accoutumer les enfans à être toujours contentés. Elle quittoit, il est vrai, à l'instant la danse, pour la reprendre aussitôt qu'elle pouvoit, suivie du petit *Jervavich* qui la tenoit par les jupes & fautilloit autour d'elle. Son ouvrage favori étoit la broderie: il n'y avoit pas de fleurs dans la prairie qu'elle ne fût imiter à l'aiguille, en les plaçant
sur

sur les manches des chemises, autour du cou & sur les *marames*. Elle savoit la plupart des chansons amoureuses & héroïques de la nation: c'étoit toujours en chantant qu'elle travailloit au métier & qu'elle aidoit quelquefois *Dascia* dans les autres occupations du ménage, quoiqu'un peu foiblement. Franche, gaë, sans manquer de respect au vieux beau-pere, elle avoit sù prendre avec lui un ton de familiarité que *Dascia* n'osoit imiter. On aimoit mieux le service de *Jella*; elle mettoit de la grace, de l'intérêt à tresser les cheveux des hommes, à leur laver les pieds; & lorsque *Dascia* étoit occupée, elle la remplacoit dans ces fonctions auprès de *Stiepo*. A l'arrivée d'un hôte *Jella* s'empressoit d'exercer envers lui tous les devoirs de l'hospitalité: lorsqu'il étoit à table avec les hommes, le sapin allumé brûloit dans les mains de la jeune femme qui se tenoit debout, & ses propos égayoient la conversation. Propre & prompte à tout, la danse & le chant la récompensent de toutes ses peines; elle étoit adorée de son mari & chérie de toute la famille. Le bon *Staréscina* ne pouvoit se passer d'elle; il cachoit sa tendresse autant qu'il lui étoit possible, pour ne pas faire de la peine à *Dascia*: mais sans compter les qualités essentielles de la jeune bru, son enjouement & ses manieres careffantes, il étoit naturel qu'il distinguât dans son cœur la belle-fille qui le faisoit revivre dans ses petits-fils. C'est aussi pourquoï il faisoit sou-

vent l'occasion de quelque jour de Saint, pour donner une fête & la divertir. Toute la jeunesse du village étoit appelée: un grand repas précédoit toujours les amusemens: & quoique le vin n'y fût pas épargné, il n'arrivoit jamais de querelle. Soit qu'on s'exerçât à tirer au blanc ou à la course, le vaincu n'osoit se plaindre de maniere à offenser son rival victorieux. S'il l'eût osé, *Pervan* d'un mot savoit le contenir. D'un air pénétré & sententieux, il lui disoit „ Mon fils, de quoi te plains-tu? peux-tu en vouloir au fort qui malgré ton adresse avoit décidé que tu perdrois? Consoleroi: ce fort même a établi que tu gagneras une autre foi. „ Tout se tranquillisoit, les jeux recommençoient: le respect joint à l'amour pour le *Staréscina* le rendoit le pacificateur de toute dispute, l'arbitre des opinions. Il prononçoit sur les coups douteux, & sa sentence étoit reçue, comme l'oracle du destin. Ce principe de nécessité, quelque difficile qu'il soit à concilier avec d'autres, est le plus sensible, le plus frappant sur la masse du peuple même le plus éclairé: mais il est aveuglément embrassé par les hommes qui tiennent de plus près à l'état de la simple nature, tels que les *Morlaques*. On n'a qu'à en appeler au destin: le *Morlaque* le charge de tout & y gagne l'heureux abandon auquel il se livre toute sa vie.

Le sage *Toposnich* se trouvoit toujours à ces fêtes. Il en donnoit lui même quelquefois pour
 jour

jouir plus souvent du plaisir de revoir sa fille *Jel-la* & la petite famille. Tandis que la jeunesse des deux sexes répandue devant la cabane dansoit & jouoit, les deux vieillards assis sur l'herbe à l'écart se questionnoient, s'informoient de leurs affaires, se plaignoient & réfléchissoient pesamment sans savoir souvent à quoi, avec des exclamations séparées par de longs intervalles. *Pervan* revenoit quelquefois sur son sujet favori, les voyages & les contes de son ami qui avoit vu de si belles & de si grandes choses. Il ne cessoit alors de l'interroger sur les hauts faits de *Catherina* & se faisoit répéter ce qu'il avoit entendu sur la grandeur de son empire & sur l'espérance que *Toposnich* annonçoit, qu'elle pousseroit ses conquêtes sur les *Turcs* jusqu'aux confins des *Vénitiens*. *Pervan* connoissoit son propre souverain & sentoit tout l'ancien attachement de sa nation pour lui. La protection, la défense, les secours, dont ses confreres jouissoient, ne leur coûtoient qu'une petite taxe: chaque famille la payoit au commissaire du Général de *Zara* qui venoit la percevoir tous les ans. Mais *Pervan* enflammé par les recits de *Toponisch* souhaitoit ardemment ainsi que lui un voisin puissant, tranquille, ami de son prince & professant la même religion, au lieu du barbare ennemi qui de tout tems avoit infesté sa patrie & répandu le sang de ses ancêtres. Au milieu de la description des entreprises merveilleuses de *Catherina*, il

ne pouvoit se persuader qu'elle ne fût qu'une femme : il la croyoit une fée & très-souvent il s'écrioit „ Crois moi, *Topofnich*, cette femme n'est pas la fille de l'homme. Les plus vaillans, les plus sages parmi nos anciens ont-ils jamais rien fait qui approche de tout ce que tu me contes de cette femme admirable? „ En la soupçonant d'une espèce très-supérieure aux femmes communes, il étoit tenté de l'invoquer : il la crut digne du culte qu'obtiennent dans l'esprit des *Morlaques* les génies & les fées, par le pouvoir de causer le bien & le mal, pouvoir qu'on attribue à des puissances surnaturelles, lorsque l'ignorance d'un côté & le mérite extraordinaire de l'autre engendrent l'admiration.

Frappé par ce sentiment *Pervan* imagina une fête encore plus magnifique que toutes celles qu'il avoit données, & choisit pour cela le tems du retour annuel du marchand *Draganich*. Toute la population du district se rendant alors chez lui pour y faire les échanges ordinaires, il voulut la surprendre & la divertir durant plusieurs jours. Il ne confia son secret qu'à *Topofnich* & à la discrète *Dascia*, dont l'adresse lui étoit nécessaire. Quoiqu'on le vît sortir souvent de grand matin & se trouver avec son vieil ami, les jeunes gens le respectoient trop pour ne pas contenir leur curiosité. L'arrivée de *Draganich* fit une grande diversion.

Le voici, le voici devant la cabane des *Nar-*

zevisca, assis sur son cheval, suivi du chariot, entouré des enfans & du peuple. Les femmes l'aident à descendre, *Pervan* l'embrasse : on décharge les marchandises, elles sont déposées sous le toit du *Staréscina*, ses domestiques sont logés dans les cabanes les plus voisines. Trois coups de fusil convenus, tirés par *Stiepo* & répétés d'une habitation à l'autre, annoncent la présence du pourvoyeur général & font accourir de tous les côtés de la vallée les intéressés & les curieux. On apporte tout ce qui doit servir tant au payement qu'aux échanges.

Tandis qu'on étale autour de la maison les richesses nationales, *Draganich* reçoit de la famille de *Pervan* tous les services de l'hospitalité la plus courtoise. Les femmes le déchauffent, le lavent, le peignent : les hommes transportent & rangent les ballots : & son vieil ami le questionne de la manière la plus empressée sur sa santé, sur ses enfans & sur les affaires.

„ L'arbre est vieux, répond *Draganich* : il se courbe & approche de la terre : la terre qui embrasse & presse ses racines, qui poussa autrefois son tronc & le soutient encore foiblement, va bientôt recevoir sa dépouille. Mais je n'ai pas été inutile sur cette terre : je laisse après moi de jeunes plantes qui pourront dans peu former une grande forêt. — Encore un fils, *Jervax* ? en voilà trois que j'embrasse. Je te félicite, o bon *Staréscina* ; tes de-

firs

sirs sont remplis. — Et toi, o *Stiepo*, es-tu bien riche en veaux? tes brebis multiplient-elles toujours de même? — Ton mari t'aime, heureuse *Jella*, & moi je l'en aime davantage. — *Dascia*, tu es la plus sage des femmes que je connois. Que n'en ai-je une qui te ressemble pour diriger ma maison! — Un verre de vin, mon ami, lui dit *Peruan*: il répare les forces. — Deux & trois à la prospérité de tous les *Narzevizca*, répond *Draganich*: ils ont fait ma fortune: oui, mon ami, je n'hésite pas à le dire: le commerce avec ton village, o *Staréscina*, m'a enrichi & j'ai préparé à mes enfans une subsistance qui pourra ne pas leur coûter les fatigues sans fin, les voyages & les risques que j'ai essuyés. Mais quant à moi, à quoi me serviront ces richesses? Je travaillois, je souffrois en les amassant, je ne jouissois qu'en espérance: à présent qu'elles sont amassées, je n'ai plus ni les facultés ni le tems d'en jouir: le froid de la vieillesse a gélé mes sens & mes désirs: je me trouve entouré de biens au moment qu'ils me deviennent inutiles. Mes enfans courent les mers pour en acquérir davantage. Je n'entends pas souffler le fier Aquilon, que je n'imagine qu'il déchire les voiles, qu'il brise sur les bancs & contre les rochers le vaisseau monté par mes fils: il me semble que je les vois se rompre & périr, j'éprouve les angoisses de la mort. Mes filles, auxquelles j'ai donné de riches dots, sont établies dans des terres
étran-

étrangères aussi éloignées de mes yeux que leurs cœurs hélas ! le sont du mien. Un de mes enfans a épousé une femme d'une grande ville lointaine : elle ne daigne suivre son époux chez lui & venir habiter son isle paternelle. Je ne connois point mes petits fils : ils ne verront jamais leur grand pere : ils ne sauront pas même prononcer son nom. Oh que j'envie ton sort, heureux *Staréscina* ! Tes enfans creuseront ta tombe : ton *Jervaz* gravera sur la pierre des hommes en pleurs, tandis que je n'aurai personne des miens à l'entour de mon lit, pour fermer à jamais mes yeux égarés & mourans qui chercheront envain dans les autres les regards & les larmes de la nature. Ni mes filles ni les femmes de mes enfans ne chanteront pas sur mon corps la chanson de ma mort ou celle de mes travaux. »

Le bon *Pervan* pleuroit & la tendre désolation du vieux *Draganich* arrachoit des larmes à toute la famille de ses amis :

„ Mais pourquoi, lui dit le *Staréscina*, ne quittes-tu point le commerce & n'obliges-tu pas tes enfans à vivre avec leurs femmes dans ton isle ? — Il est trop tard, mon ami : & je n'ai pas d'ailleurs ce droit dans nos pays. L'obéissance filiale, ce tribut de la nature, le premier de nos devoirs, cède dans les pays policés à mille autres devoirs inventés par la société pour rendre l'homme esclave. Y a-t-il rien de plus naturel que de dépen-

pendre de celui qui nous a donné l'être? Peut-il celui-ci vouloir autre chose que le bien de l'objet de toute sa tendresse? Oui, l'homme libre sent & chérit cette douce obéissance: elle ne le gêne point: elle ne s'oppose en rien au développement de toute son énergie, de toute sa force. Mais l'homme des villes entouré, chargé de besoins propres à son état est obligé de vivre dans mille dépendances. Il s'aperçoit de bonne heure qu'il lui faut d'autres soutiens qu'un pere: & il envisage bien plus de liens & de rapports que ceux de la simple nature. Les honneurs, les richesses paroissent malheureusement des besoins à ses yeux. Pour les satisfaire, à combien de chaînes ne doit-il pas se soumettre? Pour amasser du gain, il lui faut vivre au milieu des travaux & des craintes: il faut qu'il soit en garde contre la tromperie, tout en cherchant de tromper avec succès. S'il veut se distinguer & dominer dans la ville, il doit se faire des protecteurs par l'exercice du plus bas esclavage: ensuite pour récompense il est réduit à trouver du plaisir dans l'ennui & dans les embarras dont il est accablé par les clients. Les pièges des envieux, l'inconstance de la faveur empoisonnent ses succès. S'il est avide de gloire militaire, il cherche à se mêler des querelles auxquelles souvent ni sa patrie, ni lui ne prennent aucun intérêt: & sa bravoure mal employée consiste à exposer sa vie au gré de mille supérieurs qui retiennent ses pas ou lâchent ses coups,

sans

fans qu'il lui soit permis d'être aussi vaillant qu'il voudroit. Au milieu de toutes ses entraves, l'amour de la famille s'anéantit, les liens tendres & sacrés de la nature n'ont plus aucune force; l'obéissance filiale & même l'amour paternel se détruisent les premiers. Mes enfans jettés de bonne heure au milieu d'un monde pareil m'aiment peut-être encore, mais ils savent qu'ils peuvent se passer de moi & de mes conseils : peut-être moi-même j'ai cru jusqu'à présent que je pouvois me passer d'eux. Mais hélas! la vieillesse ressemble à l'enfance: elle a besoin de soutien comme elle. „

Le bon *Pervan* étoit touché de l'état de *Draganich*, quoiqu'il ne comprît pas la plupart de ses discours. „ Quitte donc ton commerce & tes pénibles voyages, o *Draganich*; viens vivre avec moi. Tu seras mon frere & mes enfans t'aimeront comme moi-même: ils remplaceront les tiens. „

Draganich à cet offre fixe le *Staréscina* & regarde ensuite autour de soi. Les fils & leurs femmes avoient dans les yeux cette expression de joye que le sentiment ingénu du désir & de l'espérance y peint. Ils aimoient tous le vieux marchand, ses plaintes les avoient attendris & la proposition du pere leur avoit été extrêmement agréable.

„ Reste avec nous, lui dit *Stiepo*: je te montrerai les plus belles promenades: tu m'y suivras, te soutenant avec un bâton, sur lequel j'ai sculpté deux serpens qui entrelacent leurs têtes & en forment

ment le pommeau : je le garderai pour toi. Je te donnerai le bras & je préparerai un beau siège de gazon pour t'asséoir au bord du guisseau. „

„ *Reste avec nous*, poursuit *Jella* : je chanterai toutes les fois que tu voudras la chanson de la belle *Stane*, lorsqu'elle s'échappa des mains d'*Osman*, le fier *Turc* qui l'avoit enlevée à sa famille. „

„ *Reste avec nous*, ajouta la bonne *Dascia* : je paîtrai ton pain avec du lait, pour qu'il soit plus tendre : j'aurai soin de tes habits plus beaux que les nôtres ; je tâcherai d'en faire de nouveaux tout-à-fait pareils. „

„ *Reste avec nous*, lui crie en l'embrassant le fougueux *Jervaz*. Tu assisteras avec plaisir à ma pêche : je poserai à tes pieds la charge du filet. „

Emû jusqu'au fond de l'ame „ oui, soyez mes enfans, s'écria *Draganich* Et les miens ? — Ils viendront te chercher ici, ils nous verront tous heureux, ils sentiront qu'eux aussi ne peuvent l'être qu'avec toi & au milieu de nous. — Et l'habitude ? Moi-même qui vous parle, qui suis touché de vos offres, enchanté d'un aspect si ravissant, moi-même je n'ai pas la force de me résoudre. Peut-être l'année prochaine serai-je assez heureux pour vous complaire. „

Pervan n'ajouta rien de plus : il annonça seulement à son ami qu'ayant destiné de faire tondre son petit *Demetry* parvenu à l'âge convenable de quatre ans, il l'avoit choisi pour en être le parrain.

rain. Il vouloit par-là ajouter au lien de leur ancienne amitié celui d'une parenté spirituelle par son propre choix & par celui de toute la famille. *Draganich* accepta en remerciant, & ayant fait signe qu'il ne vouloit plus boire, *Pervan* lui fit partager son lit, non sans qu'auparavant les femmes l'eussent déchauffé & lui eussent lavé les pieds & les mains.

LES

LES MORLAQUES.



LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Le marché. — Statue de Catherina. — Départ de Draganich.

„ **L**E coq a été plus matineux que moi, s'é-
 eria *Dascia* en s'éveillant en sursaut. „ El-
 le se leve tout doucement, ramasse dans un paquet
 quantité de choses préparées en secret & cachées
 dans un coin : elle le dépose hors de la cabane &
 va éveiller *Pervan* qui ne se fit pas attendre. Oc-
 cupé de son projet à peine de toute la nuit avoit-il
 fermé les yeux : il suit sa belle-fille & ils s'ache-
 minent tous les deux avec le paquet des hardes
 vers l'endroit, où ils travailloient depuis longtems
 ensemble sans que personne s'en fût douté. Aux
 premieres lueurs de l'aurore ils entrèrent dans le
 bois d'*Armaz*, au pied de la belle colline de *Star-
 niz*, où serpente le ruisseau de *Radofsch*, avant de
 se jeter à travers de la plaine & y grossir en tor-
 rent. C'étoit à un mille de *Dizmo* : la place avoit
 été

été choisie par les deux amis *Pervan* & *Topofnich* : leur travail journalier assidu avec le secours de quelques domestiques fidèles étoit venu à bout d'un ouvrage considérable. En élaguant les arbres moins touffus ils avoient dessiné une place ronde en face de la colline qui la dominoit. Vis-à-vis de cette colline ils démasquèrent une longue allée qui joignoit les champs & les chemins de communication, Une belle arcade formée par des branches d'arbres entrelacées introduisoit dans la place dont le contour étoit embelli par d'autres arcades qui conduisoient dans le bois. Au pied de la colline ils avoient élevé un petit monticule auquel deux gradins recouverts de gazon donnoient l'accès & servoient en même tems de sièges.

Pervan & *Dascia* achevèrent tous les préparatifs : elle plaça & arrangea ce qu'elle avoit apporté selon les instructions du beau-père. De peur d'être surpris en moins d'une demie heure ils furent de retour à la cabane & ils y arriverent au moment qu'on commençoit de tout côté à se rendre au lieu de la foire. Ils se mêlerent à la foule & personne ne s'aperçut de l'absence qu'ils avoient faite.

Hommes, femmes, enfans accouroient par pelotons, ceux-là traînant des chariots chargés de cuirs menant des bœufs, portant des pots remplis de miel, de cire, de beurre; les femmes avec des moutons & des fromages : les enfans avec des paniers & des sacs de fruits séchés. La grande place

H

au

au devant de l'habitation principale des *Narzevizca* étoit couverte de peuple & de denrées, & présentoit le desordre bruyant & animé d'un marché de village.

Jella, *Jervaz* & *Stiepo* sortirent de la cabane tenant *Draganich* au milieu d'eux suivis des caiffes & ballots qui renfermoient les objets de tant de désirs. Ils rencontrèrent *Pervan* & *Dascia* & leur reprocherent amicalement de les avoir prévenus.

Au centre de la place on dressa une grande table, & les coffres du marchand furent placés tout autour. *Draganich* y monta; après avoir fait ouvrir les malles, il en tira ce qu'il voulut étaler aux yeux des *Morlaques* étonnés & ce qu'il devoit distribuer selon les commissions reçues l'année précédente. Ensuite s'étant gravement assis sur un petit escabeau à trois pieds & ayant devant lui les *Narzevizca*, comme garans des contrats & présidant à leur exécution, il sortit de sa ceinture la longue liste des commissions & des personnes qui les lui avoient données. A mesure que chacun étoit nommé il s'approchoit de la table & recevoit des mains de *Draganich* ce qu'il lui avoit commis & déjà payé d'avance. On voyoit partir & se répandre sur la place des pièces de toile, du drap, des cuirs travaillés, des instrumens d'agriculture, des meubles de cuisine & mille articles variés dont les *Morlaques* ont besoin & dont ils restent constamment privés par leur ignorance & par leur paresse. Chacun

re-

rejoignoit avec des cris de joie sa charrette ou sa bête de somme pour y déposer la nouvelle marchandise. *Draganich*, pour conserver ces bonnes gens dans l'affection envers lui & par conséquent dans la bonne foi, avoit la finesse & peut-être aussi la bonté de donner à chacun, après lui avoir fourni l'article de sa commission, quelque bagatelle en présent : c'étoit un peu de tabac, du *rakia*, une pipe, quelque quart d'aune de drap rouge pour faire des *kai-paki* ou bonnets : & le *Slave* enchanté étoit au comble du bonheur.

Les femmes vinrent ensuite & l'on s'en seroit aperçu au luxe qui paroissoit dans les articles de leur compétence. On sortit pour elles avec le même ordre que pour les hommes, des mouchoirs, des colliers, des franges en laine : il y eut même quelques houppes : mais elles n'avoient pas oublié les ciseaux, les aiguilles, les pelotons de fil, de soye, l'or filé & mille objets de ménage.

Draganich généreux & galant à la fois ajoutoit à chacune le petit présent. Il donnoit à la vieille femme une image encadrée : à la jeune mariée un miroir grand comme la main, à la fille une fleur artificielle, une plume de paon.

Après avoir reçu les applaudissemens & les remerciemens qui s'élevoient en cris autour de lui, *Draganich*, homme en règle & prévoyant, rappela encore en revue tous les hommes qui lui apportoient de la marchandise, en payement anticipé des

commissions qu'on alloit lui donner pour l'année prochaine. Son écritoire & sa plume à la main il écrivit le nom de chacun, les effets qu'on lui relâchoit & ceux qu'on lui commettoit: après quoi les gens recevoient dans des huttes construites à cet objet au fond de la place les animaux & les denrées qu'on fournissoit d'avance. L'estimation des valeurs & le rapport des prix n'étoient gueres calculés: & le *Morlaque* ne pensoit qu'à échanger objet pour objet; ce qui ne gâtoit pas les affaires du commerçant: mais celui-ci favoit donner au contrat toute la solemnité qui pouvoit le mettre à l'abri du reproche ou du repentir. Après avoir dressé sa liste, il relisoit à chacun l'article de la commission donnée & de l'objet destiné à l'échange: il demandoit surtout qu'on déclarât à haute voix si l'on étoit content. Aussi n'entendoit-on jamais sortir une plainte de la bouche d'un *Morlaque*: tous au contraire s'en alloient très-satisfaits de leurs nouvelles acquisitions & se les montraient les uns aux autres pour s'en féliciter réciproquement.

Le désir des superfluités rend les hommes rufés: quand on les ignore & que l'on a tout ce qu'il faut pour suppléer abondamment aux premiers besoins, on ne calcule pas le superflu, on ne se soucie pas d'attacher une idée juste à sa valeur. Le peu de variété dans ce superflu même dispense les *Morlaques* de l'industrie d'évaluer leur propre superflu d'une manière à se procurer une plus grande

de quantité & diversité dans les articles du superflu étranger. Ce peu de variété empêche aussi qu'il ne s'éleve parmi eux des sujets de jalousie ou de nouvelles envies difficiles à contenter. *Draganich* avoit l'esprit de comprendre qu'il auroit risqué en apportant des nouveautés trop frappantes & qu'il valoit infiniment mieux pour la tranquillité & la sûreté de son riche commerce qu'il retînt ses chalands dans les bornes de leurs idées accoutumées.

La foire finie & les opérations du commerce achevées, on se rejeta sur le divertissement favori de la nation & de la nature, le repas. Chaque chef de famille rassemble son monde autour d'une motte de terre ou d'un banc, sur des racines saillantes au pied d'un arbre & y étale ses provisions: tous mangent, boivent & crient: les femmes servent tour à tour en passant d'une table à l'autre jusqu'à ce qu'il leur soit permis de s'accroupir dans différens coins & de manger à leur tour. Les santés, les éloges à *Draganich* montent au ciel avec les hurlemens au milieu des tourbillons de fumée de tabac.

Pervan voyant l'heure à propos & les esprits bien disposés, hâte la fin du repas & propose une petite promenade à pied à toute la compagnie sans se séparer. On y consent gaiement, on imagine qu'il y aura des jeux préparés & des prix à gagner selon l'usage pratiqué dans chaque fête. *Pervan* prend par les mains les deux vieillards *Toposnich* & *Draganich* & tous les trois précèdent la multitude.

Celle-ci s'éparpille en sautant de côté & d'autre pour ralentir la marche : personne n'auroit osé prendre le pas sur les trois vieux amis qui cheminoient lentement vers le bois d'*Armaz*.

Dès qu'ils y furent parvenus & qu'ils eurent découvert la grande arcade d'entrée, ils se tournèrent vers la nombreuse suite & l'inviterent à venir voir quelque chose de nouveau. Le peuple fondit dedans avec l'empressement le plus curieux & fut très-étonné de se trouver au milieu d'une belle place ronde d'environ deux cent pas de diamètre. Les arbres qui en formoient l'enceinte, joignoient leurs branches élevées & laissoient voir à travers de leurs gros troncs l'épaisseur de la forêt au milieu de laquelle la place avoit été préparée. Tout le long du circuit deux petites élévations en terre gazonnée paroissoient ébaucher le commencement d'un amphithéâtre. Mais ce qui fixa d'abord les yeux de tout le monde ce fut une grande statue de femme érigée sur un petit monticule dans le fond de la place à la droite de l'entrée. Elle étoit habillée à la *Morlaque* & de la façon la plus magnifique. Un long voile pendoit de sa tête sur le dos : des grandes tresses tomboient sur sa poitrine au milieu desquelles on voyoit briller une croix d'argent doré parsemée de pierres. Le cou, les cheveux, la ceinture étoient ornés de toute espèce de bijoux à la *Slave*, c'est-à-dire de monnoyes d'argent, de perles de verre, de coraux, de chaînettes. Elle avoit

avoit à côté le grand sabre de *Pecirep*: deux beaux pistolets & un riche poignard sortoient de sa ceinture: ce fier attirail montrait que l'héroïne étoit guerrière. *Pervan* lui-même rendu ingénieux par son zèle avoit eu l'adresse à force de bâtons & de paille de former le noyau de la statue qu'il avoit ensuite recouverte de tout ce qu'il possédoit de plus riche & de plus parant dans son trésor. L'habit, l'habit de nûges de sa chère *Anka* qu'il n'avoit jamais voulu donner à aucune de ses belles-filles, revoyoit le jour depuis trente ans & habilloit superbement la statue: elle avoit sur sa tête une couronne de feuilles d'ormeau mêlées avec des branches de vigne: *Pervan* ignoroit sans doute l'usage du laurier. De grosses perles noires de jais étoient à la place des yeux: & quelques fucs avoient vivement coloré ses joues & ses lèvres. L'industrie excitée par le sentiment & guidée par la seule nature, étoit venue à bout d'inventer une statue: *Pervan* avoit si peu vu qu'il pouvoit à bon droit passer pour inventeur de son ouvrage. Elle appuyoit la main gauche sur une grande boule couverte de toile bleue qui devoit représenter un globe (les images sacrées lui en avoient appris la signification): dans l'autre qui étoit étendue, elle tenoit des grands ciseaux: le tronc d'un gros arbre lui servoit d'appui & le sommet en pavillon formoit une espèce de dais au dessus de sa tête. Sur le premier des deux bancs qui étoient à ses pieds, on voyoit

étalés les prix destinés aux vainqueurs dans les jeux : des branches proprement rangées dans le contour les soutenoient. Le second banc étoit préparé pour les juges. Vis-à-vis la statue s'ouvroit la grande allée au fond de laquelle étoit fixé le but ; tant du tirer que de la course.

Toute la population de *Dixmo* pendant quelques minutes resta immobile de surprise & d'admiration jusqu'au moment où le sentiment de la dévotion prévalut unanimement & fit tomber tout le monde à genoux devant la statue qu'on alloit invoquer :

„ Arrêtez, s'écria le *Staréscina* debout au pied du monticule étendant ses bras vers le peuple agenouillé : oui, adorez à genoux, mes bons enfans ; l'image de la grande *Catherina*, telle que j'ai pu vous la représenter : mais que votre culte soit seulement celui que l'on doit à la plus grande des mortelles. *Catherina* que vous voyez, est la souveraine, la mère de la nation *Russe*, c'est à dire de nos anciens frères. Elle régit autant de peuples qu'il y a d'étoiles dans le ciel : son empire embrasse la plus vaste portion du monde où nous sommes : le plus fort de nos chasseurs ne pourroit pas en parcourir l'étendue dans plusieurs années. Elle parle notre langue ; ses innombrables sujets ont nos usages, notre religion : ils chantent nos chansons, ils reconnoissent nos mêmes ancêtres, ils sont *Slaves* comme nous & leurs ennemis sont les nôtres. *Catheri-*

na

Na seconde nos desirs communs: elle envoie à la destruction des barbares *Ottomans* les enfans de nos anciens peres. Dans peu nous pourrons révoir en paix les pais où nous ne pouvons à présent mettre le pied que chargés de chaînes. Nous y visiterons nos freres: nous nous tendrons nos bras rapprochés & nous mêlerons nouvellement par des heureux mariages ce sang qui vient de la même source. „

A peine eût-il fini de parler, la foule s'empresse autour de lui & de *Toposnich*, en les accablant de questions. Les femmes voulurent qu'on leur dit premierement, si *Catherina* étoit belle, si elle étoit douce, si elle avoit des enfans. *Catherina*, *Catherina* resonance dans toutes les bouches & plusieurs s'approchent encore de la statue & ne peuvent s'empêcher de fléchir le genou.

Le respectable *Staréscina* fait finir le tumulte & ordonne qu'on se place sur les bancs. Tout le monde obéit: lui-même ayant à ses côtés les deux vieillards va sur le premier banc aux pieds de la statue & prend entre ses genoux le petit *Jervarich*. Il fait signe à *Toposnich* de monter plus haut & de lever respectueusement de la main du simulacre les ciseaux. Il les reçoit, les baise & les donne à tenir à *Draganich*, pendant que debout élevant sa voix le plus qu'il lui est possible, il adresse cette prière à l'image.

Puissante *Catherina*, c'est sous ta protection que je vais donner les premieres marques de virilité à

mon

mon petit-fils pour que le récit de tes grandes vertus & de ton courage mâle lui inspire les qualités dignes d'un de tes enfans & d'un brave Esclavon.

Puissante Catherina, la gloire de ton sexe & l'émulation du nôtre, reçois l'hommage d'un peuple qui n'a appris à te connoître que depuis peu, mais qui te chérit & t'honore comme sa mère & sa divinité.

Puissante Catherina, ne dédaigne pas, si tu l'apprends jamais, le culte d'une âme pure qui dans son obscure retraite te paye le tribut de l'admiration & met à tes pieds ses freres & ses enfans, afin que tu les reconnoisse pour les tiens.

Puissante Catherina, j'ai des neveux : puisse leur sang teindre les drapeaux victorieux de l'aigle & du lion ! Puissent-ils faire disparaître de notre ciel l'infame croissant & faire briller à sa place la croix du sauveur !

Puissante Catherina, le seul désir & le dernier que je ressens à la fin de mes jours, est de me jeter à tes pieds & d'y laisser mes vœux & ma vie.

Puissante Catherina, s'écrie tout le peuple des Narzevisca, écoute, exauce les prières du bon Staréscina & les nôtres. Détruis les infidèles, rapproche les freres des freres & nous chanterons tous ensemble tes louanges, o puissante Catherina.

Au milieu de ces dévotes acclamations Draganich coupe les cheveux de l'enfant tout autour de sa tête & ne lui laisse qu'une touffe dans le milieu.

Il tire ensuite de sa poche une belle boîte d'argent, y met les cheveux coupés & en fait présent au nouveau petit filleul. Celui-ci par un mouvement aussi naturel qu'ingéna remet le présent à son ayeul. *Pervan* d'un air pénétré & majestueux étend sa grande main calleuse sur la tête de l'enfant & lui parle ainsi à haute voix pour l'instruction de toute la jeunesse.

„ Sois homme, *Demetry Jervavish*, sois brave & honnête. Aime tes amis & sers-les au prix de ton sang & de ta vie: verse le sang de tes ennemis & ne leur pardonne jamais celui qu'ils auront versé pour aucun prix qu'ils puissent t'offrir, si tu ne veux que les ames de tes parens ou de tes amis massacrés viennent troubler ton sommeil, pour te demander vengeance. Tu es *Slave*: tes ancêtres sont les mêmes que ceux des sujets qui obéissent à *Catherina*. Souviens-toi toute ta vie que c'est aux pieds & des mains de cette héroïne que tu as reçu les premières marques apparentes de la virilité & ne fais jamais rien d'indigne d'un commencement si glorieux. Peut-être les saintes ailes du lion qui nous protège, vont se déployer & seconder le vol de l'aigle conquérant qui va planer sur le pais immense, séjour florissant de nos peres. Peut-être le bonheur de les suivre t'attend toi & tes freres. Je te dévoue à la gloire de nos maîtres, à la délivrance de notre ancienne patrie, aux triomphes de *Catherina*. Mes freres, mes enfans, c'est la voix
du

du mourant qui vous parle : je vais bientôt entrer dans la demeure de l'éternelle vérité : c'est elle qui m'inspire ce langage. Heureux, en vous quittant dans peu, d'emporter avec moi de si belles espérances ! Confirmez-les par vos sentimens : qu'ils éclatent à la face, à la présence imitée de cette femme incomparable, l'honneur de son sexe & le plus admirable objet de l'émulation & des hommages du nôtre , „

Le chanteur & poëte *Radomir* se plaçant aussi haut qu'il put du côté opposé à la statue suspendit par sa présence & par ses gestes le bruit & s'écria :

„ O *Pervan*, o cher & bon *Staréscina*, tes paroles sont comme la lumière du soleil : elles nous éclairent & font passer dans nos veines le feu de la valeur. Nous adorons avec toi dans *Catherina* l'image de la divinité : nous attendons les effets de sa bienfaisance, comme nous apprenons à connoître ceux de sa toute-puissance par ta bouche. Nos mains sont sur nos sabres & sur nos cœurs : les uns & les autres sont à nos maîtres & à leurs amis. *Draganich*, o l'ancien ami des *Morlaques* de *Dizmo*, o le parrain du premier-né des *Narzevizca*, vois notre fête, notre joie : emportes-en le souvenir dans les pais lointains & fais enforte que *Catherina* tourne les yeux vers les pointes élevées de la *Clapavizza*. Là (qu'on lui dise) tu as d'un côté tes ennemis qui occupent & deshonnorent un sol, dont la terre est mêlée aux cendres des *Slaves*, les pe-
res

rés de tes sujets & les nôtres: de l'autre côté tu vois les enfans de ces *Slaves* mêmes éloignés de leurs maîtres & défenseurs, exposés aux insultes, aux violences de la brutalité Mahométane, brûlans de joindre les exploits de leur courage aux glorieuses entreprises que tu vas reprendre & consommer pour la destruction de cet ennemi commun. Secoue ta tête, souffle sur lui: il disparaîtra, comme le brouillard triste & nuisible se dissipe aux premiers rayons du soleil. „

Radmir poussa son cri traînant: il fut suivi de ceux de tous les autres, les bras en l'air & les genoux à terre. *Draganich* immobile, par la surprise & par l'attendrissement, ne put répondre: il leva au ciel ses mains & ses yeux gonflés de larmes, & les laissa tomber ensuite sur son ami *Narzewicza*. Ils descendirent tous les deux se tenant embrassés & *Pervan* annonça que les jeux alloient commencer.

„ Que les plus forts à la course se montrent „ s'écrie-t-il. A ces mots nombre de jeunes gens jettent leur *kabaniza* ou capote, & leur *kalpaki* ou bonnet qu'ils donnent à garder à leurs amis. Ils doivent parcourir trois fois la longueur de l'allée, en doublant chaque fois un arbre marqué au fond de la même allée & un pieu planté au bas du monticule. Le troisième tour finissoit aux pieds de la statue & c'est de là que partoient tous les prix. Le premier des trois vainqueurs à la course reçoit deux -

deux pistolets garnis en argent : le second un poignard : le troisieme un *marame*. On propose ensuite de tirer au blanc ; dix concourent aux prix. Les juges examinent les coups & celui, dont la balle est le plus près du centre, gagne un habit complet, le second une bague d'argent, sur laquelle on a gravé le combat de deux guerriers, le sabre à la main : le troisieme n'a qu'un *kalpaki* neuf. Après, on porte au milieu la grosse pierre à lancer : huit *Morlaques* des plus robustes se défont, fixent un but & tâchent de l'atteindre. Après avoir soulevé la pierre au dessus de la tête & l'avoir maniée lestement, chacun jette au loin cette même masse de poids que deux hommes ailleurs pourroient à peine lever de terre : il y eut tel joueur qui passa même le terme fixé. Un beau sabre damasquiné fut le premier prix : le second deux plaques d'argent à placer sur la ceinture : le troisieme une espèce de plume de héron, dont les *Morlaques* ornent souvent leurs bonnets. *Pervan* avoit cédé à *Draganich* les honneurs de la fête & *Draganich* distribuoit les prix : mais les fils de *Pervan* n'avoient concouru à aucun, parceque leur pere les avoit fournis. Les quatre freres de *Jella* figurerent parmi les vainqueurs.

La fête ainsi terminée au contentement de tous, on sortit de l'amphithéâtre rustique, & il n'y eut pas un seul *Morlaque* qui ne pliât le genou en passant devant le simulacre de *Catherina*. De retour à

Dix.

Dizmo chacun se sépara pour porter à sa cabane les emplettes de la foire.

Draganich enchanté de ce qu'il avoit vu se confirma de plus en plus dans la pensée de venir passer le reste de sa vie avec ses amis. Les deux jours suivans il y eut encore du concours chez *Pervan*, pour tenir compagnie au vieux marchand qui étoit sur son départ. Le quatrième jour celui-ci prépara ses chariots & tout le monde s'empressa de l'aider à se mettre en marche. *Pervan* & *Draganich* dans les bras l'un de l'autre répandirent bien des larmes en prenant congé & promirent de se revoir en pareil tems l'année prochaine: — „ Oui, dit l'étranger, o cher parent, je serai dans un an ou chez toi ou dans la tombe: puisse-je la trouver ici & y être déposé par tes bras, accompagné de ta nombreuse postérité! Puisse la mienne s'y joindre & ne faire qu'un peuple avec les tiens! „ O *Draganich*, tu t'abusois: tu embrassois ton ami pour la dernière fois. L'un de ses enfans revint à sa place: le malheur & la désolation marchaient sur ses pas: n'anticipons pas sur les événemens. *Jella* l'embrasse & ses grands yeux se remplissent de larmes: garde ces larmes précieuses pour tes disgraces: le sang de *Draganich* doit t'en faire répandre de bien plus amères. Les enfans de *Pervan* & d'autres parens accompagnent le vieillard jusqu'à la sortie du village. Il marche avec son butin & en le considérant il calcule déjà la profit qu'il doit en retirer, & ne
fon-

songe plus à la douceur de finir sa vie en repos dans le séjour de l'innocence. Tous lui souhaitent un heureux voyage, un heureux retour. Il quitte ses amis: son cœur se taira bientôt & sa tête ne s'occupera plus que de ses comptes & de son commerce.

Aidé de ses enfans le bon *Staréscina* construisit une nouvelle cabane à laquelle il chercha de donner, comme il put, l'air d'un temple: il la destinoit à renfermer & à conserver la statue de *Cazberina* qui devoit désormais présider à toutes les solemnités de la population. Il conçut même le projet de s'en procurer une, laquelle à un travail mieux entendu & plus durable joignît le précieux mérite de ressembler à l'original. Quelque talent que l'industrie & l'envie de réussir pussent donner à lui & à ses enfans, il sentoit bien que manquant de toute sorte d'instrumens propres à la sculpture, il n'auroit jamais pu rien faire: & que ce n'étoit pas avec la seule pointe du couteau qu'on pouvoit former quelque chose au dessus de leurs ouvrages ordinaires. Il fut fâché de n'avoir pas donné cette commission à *Draganich*: il tarδοit à son ardeur impatiente d'attendre le retour annuel de son correspondant: & il rêvoit continuellement aux moyens les plus prompts d'avoir cette statue de *Raguse* ou de *Venise*: probablement dans ces villes y avoit-il des personnes auxquelles les traits du visage de cette souveraine étoient connus: il se doutoit bien aussi

que

que les portraits étoient répandus dans les grandes capitales & que d'après ceux-là on auroit pu lui faire l'image qu'il fouhaitoit. En attendant quelque heureuse occasion, il ordonna une visite par semaine à la cabane où il avoit placé son ouvrage, pour veiller à sa conservation. Il renferma les habits & les joyaux qui avoient orné la statue, & qui ne devoient plus servir à d'autres usages qu'à parer cette image révéérée, toutes les fois que des fêtes nationales ou des événemens signalés la faisoient sortir de sa chapelle & présider à la joye publique. Il pensoit de laisser ce monument à sa population en se flattant par-là que sa mémoire auroit pu subsister avec celle de *Catherina*. L'ambition d'une renommée après la mort fait même s'insinuer dans l'homme presque sauvage. La tienne étoit juste, o *Pervan*: le souvenir du bien que tu avois fait à tes compatriotes, méritoit d'être transmis à la postérité, comme celui qu'a fait *Catherina* à une si grande portion de l'univers. „ Quelle joie, disoit-il à son ami *Toposnich*, lorsque nos freres les *Russes* après avoir chassé les *Turcs* viendront habiter les contrées voisines, si je pouvois les invitant chez nous leur montrer l'image de leur souveraine & leur dire, elle m'étoit connue! Ah du moins mes enfans la leur montreront sans doute en disant, c'est notre pere qui nous fit connoître *Catherina*, dont la mémoire durera aussi long-tems que le monde. „

Les jours du bon chef des *Narzewicza* se passoient dans une douce sérénité à la manière des anciens patriarches. Une fille, dont *Jella* accoucha, avoit augmenté la famille: c'étoit le quatrième des enfans qui en six ans de mariage étoient issus de son fils. A la vue de sa seconde génération robuste & florissante, le cœur du grand-pere éprouvoit la satisfaction la plus pure & la seule que la nature réserve pour le bonheur de la vieillesse.

Plus le *Morlaque*, chef d'une famille, la voit croître en nombre, plus il en est heureux par le sentiment & par le fait. A mesure qu'il avance en âge, les enfans & les neveux redoublent de soins & de respect pour lui. Ils révérent, ils chérissent d'une manière presque religieuse le principe sensible & vivant dont ils sont descendus: & ces sentimens sont en proportion du degré d'éloignement de parenté: une quatrième génération regarderoit son trisaïeul vivant comme un Dieu.

„ C'est de notre pere, disent-ils, que nous venons: & de pere en pere on remonte jusqu'au premier qui vint de Dieu. Le premier homme qui osa désobéir à Dieu son pere, attira sur lui sa malediction. Obéissons à celui qui nous a donné la vie, pour qu'il ne se venge point & ne nous maudisse, comme Dieu a maudit le premier homme.“ C'est ainsi que l'obéissance filiale & la vengeance sont chez les *Morlaques*, pour ainsi dire, également d'institution divine.

Tou.

Toute la famille des *Narzevizca* avoit pour son chef une tendre vénération: les petits enfans le careffoient parcequ'il étoit à son tour bon & careffant: *Demetry* ne manquoit pas chaque jour après dîner de courir chercher la pipe du grand-pere & de lui apporter la braisè pour l'allumer. Le bon vieillard idolâtroit cet enfant & ne pouvoit se passer de lui. La tête & la poitrine nues, une petite camifole de ferge fans manches sur le corps, l'enfant couroit les champs en le suivant dans ses promenades. S'il s'agissoit de passer un ruisseau, *Pervan* encore robuste, appuyé sur son bâton, le tra-versoit & crioit à l'enfant de l'imiter: celui-ci sans balancer s'élançoit & ne pouvant atteindre au bord opposé il se trouvoit dans l'eau: le vieillard sou-riroit, l'enfant tout mouillé sortoit en riant encore plus, & s'amusant du bruit qu'il faisoit en marchant avec des fouliers remplis d'eau: jamais le grand-pere ni aucun de la famille n'auroit imaginé de le secher ou de le changer, même au plus fort de l'hiver. Il falloit quelquefois monter la colline pour voir si le raisin étoit mûr: *Demetry* étoit après lui: la montée étoit-elle rude ou le chemin pier-reux; plutôt que de le quitter, il se traînoit après lui & le suivoit en grim pant. Il connoissoit déjà les moutons les plus gras & les indiquoit comme les plus propres à être mangés. En rencontrant au pâturage un petit cheval, s'il pouvoit attraper sa crinière, bientôt après on le voyoit dessus: il fai-

soit tous ses efforts pour s'y tenir & il y réussissoit le plus souvent, malgré ceux du cheval pour s'en débarrasser: il en tomboit quelquefois & la chute l'affligeoit plus que la douleur, car il n'étoit ni plaint ni caressé. „ Tu es maladroit, lui disoit *Pervan*: mais une autre fois tu feras mieux: monte encore devant moi sur ce cheval: serre toi bien fort à son cou en empoignant la crinière. “ Dans les heures de repos il le prenoit entre ses genoux & lui enseignoit les chansons d'*Anka* & de *Marco Kralovich*. Quand il le voyoit tourmenter ses freres dans la cabane, il alloit le tourmenter à son tour en lui disant, „ Tu fais du mal à tes freres parceque tu es plus fort qu'eux: & moi qui suis plus fort que toi, je vais t'en faire aussi: es-tu content? cela te paroît-il juste? “

La petite famille grandissoit: on en prévoyoit l'accroissement. *Pervan* avoit raison de s'applaudir de ses soins économiques & de ses travaux qui préparoient une subsistance aisée à ses descendans, parmi lesquels un démembrement devoit s'en suivre peu après la mort.

Plus l'homme approche de sa fin, plus il se réjouit en contemplant ce qu'il laisse du sien sur la terre. Les enfans, les petits enfans sont des portions de nous-mêmes: qui en nous survivant continuent pour ainsi dire notre existence: c'est par eux que nous ne périssions pas entièrement. Dans la société de la pure & simple nature, l'homme dit,
je

je travaille pour mes enfans : je ne puis travailler que pour moi seul, dit le sauvage. Lorsque l'animal aussi sauvage que lui, a pris tout son accroissement, le pere l'abandonne & le laisse pourvoit tout seul à ses nécessités. De même l'homme absolument sauvage qui se procure la subsistance par les seuls moyens pénibles de la chasse & de la pêche, abandonne son enfant, dès que celui-ci est en état d'en faire autant : errant dans les forêts & aux bords de la mer, il le rencontre & le méconnoît. La société au contraire en multipliant les idées, les sensations & par conséquent les besoins, a inventé ou trouvé les moyens de les satisfaire. Cet échange réciproque de soins, ce secours mutuel, cette communauté de jouissances a été le premier lien de la société, & il en est encore la base chez l'homme de la campagne. Mais dans la ville l'esprit & pour ainsi dire l'abus de la sociabilité a dénaturé les hommes ; portant à l'excès le nombre des besoins factices ; il ne leur a laissé que les dehors d'une liaison mutuelle très-serrée, tandis que réellement il les a ramenés à l'état insouciant & égoïste du sauvage. L'homme pasteur ou agricole a besoin de ses enfans pour les travaux de la campagne : & il ajoute à l'attachement que la nature lui inspire pour eux, celui de l'habitude qui devient encore plus fort. C'est par cet attachement que le pere se fait un besoin, une jouissance de préparer des richesses à ses enfans. L'homme de la ville au contraire af-

liégé par un trop grand nombre de besoins personnels n'a ni le tems, ni les forces, ni l'envie de s'occuper des besoins futurs de ses proches. De là l'égoïsme indolent & l'abandon des soins paternels, à moins que la vanité ne lui tienne lieu de cet amour qui excite ces mêmes soins. De là la division d'intérêts, l'indépendance & tous les maux qui menent aussi à la destruction de l'amour patriotique, & rendent l'homme au milieu de la société aussi insouciant pour les autres, aussi isolé que le sauvage.

„ Travaillons pour nous & pour nos enfans, disoit notre heureux *Morlaque* : ils travailleront aussi pour les leurs : ceux-ci les béniront, comme vous me bénissez. Nos vignes nous présentent une riche vendange : préparons les cuves & les tonneaux que nous avons déjà vidés depuis plusieurs mois. Pourquoi ne pourrions-nous pas nous procurer par un travail plus constant & mieux entendu une quantité de vin qui pût nous suffire toute l'année? „ En effet la culture de la vigne n'étoit pas chez les *Morlaques* ce qu'elle auroit pu être. En parcourant le vaste terrain depuis la plaine de *Dizmo* jusqu'aux bords de la *Cettina* & aux pieds de la *Clapavizza*, *Pervan* en reconnoissoit de très-propre à toute espèce de culture. Il est vrai qu'il n'auroit tenu qu'à lui de défricher des terres incultes, qui auroient rendu au centuple ce qu'on leur

au-

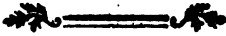
auroit confié; mais n'ayant aucune idée du commerce actif qui enrichit & procure l'aïssance & le superflu, & ayant vu par sa longue expérience que la portion cultivée du pais fournissoit au delà des besoins de sa population, ses desirs étoient satisfaits, il n'auroit su en former d'autres. Il prévoyoit aisément que sa postérité en augmentant avoit sous la main de quoi augmenter aussi les ressourcés de sa subsistance; le terrain avoit par tout l'air fertile & paroïssoit propre aux productions les plus variées. Chef d'un peuple principalement pasteur & fort peu cultivateur, il en connoïssoit à sa manière les intérêts & les goûts. L'amour pour le repos, la haine pour le travail, en un mot le goût de la paresse est si naturel à l'homme! S'il ne fait qu'obéir à la nature, s'il n'en a pas altéré les inclinations, de tous les moyens de subsister il s'attachera au plus commode, au mcins fatigant & il s'y tiendra. Le pasteur mene une vie bien plus tranquille que l'agriculteur. On a toujours puisé les images du bonheur dans des tableaux, où les personnages qui figurent, sont des bergers, des bergeres, des troupeaux qui paissent dans la prairie & au bord du ruisseau, tandis que l'heureux pasteur chante l'amour & ses plaisirs. Le *Morlaque* soigne avant tout ses pâturages, erre avec son bétail, fait de ses productions ses plus grandes richesses & travaille le moins qu'il peut au labourage. Il a même une for-

te d'aversion pour les arbres: il les déracine, quand il en rencontre sur un terrain qui lui paroît propre à nourrir ses troupeaux.



LES

LES MORLAQUES.



LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Arrivée du fils de Draganich. — Histoire du naufrage & de la mort de son pere.

LE tems approchoit auquel le vieux *Draganich* venoit tous les ans apporter à la peuplade des *Narzevizca* les marchandises de commission, dont il avoit déjà dans l'année précédente reçu la valeur anticipée. On étoit à la fin de Novembre sans qu'on le vît paroître. Plusieurs chefs de famille venoient en demander des nouvelles chez le *Staréscina*. Leurs chemises étoient usées, leurs *opanka* avoient besoin d'un nouveau cuir, leurs camifoles de serge étoient déchirées & leurs femmes oisives. Jamais le *Morlaque* n'avoit poussé la précaution plus loin que d'une année à l'autre pour telle sorte de provisions que ce fût : mais aussi l'année expiroit. L'inquiétude se répandit parmi eux, & ils ne savoient quel parti prendre. Un voyage à *Scign*, à *Spalato* ou à telle autre ville sur les côtes, eût été un événement

ment si nouveau qu'on n'auroit su comment s'en tirer. *Pervan* étoit tout aussi embarrassé que les autres : & tous les jours, lui ou quelqu'un de ses fils montoit à cheval & faisoit quelques milles sur le chemin par lequel *Draganich* devoit arriver. On parvint au mois de Decembre, & l'hiver commençoit à répandre ses frimats avec violence. *Jervaz* étoit un jour à la découverte, lorsqu'il vit de loin un chariot s'avancer vers lui. Il pressa son cheval & reconnut de près le petit convoi composé d'une charrette & de quatre hommes à cheval parmi lesquels il apperçut le plus familier des domestiques du vieux *Draganich*. *Jervaz* court à lui en criant „ Où est notre ami ? où est ton maître ? „ Le domestique ne répond que par des larmes : *Jervaz* soupçonne le malheur arrivé & attend avec impatience que le bon serviteur puisse parler. „ Oh fût il resté chez vous ! Mon cher maître seroit encore en vie. Voilà son fils ; voilà le brave *Erze Draganich* : il vient remplir les devoirs de son père & demander l'amitié des *Narzevizca*. „ *Jervaz* se tourne & voit auprès de lui monté sur un beau cheval un grand jeune homme d'une physionomie aimable.

Ils mirent pied à terre & *Jervaz* prenant l'autre par la main & la lui secouant „ Fils de *Draganich*, lui dit-il, tu vois en moi le fils de l'ancien *Narzevizca*, le meilleur ami de ton père : tu l'as perdu, je t'offre le mien à sa place. Viens
chez

chez toi, viens te reposer : tu y trouveras aussi des freres qui t'aimeront, comme les tiens. Suis-moi : allons pleurer ensemble l'honnête *Draganich* dans ta maison : la maison des *Narzevizca* est la tienne. " *Erze* fut touché de l'accueil franc & cordial de *Jervaz* : & quoique né & habitué dans la ville, il fut répondre „ Frere, par les amis que mon pere s'étoit fait, je sens d'autant plus toute ma perte. Je t'accepte pour mon frere : je brûle d'arriver dans la maison des *Narzevizca* : ils te ressemblent tous, j'en suis sûr : allons serrer notre amitié, allons pleurer mon pere avec ses amis. " Les tendres éloges que les jeunes gens donnent ensemble à leurs peres, sont un moyen des plus forts pour jetter entr'eux les fondemens d'une amitié vertueuse. Ils se mirent en marche vers le village, suivis du chariot & des domestiques. *Jervaz* pour détourner son nouvel ami des idées tristes dans lesquelles le souvenir & le regret de son pere l'avoient plongé, lui indiquoit tout ce que la route offroit de plus singulier, en lui apprenant les noms des différens endroits qui se présentoient successivement ou que l'on voyoit dans l'éloignement. „ A droite tu peux appercevoir les bords de la *Cettina*, la riviere qui arrose nos campagnes & défaltere nos troupeaux : ses sources limpides sont au pied des collines qui joignent les montagnes de *Kozjac*, *Dinava* & *Herzovaz*. Des cavernes immenses, de profonds souterrains, des grottes ténébreuses, hérissées
de

de pointes, cachées dans les flancs de la montagne, sont la demeure des fées qui se tiennent à la garde des trois sources principales *Glavasc*, *Jarebizca* & *Corluffa*. Elles se joignent & forment la *Cettina* qui dans une petite étendue recevant les eaux du *Dabar* & de la *Perucchia* fond orgueilleusement sur nos plaines & y prend ensuite un cours plus lent & plus majestueux. Regarde à ta gauche ce grand bois : il monte presque jusqu'au sommet du *Gradaz* & le couvre de son ombre. Là le daim timide & le chevreuil léger se derobent à nos poursuites : là le coq amoureux écoutant le cri de sa compagne qui l'invite, ne s'aperçoit pas du chasseur qui s'approche & ne lui laisse plus le tems d'éviter le coup mortel. Hors du tems de ses amours, quelque lourd qu'il soit, il échappe toujours à nos recherches. L'ours terrible fait aussi sa demeure sur ces montagnes que tu peux voir au dessous du soleil, qu'elles vont bientôt nous cacher. Pressé par la faim l'animal féroce descend quelquefois en hiver au milieu de nos plaines : mais le brave *Morlaque* ne se contente pas de défendre ses troupeaux : il va le défier, l'attaquer, l'abattre dans le bois, en mesurant ses propres forces avec celles de son redoutable ennemi. — Je vois des cabanes, un village, s'écria *Draganich* : — Oui, c'est *Dizmo*, répondit *Jervaz*, c'est le séjour de tes amis, de tes freres. La neige tombée depuis peu de jours a recouvert nos toits : mais elle se

dis-

diffipera bientôt. Vois comme le soleil se couche radieux, & comme il colore de violet & de pourpre les nuages qui l'environnent & paroissent s'opposer à son passage. Il reparoitra aussi beau demain, il fondra la neige & je pourrai te faire parcourir nos prairies, nos champs & ceux de nos voisins. Vois-tu devant nous ces ormeaux que mon doigt t'indique? Ils sont hauts & touffus: mais pas assez pour ressembler à ces vieux chênes qui n'en sont point éloignés & qui forment la forêt de *Branzirtaz*. Regarde sur ta gauche ces grandes pierres, dont tant d'arbres paroissent sortir: ce sont les tombeaux des *Narzewicza*: leurs cendres sont mêlées aux racines des arbres qui les couvrent. Un pere, un fils, un tendre *Pobratime* a gravé sur chacune de ces pierres les marques de sa douleur & a planté l'arbre qui l'ombrage, à l'honneur du mort chéri. Tu n'y verras pas les actions des braves. Notre Prince qui vit en paix, nous empêche de nous montrer tels, & nous n'avons point d'ennemi commun à vaincre: il fut un tems où nos peres furent se signaler. Le tombeau que tu verras s'élever au dessus des autres renferme les restes du Vaivode *Pecirep*, le plus fameux de nos ancêtres: tu écouteras ses grands exploits de la bouche de mon pere qui est la seule digne de les chanter: il ne convient pas à moi jeune homme d'apprendre à l'étranger la gloire de notre chef. „ Tout en raisonnant ainsi *Jervaz* se trouva à portée de donner

ner

ner à son pere le signal convenu des deux coups de pistolet. *Pervan* avec toute la famille sortit de la cabane au moment que les voyageurs parurent devant elle. *Jervaz* fait signe aux femmes d'aider *Draganich* à descendre de cheval & le prenant par la main s'approche de son pere. „ Voici, lui dit-il, le fils de *Draganich*: il vient remplir les obligations de son pere & le remplacer dans nos cœurs. „ Ce mot suffit pour faire comprendre au vieillard que son ancien ami n'étoit plus. Il ferra le jeune hôte dans ses bras, pencha sa tête sur son cou & ne proféra pas une parole. *Erze* attendri par la douleur touchante du respectable *Staréscina* & par la tristesse qu'il vit peinte sur tous les visages de la famille qui l'entouroit, ne put retenir ses larmes pieuses. Une larme coula sur la joue de *Pervan*, celui-ci la sentit & relevant sa tête „ Fils de *Draganich*, lui dit-il, tu pleures la mort de ton pere, tu l'aimes jusques dans le tombeau; tu es donc digne de l'amitié des *Narzevizca* qui chérissent aussi leurs peres & en révérent toujours tendrement la mémoire. Je craignois que le séjour des villes n'eût endurci ton cœur, comme l'on m'a dit qu'il arrive. Viens, fils de mon ami, embrasse tes nouveaux freres, tes soeurs & leurs enfans. „ Tous le serrèrent dans leurs bras & il fut conduit dans la cabane, déchaussé, lavé & placé à la droite du *Staréscina*. Un agneau rôti, entouré d'autres mets, fut servi par les femmes & mangé.

dans

dans un triste silence. *Pervan* dit à l'étranger : „ Mon fils , je voudrais bien entendre le récit de la mort de ton pere. Quelque pénible qu'il soit pour toi , je l'exige de ton amitié pour nous , de ta piété filiale envers lui. Mais comme il étoit l'ami de notre population , il est juste qu'elle soit rassemblée pour l'entendre de ta bouche & pour partager nos regrets & les tiens. Sa mémoire nous est aussi chere à tous , que nos besoins lui furent à cœur. Repose-toi ce soir & ne crains pas la tristesse qui t'est préparée demain. Notre douleur & nos larmes serviront de soulagement à ton ame affligée. — *Pervan*, mon second pere, lui répondit *Erze*, je voudrais bien vous contenter, vous & les vôtres : mais n'ayant pas été présent moi-même à la mort de mon pere, mon récit pourroit attiedir les circonstances de son malheur & dérober en partie à sa mémoire la douleur que ses amis doivent en ressentir. Permettez que le bon *Philippovich* son domestique, le fidele compagnon de ses travaux , que vous connoissez tous, vous retrace sa fin. Il travailloit hélas ! pour m'enrichir : il périt sans doute pour avoir voulu rendre ses enfans heureux : cette pensée qui me fait me regarder moi-même comme la cause de sa mort, me comble d'amertume & me rend la vie bien triste. — J'accepte ton offre, reprit *Pervan* : *Philippovich* fera à ta place le récit que nous demandons. Rassure-toi & chasse l'injuste pensée qui t'accable. Ton pere
fai-

faisoit son devoir, s'il croyoit travailler au bonheur de ses enfans: il en fera récompensé dans le ciel: & tu n'es pas responsable des excès de cet amour paternel qui ont été peut-être la cause de son désastre mortel. Sois reconnoissant & imite son exemple à l'égard des enfans que tu auras; mais choisis des moyens moins dangereux, pour ne pas priver trop tôt ces enfans mêmes de leur plus grande richesse, l'amour, les conseils & les secours d'un pere. „ *Pervan* n'eut garde de dire au jeune homme que le vieux *Draganich* avoit résolu d'abandonner le commerce, pour vivre en paix & en sûreté le reste de ses jours. Cette circonstance auroit augmenté la douleur du fils: son pere se seroit épargné la mort, s'il eût épargné ce dernier voyage. *Pervan* en avoit assez entendu pour soupçonner que la mort de son ami avoit été violente. Il prit par la main son hôte & le fit coucher avec lui à la place qu'occupoit son pere. Les domestiques avoient déjà ôté la charge du chariot & déposé les effets dans la cabane qui servoit tous les ans de magasin à cette occasion. *Philippovich*, après avoir soupé avec les maîtres, se coucha, ainsi que les autres domestiques, sur des bancs à l'entour de la cheminée, après avoir ôté leurs *opanka* & s'être enveloppés de leur *kabaniza*.

La nouvelle de l'arrivée du fils de *Draganich* à la place du pere s'étoit répandue: à la pointe du jour, tous les *Narzevizca*, hommes & femmes,

coururent en foule à la cabane du *Staréscina* apportant selon l'usage de quoi fêter l'étranger. Ils désiroient tous de voir le jeune homme: le vieux chef le leur présenta en disant: „ Mes enfans, mes amis, voici le fils de notre ancien ami qui n'est plus & qu'il remplace. Il vient se faire connoître: il vous demande de lui accorder votre amitié, votre confiance, comme vous l'aviez accordée à son pere: il s'engage de pourvoir, comme lui, à nos besoins: il est *Slave*, comme nous; il est notre frere. Mais vous le voyez plongé dans une juste douleur: respectons l'affligé qui vient à nous: qu'il ne nous voye point insensibles à la perte d'un pere qui étoit notre ami: & qu'on ne parle pas à présent d'échanges: nous traiterons nos affaires avec lui les jours suivans: aujourd'hui donnons tout notre tems à regretter *Draganich*, à chanter ses louanges, à plaindre son fils. Mais pour que nos regrets soient plus sentis & nos louanges plus justes, nous écouterons tous le récit de sa mort que son fidele domestique *Philippovich* va nous faire à la fin du souper & à la pâle lueur du sapin allumé & brûlant dans l'angle de la cabane. La triste obscurité nous fera mieux voir les objets funestes qu'on va nous présenter, & si l'ombre de *Draganich* aime encore ce ciel qui lui fut autrefois si cher, & cette cabane qu'il arrosoit toujours de ses larmes en partant, elle pourra s'y glisser plus aisément & y errer en liberté. Les ombres se plaisent à la nuit

K

& au

& au silence attentif & immobile de ceux qui écoutent les histoires des trépassés. „ Ainsi parla le sage *Pervan* & chacun applaudit à son avis. Tandis qu'on rassembloit les provisions apportées par chaque famille & qu'une partie des femmes dirigées par *Dascia* apprêtoit le repas, on entoura de toute part le jeune *Erze*. Les uns examinent ses traits & trouvent que ses grands yeux noirs & ses sourcils presque joints le font ressembler à son pere : les autres mesurent sa taille & la comparent à celle des plus grands parmi eux : les jeunes gens ouvrent les manches de son *jacerna* ou petite veste à boutons d'or, regardent son bras nerveux & cherchent à lui en opposer un pareil. Les vieillards trouvent seulement à redire qu'il n'ait pas la tête rasée, comme les autres de la nation : & qu'au lieu de n'avoir que la touffe de cheveux au milieu de la tête, une riche & longue chevelure flotte autour de son cou & descend sur ses épaules. „ Pourquoi, lui dit un des anciens, pourquoi, fils de *Draganich*, es-tu dédaigné de ressembler en tout à tes ancêtres ? Ton pere étoit comme nous & nous l'aimions beaucoup. — Mon pere, répondit *Erze*, autorisé par son âge avoit accoutumé les *Italiens*, chez lesquels il commerçoit, à le voir entièrement mis à la manière de notre pays. J'habite l'isle de *Pago* & tous mes compatriotes qui pour la plupart vont souvent à Venise, ont adopté l'usage de laisser croître les cheveux pour paroître moins extraordinaires chez

chez l'étranger. — Si cela est vrai, repliqua l'ancien, tu n'as pas tort de t'être conformé à l'usage reçu: mais je vois que tu as aussi quitté les *opanka* pour porter une chaussure qui ne peut aller sans bas: tes jambes sont habillées comme celles de nos femmes. O jeune homme, jeune homme, souviens-toi que la *Dalmatie* est le séjour des faucons: ils se ressemblent tous & quelque part qu'ils volent, ils ne sauroient attenter à leur plumage, à leurs ailes, sans se défigurer. „ *Erze* fut très-sensible à ce reproche: mais il fut diffimuler & ne dit rien: il songeoit à gagner la bienveillance d'une population, dont il se propoisoit de tirer les plus grands avantages: il étoit bien loin de connoître & de professer la franchise d'un *Slave* de la *Morlaquie*. Les femmes à leur tour le questionnoient beaucoup sur les usages des femmes de son isle. *Erze* voulut s'en divertir, tout en les amusant & pensa en même tems à les mettre de loin dans ses intérêts. Il leur racontoit qu'au moment que les peres accordent leurs filles en mariage, ils ne manquent jamais de dire à l'époux tout le mal possible de sa future, en le prévenant qu'elle est capricieuse, opiniâtre, méchante: à quoi l'époux répondoit qu'il auroit su la corriger de tous ses défauts de la manière qu'il alloit indiquer: & là-dessus il donnoit à l'épouse un soufflet ou un coup de poing. L'usage étoit réellement tel parmi le peuple de son isle: mais *Draganich* mettoit de la finesse à leur con-

ter ces singularités. Il viftoit à s'attirer l'amitié des maris qui reconnurent dans cet usage leur propre caractère national bien foutenu & exprimé par le mépris des femmes; & ils en rirent beaucoup. Les femmes auffi prirent la chose en bien & se féliciterent de ce que leur propre condition étoit pourtant meilleure que celle de ces pauvres femmes, qui commençoient à être battues avant même que la cérémonie ou la poffeffion donnaffent aux maris affez de droit ou de dégoût pour les maltraiter. Il ajouta un autre usage fort extravagant auffi qui fe pratique, difoit-il, dans l'isle de *Zlarine* près de *Sebenico*. Le jour du mariage, au moment que les époux vont fe féparer de la compagnie, le *Stari-ſvat*, ou chef des amis & parens, doit emporter d'un coup de fabre la couronne de deffus la tête de l'épouſe: je ne fais fi c'est pour montrer fon adreffe ou pour éprouver l'intrépidité de la femme & fa réſignation pour les caprices auxquels elle va être expoſée: ou fi c'est pour indiquer par une allégorie un peu barbare les riſques que la femme court en changeant d'état. Pluſieurs des jeunes maris prétendirent en ſavoir faire autant & ils alloient fe défier d'en venir aux épreuves, lorsque le ſage *Staréſcina* interpoſa ſon autorité & défendit cette nouveauté qui pouvoit avoir des ſuites dangereuſes. „ Le *Morlaque*, dit-il, doit chercher à valoir par la force & non par l'adreffe. Apprenez à dompter un cheval, à jeter une maſ-

ſe

se pefante dans les airs, à frapper de grands coups : ce doit être là notre genre d'adresse. C'est par la force que le fabre entrera dans la chair de l'ennemi & y fera des blessures profondes. L'adresse de le manier avec légereté est un jeu d'enfant indigne de nous. „ Personne n'osa repliquer : & les femmes déjà effrayées se rassurerent. On prépara les tables en cercle très-près les unes des autres, on servit le repas qui dura jusqu'à la nuit, on alluma le sapin & *Philippavich* assis sur un escabeau à trois pieds plus haut que les autres, commença ainsi sa plainte funebre pour la mort de *Draganich* qu'il alloit conter.

„ O terre, mere commune des humains, toi qui fournis à tous leurs besoins pour peu qu'ils te remuent, toi qui fécondes les semences qu'on te confie & nous donnes les alimens pour la subsistance de tous les êtres errans sur ta surface : toi qui soutiens & nourris les immenses troupeaux qui nous couvrent de leur laine & nous désaltèrent avec leur lait : toi dont les rivieres, comme les veines de ton grand corps, entretiennent la fertilité & distribuent les humeurs bienfaisantes, toi qui peuples tes eaux, tes forêts d'animaux que tu destines à notre nourriture, à notre secours, pourquoi, o terre, astu permis qu'on déchirât tes entrailles pour y chercher ce funeste métal qui a rendu l'homme esclave de l'homme ? Pourquoi ne t'es-tu pas fermée sur l'impie qui le premier descendit dans tes abîmes ?

Pourquoi souffres-tu qu'on coupe tes superbes forêts, pour franchir les mers & porter d'une de tes extrémités à l'autre avec ce même métal la désolation & la mort bien plus souvent que la richesse & les jouissances? Tu présentes à l'homme tes beaux arbres pour qu'il bâtit sa cabane, pour qu'il en chasse le froid pendant les longues soirées de l'hiver, pour qu'il en construise la nacelle du pêcheur. Et tu permets qu'il te défigure en arrachant ta belle chevelure, en bouleversant tes travaux éternels? Mais tu punis l'homme de ses attentats par les maux qu'il s'attire lui-même en courant après les faux biens. C'est la soif de l'or, c'est cette cruelle soif que plus on contente, moins on éteint, qui a causé la mort de mon maître. Il étoit riche, mais il vouloit l'être davantage. L'aspect de votre bonheur, o *Narzevizca*, lui avoit inspiré le désir de renoncer à son commerce & de se soustraire aux périls qu'il entraîne. Ils sont heureux, me disoit-il quelquefois, & ils ne possèdent pas d'or: mais aussi ne connoissent-ils pas les voluptés de *Venise*, les beautés de *Naples*, les agrémens de tant de grandes villes, où l'or est nécessaire pour vivre. — Oui, mon cher maître: mais en sont-ils pour cela moins heureux que vous? Croyez-vous que le peu de momens que vous donnez quelquefois aux plaisirs, à l'oïfiveté dans les capitales, vous dédommage des fatigues & des dangers auxquels vous êtes exposé pendant les trois quarts de l'année? Il soupiroit & s'il

s'il eût vécu, il n'auroit pas tardé à se détromper & à se rendre parmi vous.

Nous quittions tristement le fortuné séjour des *Narzewicza* & mon maître tournoit souvent la tête d'un air pénétré pour le regarder encore. Je n'oublierai jamais qu'au dernier terme d'où l'on ne pouvoit plus appercevoir le toit de vos cabanes, *Draganich* mit pied à terre & montant sur une petite colline il voulut les découvrir encore une fois, il les contempla quelque tems, les larmes aux yeux, & s'écria „ Dieu te bénisse, séjour d'innocence, Dieu te bénisse, séjour des braves & des vertueux. „ Il ne pouvoit se détacher de là, comme si son cœur lui eût prédit qu'il jouissoit de cette vue pour la dernière fois.

Notre voyage fut heureux: nous nous arrêtâmes à *Trau*, *Sebenico*, *Zara*, où nous vendîmes ou échangeâmes les denrées que nous avions pris chez vous. De là nous nous rendîmes à notre isle de *Pago* avec de l'argent & une charge de suif, de miel & de cire. Après avoir revu & remis en ordre les affaires de la maison, *Draganich* songea à s'embarquer, comme à l'ordinaire, pour le voyage de *Venise* où il alloit débiter tous les ans ses marchandises. Il fit préparer un bâtiment qui lui appartenoit, choisit ses matelots & prit un autre domestique avec moi pour le suivre. Après le souper du congé qu'il donna à ses amis, nous montâmes le vaisseau en chantant. Mon bon maître

tre se mit sur le tillac enveloppé de son manteau, parcequ'il fait toujours froid la nuit sur mer. Nous avançons dans le golphe du *Quarner* par un tems favorable, lorsque tout à coup le vent changea, le ciel se couvrit de nuages, la lune fut obscurcie & le mugissement des flots, qui dans cet endroit resserré par les côtes rapprochées retentit avec plus de bruit, commença à nous intimider. Le vent nous portoit vers la terre avec violence & la côte remplie d'écueils nous menaçoit du dernier des malheurs. Ce n'est pas tout: on dit que les montagnes dont ces côtes sont hérissées, cachent des serpens énormes qui ont des têtes de bouc armées de cornes. Il guettent les vaisseaux forcés de passer par là pour en dévorer les hommes, s'ils sont obligés de relâcher à terre. Nous entendions même au milieu de l'orage les cris perçans de ces monstres se mêler aux coups de tonnerre, aux siffemens des vents, au fracas des brisans & nous nous attendions à quelqu'horrible désastre. *Draganich* intrépide & actif fit baisser les voiles & tâcha de prendre le large: mais nous ne pouvions pas résister au vent qui nous pouffoit contre terre. Le vaisseau percé commençoit à se remplir, nous allions couler à fond; notre perte étoit presqu'inévitable. Nos vœux, nos prières n'étoient pas écoutées: le ciel étoit trop couvert par les nuages & le choc des vagues trop bruyant, pour que les cris foibles de quelques pauvres mortels.

tels pussent y parvenir . Il ne nous restoit que la ressource de chercher à nous sauver dans l'esquif que nous jettâmes en mer : chacun prit à la hâte ses meilleurs effets & nous y descendimes au nombre de dix. *Draganich* voulut être le dernier, préférant notre salut au sien & voulant nous voir tous échappés à la mort qui nous menaçoit. Jusque-là sa conduite fut digne de l'homme bon & courageux, tel que nous l'avions toujours connu. Il tenoit déjà la corde pour se glisser du bâtiment dans l'esquif, lorsque le démon, celui sans doute qui perd les hommes par la soif des richesses, suggéra à mon maître d'aller encore chercher une cassette d'argent qu'il avoit à la poupe du vaisseau. Il me cria de tenir un moment la corde qui attachoit l'esquif au bâtiment : je répondis de toute ma voix que les coups de vent alloient nous séparer, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Hélas ! mes paroles, mes cris portés par le vent du côté opposé ne furent pas entendus. Il étoit rentré dans le vaisseau au moment qu'une forte vague en poussant l'esquif fit casser la corde & nous éloigna. Nous tachâmes tous à force de rames de nous tenir le plus près qu'il fût possible & de crier tous, attendez, attendez. Un bruit semblable à celui de quelqu'un qui tombe & s'agite au milieu des eaux, me fit pressentir le malheur arrivé. Nos efforts furent inutiles : la mer en fureur nous éloignoit de plus

plus en plus du vaisseau que la lueur des éclairs nous faisoit encore entrevoir. Bientôt je n'entendis plus rien : saisi par la douleur la plus désespérante, je m'y abandonnai & ne fus plus rien de ce qui se passoit autour de moi. Je fus le reste de la nuit à peu près dans un état pareil à celui où vous voyez actuellement mon jeune maître : (en effet le jeune *Draganich* dans ce moment tenoit sa tête appuyée sur ses deux mains & pouffoit des sanglots déchirans). A' la pointe du jour nous nous trouvâmes dans une petite anse environnée de rochers où nous étions en sûreté contre la mer dont la furie commençoit à se calmer. Malgré le danger des serpens, nous nous mîmes à courir le long de la côte sur les lieux les plus élevés & voisins du rivage, en pouffant des cris dans la foible espérance que notre maître pouvoit s'être sauvé à la nage ou que le vaisseau n'avoit pas été entièrement submergé. „ *Draganich*, où es-tu ? réponds-nous, nous te cherchons : les méchans sont à terre (& nous l'étions bien en nous comparant au meilleur des hommes) : le bon fera aussi sauvé. „ Nous sautions de rocher en rocher, comme le chevreuil poursuivi par le chasseur. Le jour parut & ramena une calme triste & silencieux : malgré nos habits trempés & nos forces épuisées, nos recherches inutiles ne discontinuerent pas. Je montai sur une cime plus haute & mes regards errans sur la mer apperçurent des mâts & des planches éparées que

que l'onde pouffoit sur le sable: on ne douta plus du naufrage du bâtiment: j'encourageai mes compagnons & nous nous remîmes en mer dans l'esquif, pour chercher au moins le corps & les dépouilles de notre bon maître. Nous n'avions pas fait deux milles en côtoyant, que je vis flotter quelque chose que je crus être le *kabaniza* de *Draganich*: nous le faîsimes & en le tirant nous découvriâmes le cadavre auquel il tenoit encore. Nous reconnûmes la courroie détachée de la cassette de l'argent, l'affassin de notre infortuné maître: elle entouroit encore son bras. Nous comprîmes de là clairement que revenu avec son précieux dépôt sur le bord du bâtiment, perdu dans les ténèbres les plus épaisses, étourdi par le bruit de la tempête, il avoit saisi la corde & étoit descendu, croyant de trouver au bout l'esquif & nos bras qui devoient le recevoir. Hélas! il y trouva une mort inévitable. La mer perfide après lui avoir été si long-tems favorable, en lui procurant les richesses qu'il avoit amassées, avoit voulu presque tout reprendre & lui ôter la vie. Dès que notre douleur nous le permit, nous reprîmes les rames & regagnâmes notre isle de *Pago* avec la triste & chere dépouille que nous arrosions de nos larmes. Nous la remîmes au fils désespéré pour qu'on lui rendît les derniers devoirs & pour que lui & tous les habitans pussent du moins honorer de leurs regrets la mémoire de notre digne compatriote & pleurer sur ses restes inanimés. On grava sur la

pier-

pierre qui les couvre, une ancre brisée & une cassette entr'ouverte, d'où il sort de l'or: & l'on y traça ces paroles: *Draganich, le plus bonnête, le plus bienfaisant des SLAVES, ici repose.* J'aurois voulu ajouter: *il amassoit l'or pour le répandre & l'or fut la cause de son trépas:*

Le jeune *Draganich* extrêmement affecté par ce récit ne se possédoit plus: il crioit, il s'arrachoit les cheveux. Le bon vieillard attendri & pleurant le ferroit dans ses bras, & posant le visage à côté du sien, ils confondoient leurs larmes & leurs soupirs. Les femmes donnoient aussi les marques le plus vives de leur douleur, en s'écriant. „ Notre ami n'est plus: celui qui pourvoyoit à nos besoins, est disparu de dessus la terre. Le vent de la montagne l'a déraciné, comme il déracine le noisetier qui nous appartient. Sa recolte ne remplit plus nos tabliers, nous n'en régalaons plus nos maris après souper, *Draganich* ne nous apportera plus les *marames*, les aiguilles & les laines pour les broder. „ Les hommes s'approcherent de *Draganich* & lui dirent. „ Ton pere n'est plus: sois le fils de *Peruan Narzewizca*: *Peruan* est aussi bon, aussi tendre que ton pere l'étoit: tu n'auras pas à craindre qu'il périsse dans la mer qu'il ne verra jamais, à la poursuite de cet or qu'il méprise, de cet or qui a tué ton pere. Nous serons tes freres; reste parmi nous: transporte ici le tombeau de notre ancien ami: nous le visiterons tous les ans
avec

avec toi ; nous pleurerons sa perte, nous composerons sa chanson de mort & nos femmes la chanteront & l'enseigneront à nos enfans : le souvenir de *Draganich* & de son malheur passera à la postérité avec ceux de *Pecirep* & de *Pervan Narzevizca*. „

Erze touché par les sentimens & les offres de ces bonnes gens se leve, les embrasse, les remercie & promet d'être à leur égard ce que fut son pere. Mais l'habitude d'une vie si opposée à celle qu'on lui offroit & l'appas des richesses que son commerce lui faisoit prévoir, l'empêcherent de répondre avec l'effusion d'un cœur reconnoissant qui agréoit la proposition ; il ne voulut s'engager à rien. Il leur dit qu'il venoit remplir auprès d'eux les engagements de son pere : que le double des comptes du défunt s'étant heureusement trouvé chez lui après sa mort, il avoit eu connoissance de ses devoirs : & que le lendemain, s'ils vouloient tous se trouver à la même place, il distribueroit les effets commis à son pere l'année précédente : qu'il accepteroit les nouvelles commissions & qu'il juroit de revenir tous les ans visiter ses amis & freres & pourvoir à leurs besoins. Cet offre tranquillisa pour le moment les *Narzevizca* & rappella la bonne humeur que le récit de *Philippovich* avoit chassée. Le seul *Pervan* demeura pensif & se proposa de retenir l'étranger le plus long-temps qu'il pourroit, en se flattant de lui faire quitter sa vie qu'il regardoit comme pénible & malheureuse. L'assemblée
se

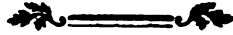
se dispersa & revint le lendemain de bonne heure pour recevoir les échanges. Tout se passa avec le même ordre que du tems du vieux *Draganich*: hormis que son fils, pour se concilier davantage les esprits de ses nouveaux correspondans, avoit renchéri sur les présens accoutumés & en avoit apporté une plus ample provision. Outre les fleurs artificielles, les coraux & les aigrettes de verre pour les femmes, il fit présent au vieux *Staréscina* de quelques bougies. Il avoit des projets qui tous ayant pour but ses propres avantages, en auroient procuré d'inconnus jusqu'alors aux *Morlaques*. Ils ont été jusqu'à présent aussi heureux que la simple nature peut rendre les hommes: le feront-ils de même, lorsque l'art leur découvrira des nouveaux objets de jouissance & leur donnera par conséquent des nouveaux besoins? *Erze* les éblouit un jour par le présent qu'il fit au *Staréscina* de quelques aunes d'écarlate. Accoutumés au plus gros drap bleu ou noir, il ne se laissoient point d'en admirer la finesse & la couleur. Il présenta à *Dascia* une bague d'or, sur laquelle étoit gravée la façade d'un des beaux temples que l'on admire à *Venise*. A *Jella* il donna deux agraffes d'argent en filigrane d'un ouvrage assez fin, mais qui dût paroître merveilleux. On accabloit le jeune *Draganich* d'embrassemens & de caresses. *Pervan* lui-même étoit à moitié séduit par tout cet étalage de belles choses qui lui donnoient une grande idée des

des païs d'où venoit son correspondant. Il n'osoit presque plus lui parler de les abandonner & de leur en préférer un où l'on connoissoit à peine les arts nécessaires aux premiers besoins de la vie. Mais mon pere & moi, pensoit-il, nous avons été heureux, quoiqu' éloignés des païs où l'on fait de si beaux ouvrages, quoique séparés de ceux qui possèdent ces trésors. Pourquoi mes enfans ne le seroient-ils pas aussi, en vivant comme nous avons vécu jusqu'à présent? Le jeune & riche *Draganich* pleure la mort de son pere causée par l'inquiétude, par le désir d'avoir ce dont on peut se passer & qu'il est par conséquent heureux d'ignorer. Lorsque je serai forcé de quitter mes enfans avec la vie, ils entoureront mon lit avec leurs enfans: plus ils auront vécu avec moi, plus mon souvenir me survivra parmi eux. Je mourrai en les bénissant eux & leur postérité: ils n'auront pas à m'en reprocher de leur avoir dérobé un instant de ma vie. Ils diront, tel que la branche de sapin qui se consume en nous éclairant & laisse un parfum agréable dans la cabane, notre pere a employé à notre avantage tout le tems que la nature avoit prescrit à la durée de ses jours; & notre douleur est tempérée par le calme d'une juste résignation.,

Voilà comment le sage, le vertueux *Narzewicz* se soutint ferme contre la séduction. Mais ses fils, ses fils écoutoient trop souvent & trop avidement la voix du jeune homme.

LES

LES MORLAQUES.



LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Conversation avec Marcovich. — Ses campagnes, ses aventures & ses instructions aux deux botes Stiepo & Erze pour le voyage de Dalmatie.

LEs jeunes gens du canton se plaifoient beaucoup dans la société de l'étranger: celui-ci savoit les entretenir & se les attacher toujours davantage par mille récits tantôt agréables, tantôt merveilleux; il échauffoit leur imagination, il leur inspiroit adroitement du dégoût pour la simplicité de leur état, il excitoit dans leurs ames des desirs confus, de l'inquiétude, du mécontentement. Ce n'étoit peut-être dans lui que le plaisir naturel de leur faire sentir la supériorité de sa condition & de ses connoissances. Il les voyoit avidement suivre ses pas, l'écouter, l'admirer: & ne se doutoit point qu'il troubloit leur bonheur. Toujours avec lui, ils lui firent parcourir les vastes campagnes des environs & voir les peuplades voisines. Partout l'hospitalité vint à leur rencontre, partout des cœurs

cœurs vrais, des manieres franches intéresserent le jeune *Draganovich*. On le fit connoître à *Toposnich* le pere de *Jella* & à toute sa famille. Ils pousserent même jusqu'à l'habitation de *Marcovich*. Ce jour-là *Erze* & *Stiepo* étoient seuls. *Stiepo*, pour amuser son ami, crut qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que de le conduire chez un homme qui avoit voyagé, & avec lequel il auroit pu s'entretenir d'une maniere satisfaisante pour tous. *Marcovich* en effet étoit de retour chez lui depuis peu. A sa premiere campagne avec les *Russes* contre les *Turcs* il avoit eu le malheur d'être fait prisonnier à une descente que les *Russes* firent dans une isle de l'Archipel: ceux-ci ayant été obligés de se rembarquer, *Marcovich* ne peut se reloudre à fuir: il fut enveloppé & resta entre les mains de l'ennemi. Ayant ensuite été échangé à la paix, il retourna chez lui, & ses premiers pas le porterent à la cabane de *Toposnich* dont il n'avoit jamais oublié l'aimable fille, la belle *Jella*. Son chagrin fut extrême, quand il fut que pendant son absence elle avoit été mariée à *Jervaz*, cet heureux rival qu'il haïssoit mortellement. Il en fit des reproches amers à *Toposnich*: mais celui-ci s'excusa sur ce qu'il ne lui avoit pas demandé sa parole & qu'il n'y avoit eu aucun engagement entr'eux. Furieux d'avoir perdu la seule personne qu'il avoit aimée, chagrin d'avoir eu la fortune contraire aussi à la guerre, ne se trouvant plus bien ni chez lui ni ailleurs,

L

une

une humeur sombre & altière avoit ajouté à la férocité de son caractère. Il communiquoit rarement avec ses compatriotes, rarement étoit-il de leurs fêtes & il se tenoit toujours bien loin des odieux *Narzewicza*. Il faisoit de tems en tems quelque voyage, soit pour commercer, soit pour dissiper cette humeur que les contradictions avoient aigrie.

A la vue du frere de l'époux de *Jella* il pâlit, il sentit réveiller la haine & la rage qui couvoient dans son cœur. Mais la manière franche & confiante avec laquelle *Stiepo* l'aborda & les loix de l'hospitalité si sacrée parmi les *Morlaques* dissipèrent les nuages qui s'élevoient dans son ame. Il se contint & reprima au dedans de lui les premiers mouvemens impétueux de sa colère. „ Je t'amène, dit *Stiepo*, le fils de *Draganich*, l'ancien ami & bienfaiteur des *Narzewicza*. Il a pris la place de son pere: il est notre ami, notre frere. Il nous aime, il cherche à nous connoître, à voir nos habitations. Pouvois-je oublier le vaillant *Marcovich* qui a porté ses armes contre nos ennemis, lui dont les blessures & les liens leur ont coûté si cher? Veux-tu nous recevoir chez toi ce soir? Nous sommes trop loin de notre village pour pouvoir le regagner avant la nuit. Si *Marcovich* ne veut allumer le sapin & tuer l'agneau pour notre souper, nous trouverons un gîte ailleurs. — Depuis quand peux-tu soupçonner, *Narzewicza*, lui repliqua-t-il fièrement, que *Marcovich* ferme sa porte à l'étranger?

ger? Mon esclavage n'a pas entraîné la ruine de mes troupeaux: ils ont même prospéré dans mon absence: que mes malheurs ne t'inquiètent pas autant que le bonheur d'autrui me rend infortuné. Vous aurez tous les deux de bonnes peaux pour reposer cette nuit. L'agneau sera rôti & j'y ajouterai des poulets frits, assaisonnés au lait & à l'ail. Vous ne boirez pas seulement du lait aigre, mais vous aurez aussi du vin de *Montemoro* que j'ai acheté chez les frères *Albanois*. Nous ne manquerons ni de pommes, ni de noix: cueillies par mes servantes, elles n'en seront pas moins savoureuses. Je n'ai point d'épouse pour laver vos pieds & tresser demain vos cheveux, quoiqu'il n'y ait pas de *Staréscina* qui ne m'eût donné sa fille, . . . (& il dit cela en fronçant le sourcil & prenant un air fier). Donne-moi la main, *Draganich*: j'ai connu ton père au festin que le père de ton ami lui donnoit tous les ans. Asseyons-nous près de la cheminée: vos *kabaniza* sont mouillés. Qu'on allume le sapin: le souper sera bientôt prêt. Vous aurez besoin de repos. Il y a d'ici à l'habitation des *Narzewicza* quinze milles; & vos chevaux m'indiquent plus que vous la fatigue que vous avez essuyée. „

Il prit alors ses hôtes par les mains, les fit asseoir à ses côtés & se sentit plus calme. Il honoroit l'hospitalité & les devoirs qu'elle prescrit. Le souper fut servi & pendant que l'on mangeoit,

on interrogea *Marcovich* sur son dernier voyage. Il soupira & répondit. „ Le fort n'a pas voulu que je fusse témoin de tous les exploits de nos freres les *Russes*. Lorsqu'on parla d'une flotte que la *Velika Catherine* alloit envoyer dans cette vaste mer dont les eaux baignent nos païs, ainsi que la plus grande partie de ceux de nos ennemis, ceux-ci furent frappés d'étonnement. Ils ne pouvoient concevoir comment on auroit parcouru avec une flotte & une armée, des mers immenses que les *Russes* n'avoient jamais vues, tandis qu'eux avoient tant de peine à se tenir en état de parcourir & de défendre la mer qui avoit de tout tems baigné les terres & les isles de leurs états. Ils osèrent se comparer à leurs ennemis & ils virent bientôt qu'ils s'étoient trompés. Tandis qu'ils cherchoient à se persuader que l'entreprise étoit impraticable, les *Russes* parurent au milieu des mers & des isles sujettes aux *Ottomans*. Leur épouvante & la surprise des autres peuples furent extrêmes. Je fus la nouvelle & ne pouvant contenir mon ardeur, je rassemblai, tu t'en souviens, *Stiepo*, cent de mes braves compatriotes ; nous nous embarquâmes à *Sebenico* & nous fûmes rejoindre la flotte que nous rencontrâmes près des côtes de la *Morée*. A peine les *Russes* avoient-ils paru, que les *Turcs* s'étoient enfuis, les *Grecs* premiers habitans du païs avoient prêté hommage à l'Amiral & s'étoient mis sous sa protection. Je descendis avec mes com-

pa-

pagnons & nous fûmes menés devant le *Knés*, le chef de tant de vaisseaux & de tant de soldats. Il étoit sous une tente doublée d'écarlate brodée en or. Son habit resplendissoit par l'éclat d'une quantité de pierreries; on l'auroit sans cela distingué des autres commandans par la hauteur de sa taille. Je lui adressai la parole. „ *Knés*, je t'amène cent de mes compatriotes, cent hommes, l'élite de la nation glorieuse. *Slaves*, comme toi & les tiens, ils viennent rejoindre leurs freres, pour t'aider à chasser nos ennemis communs. Quoique notre prince soit en paix avec le *Turcs*, nous les haïssons toujours. Exposés tous les jours aux rapines de ces barbares qui se sont emparés des plus belles de nos contrées, nous comptons que le moment est venu de les leur ôter. *Catherina* le veut: sa main toute puissante a indiqué à ses soldats le chemin de la mer; ils l'ont suivi: t'y voila avec les tiens dont la bravoure égale la nôtre, puisqu'ils sont de notre sang. Nos bras vont combattre pour la gloire de *Catherina*: ne nous épargne point. Si tu veux nous bien connoître & nous apprécier, expose nous dans les occasions les plus dangereuses. Nos ennemis parleront pour nous mieux que je ne fais. Il nous suffit, que lorsque tu auras chassé le *Turc* dans ses anciens déserts, tu rende compte à *Catherina* qu'elle a des amis & ses peuples des freres dans la *Morlaquie* qui ont su verser leur sang pour elle & prendre part à l'éclat de ses victoires. Allons battre les

infidèles & nous retournerons à nos foyers, en chantant nos exploits & les louanges de *Catherina*. „ L'Amiral nous reçut avec joie, nous écouta avec intérêt. „ Mes braves frères, dit-il & je compris très-bien son langage qui différoit fort peu du nôtre, je vous reçois sous les drapeaux de *Catherina*: vous serez ses amis & les miens: vous participerez, vous ajouterez à la gloire de ses armes. *Catherina* sera instruite de votre noble dévouement & sa générosité égalera votre bravoure. „ Il m'embrassa, sortit de la tente & se plut infiniment à voir un à un les compagnons que je lui avois amenés. Il dessina le vaisseau qui devoit nous porter: il donna les ordres pour que nous fussions nourris & habillés à notre manière, mais tous pareillement. Lui-même quelquefois aimoit à se montrer habillé à la *Slave*. Je visitai la plupart des vaisseaux & j'y trouvai bon nombre de mes compatriotes animés du même esprit que moi. Des nations entières étoient enfermées dans ces énormes machines & n'en embarassoient pas la marche. Partout où la flotte se monroit, les *Turcs* fuyoient ou rendoient les armes. Nous fîmes plusieurs expéditions avec le vaisseau que nous montions. Jamais notre courage & nos succès ne démentirent les promesses que j'avois faites au *Knés* à la taille de géant.

La *Morée* & les isles plierent sous nos coups: les habitans seconderent nos efforts & secouerent le
 joug

joug de l'oppression & de la barbarie: la flotte ennemie parut enfin devant nous & déploya un plus grand nombre de vaisseaux. Dans toutes les rencontres nous cherchâmes à nous mesurer avec elle malgré notre inferiorité, nous remportâmes toujours quelque avantage & nous la poursuivîmes jusqu'à l'extrémité de l'Archipel. Elle ne put échapper un engagement général & il y eut un combat des plus acharnés & des plus meurtriers. Un de nos chefs *Russes* ferra de si près avec son vaisseau celui du chef *Bacha*, qu'il put y mettre le feu; mais malheureusement ne pouvant s'en détacher à tems, tous les deux furent la proie des flammes. Après cet accident la bataille recommença & dura jusqu'à la nuit. A la faveur des ténèbres les *Turcs* maltraités cherchèrent un asile à la côte prochaine de *Natolie* & se réfugièrent au petit port de *Tchesmé*. Nous les y suivîmes & conduits par les *guerriers de la mer* (a) nous brûlâmes leur flotte, nous renversâmes la ville & il ne resta de toutes les deux le lendemain que des cendres & des pierres. Après avoir porté un tel coup à nos ennemis, je crus qu'on se proposoit la conquête du siège de l'empire *Ottoman*, l'objet de tous nos desirs. Mais le terme de sa chute n'étoit pas encore arrivé & celui de mon malheur ne l'étoit que trop.

L 4

Nous

(a) Le *Morlaque* indignoit de cette maniere les *Anglois*.

Nous étions descendus à *Lemnos* & ne voyant aucun obstacle à surmonter, nous allions en avant moi & mes compagnons avec un parti *Russe* pour attaquer la ville. Une embuscade des mieux disposées fit paroître tout d'un coup hors des murures éparfés le long du chemin un corps de *Turcs* bien ferrés qui le sabre à la main fondirent sur nous avec toute la fureur & la confiance que la grande supériorité du nombre leur inspiroit. Cela ne leur auroit pas suffi si nous n'avions commis la faute de marcher negligeamment éparpillés. Je fus enveloppé avec quelques uns des miens: nous nous battîmes comme des lions, mais accablé par la multitude, forcé par de blessures aux jambes de combattre à genoux, je fus pris & chargé de chaînes. La rage & le désespoir déchiroient mon cœur. J'avois combattu loin des yeux de Commandant: auroit-il su que quoique pris en vie, je m'étois comporté en brave *Morlaque*? Cette affreuse pensée me désoloit: j'enviois le sort de ceux parmi mes compagnons qui avoient été massacrés à mes côtés. Vivant & vaincu j'étois en opprobre, en horreur à moi-même. J'aurois pu me tuer: mais cette action est celle d'un lâche qui ne fait ni souffrir ni se proposer la vengeance. Le vaillant meurt par les mains des ses ennemis, après s'être rassasié de leur sang. Je l'avois offert à *Catherina*: il falloit le lui conserver, & je le lui garde pour la première occasion que je hâte par mes vœux. Guéri
de

de mes blessures , je fus donné à *Hassan-Bey* qui me fit servir aux travaux le plus durs . Je les subis comme un châtiment mérité par mon imprudence . Pendant trois ans je n'ai entendu parler de mes amis que par les malédictions que mon chien de maître donnoit aux *Russes* . C'étoient les meilleures nouvelles , les plus consolantes que je pusse en recevoir . Ils sont vainqueurs , me disois-je : s'ils étoient battus , on ne les maudiroit point , on s'en moqueroit . Après ce terme le maître me fit venir un jour devant lui & me dit d'un air humilié & farouche , tu es libre : va à la ville , rejoins-y tes compagnons : tu peux t'en retourner chez toi . J'y courus & j'y revis chez le *Bacha* trente de mes camarades qui avoient été faits prisonniers avec moi : les autres étoient tous péris les armes à la main . Je m'en consolai : ils avoient fait voir aux *Russes* qu'ils étoient dignes d'être leurs freres . On nous dit qu'on avoit ordre de nous transporter au *Zante* & que là nous devions nous adresser à quelqu'un chargé par le *Knés* de nous recevoir . En effet il nous lut sa lettre dans laquelle le *Knés* me remercioit au nom de *Catherina* des services que je lui avois rendus . Il me disoit que la paix étant faite , il me laissoit la liberté de retourner chez moi , ou de me rendre à *Petersbourg* , le séjour de *Catherina* qui m'y auroit vu avec plaisir . L'homme du *Zante* avoit ordre de me donner une somme d'argent pour la partager avec mes compagnons & de
me

me faire transporter ou chez moi, ou en *Russie*. J'hésitai, je l'avoue: le désir de voir *Velika Catharina* alloit me décider, lorsqu'un souvenir qui ne me quittoit jamais, une espérance qui ne m'a que trop quitté (*Marcovitch* se tut alors un moment: puis se remettant) nous fûmes transportés chez nous, en bénissant *Catherina* & jurant de reprendre nos armes pour son service toutes les fois qu'elle auroit eu des ennemis.

J'irai, oui, j'irai la voir & lui offrir mon bras: je quitte ma patrie & je vais porter ailleurs mon désespoir inutile. *Stiepo* le comprit, mais ne voulant pas le lui laisser connoître & cherchant à le distraire, il lui demanda comment avoit fini la guerre. „ J'ignore, répondit *Marcovitch*, les raisons qui ont porté *Catherina* à donner la paix aux *Turcs*. Je fais qu'elle a coûté des pertes immenses & de la honte ineffaçable aux uns, & qu'elle a valu un surcroît de gloire & plusieurs grandes conquêtes à l'autre. Le repos d'ailleurs est nécessaire aux corps les plus robustes: il répare les forces du combattant, pour qu'il puisse entrer en lice de nouveau & achever son triomphe. Le nom funeste de l'oppresseur *Ottoman* bientôt ne résonnera plus à nos oreilles: il ira se perdre dans les déserts lointains, d'où il sortit autrefois pour le malheur des Croyans. Quant à moi j'irai au séjour de *Catherina*, je me joindrai à ses guerriers, à mes frères: nous ferons mordre la poussière aux ennemis

cou-

courageux comme nous, & nous percerons les reins aux lâches fuyards. J'affouvirai le ressentiment qui me dévore, & je me vengerai sur eux des coups qu'une fortune contraire m'a toujours portés. „

Les deux amis écoutoient *Marcovich* avec ravissement. *Erze* étoit au fait d'une partie des grands événemens qu'il avoit indiqués. Mais tout cela étoit inconnu à *Stiepo* stupéfait. Son cœur s'élevoit, son sang bouillonoit: l'oïveté dans laquelle il vivoit, lui parut un crime, une honte, *Marcovich* un héros. *Draganich* lui-même en état de voir de près les grands objets qu'on avoit présentés à son imagination frappée, excita son envie. Il sentoit un remords intérieur d'avoir pu passer les premières années de sa jeunesse dans la plus inutile inaction, ignoré, ignorant, parmi les troupeaux, séparé de tous les pais où de si hauts faits étoient arrivés à l'insu de lui & de ses compatriotes plongés dans la stupidité & dans l'engourdissement. Son ame agitée osa former des désirs: il souhaila pour la première fois de quitter son pais en s'attachant à l'un des deux dont les discours l'avoit ébranlé & séduit. Ce nouveau poison qui circuloit dans ses veines, lui fit presque oublier l'objet de sa visite à *Marcovich*. Revenu à lui „ Tu vois ici, dit-il, ce jeune homme. Nous voulons le fêter & lui faire connoître les curiosités les plus remarquables qu'on voit dans l'ancien & noble pais des *Morlaques*. Tu connois par tes voyages ce qu'il

qu'il renferme de plus digne d'être montré à celui qui a vécu dans les grandes villes. Je dois avouer à ma honte qu'une portion du païs que j'habite, m'est aussi inconnue qu'à l'étranger que je t'amène. — Tu ne pouvois t'adresser mieux, lui répondit *Marcovich* : j'ai parcouru bien des fois notre *Dalmatie*, & pour les affaires de mon commerce & pour ramasser la brave jeunesse qui me suivit à la guerre, & plus encore pour satisfaire à mon naturel inquiet & curieux.

Tu meneras, o *Stiepo*, ton ami aux pieds des monts *Herzovaz* & *Jerebiza*. Aux deux extrémités de la chaîne qu'ils forment ensemble, sortent nos deux plus belles rivières, la *Kerka* & la *Cettina*. Un torrent impétueux & bruyant annonce la sortie de la *Kerka*. C'est par dessus la caverne qui la vomit, qu'il tombe avec un bruit étourdissant dans le lit de la rivière, ce qui la rend dans sa naissance même orgueilleuse & puissante. Si vous avez du courage, prenez un bateau de pêcheur, creusé dans un tronc d'arbre, & entrez hardiment par cette ouverture dans les entrailles de la montagne. Opposez la force de vos bras au courant & remontez ces eaux souterraines aussi loin que vous pouvez. J'y allai avec trois de mes compagnons, chacun l'éclat de sapin allumé dans notre gauche & un bâton ferré dans la droite pour nous pousser en avant. La lueur du sapin nous découvrit bien des merveilles. Les parois du plus beau marbre parés

més

més de grands morceaux de cristal, de pierres luisantes & colorées de toutes les manieres, jettoient une lumiere variée parmi les plus profondes ténèbres. La surprise ferma nos bouches, fixa nos yeux; & sans la nécessité de résister au torrent qui nous auroit fait reculer, nous serions restés immobiles. Nous tachâmes ensuite d'avancer: tantôt nous avions à peine assez d'espace entre l'eau & la voûte pour y tenir, quoique courbés dans le bateau: tantôt la voûte s'élevoit majestueusement, au point que les ténèbres nous en déroboient la vue sur nos têtes. Mais la fatigue d'aller contre le courant toujours plus rapide & resserré, le froid & plus que tout, le risque de rester dans l'obscurité, si nos sapins venoient à s'éteindre par les gouttes d'eau qui tomboient de la voûte, nous firent rebrousser chemin. Nous eûmes alors à nous défendre du péril d'être brisés contre les pointes avancées du roc, dont les parois sont remplis. Je regrettai beaucoup de ne pouvoir parvenir au séjour de l'esprit mal-faisant qu'un Caloyer m'a assuré y être. Je n'aurois pas craint de frapper à sa porte. *Marcovich* n'a jamais redouté ni la vue des *esprits blancs*, ni celle des noirs *Vampirs* que l'on rencontre errans dans nos campagnes, dès que les horloges de nos églises ont sonné minuit.

Sors de la caverne, *Stiepo*, & marche le long de la rivière. Quand tu seras à la portée de le voir, montre à ton compagnon le château de *Knin*,

&

& dis-lui que même les femmes *Morlaques* ont toujours été intrepides. Affligées anciennement dans *Knin* par les *puiffans* de *Rome*, plutôt que d'en devenir les esclaves, elles aimèrent mieux se jeter avec leurs enfans dans le feu & dans la rivière.

Tourne ensuite plus bas les yeux à la droite & admire les grandes masses de pierre qui percent encore la terre & les brouffailles, dont elles sont à demi recouvertes. Notre país plut autrefois aux conquérans avides qui des bords opposés de l'*Italie*, leur siège, vinrent y bâtir des villes. Ils étoient les maîtres de l'univers & ils choisirent nos cantons pour y jouir des délices d'un beau séjour. A quoi bon les arcs immenses qui dûrent leur coûter tant de peine? Nos cabanes suffirent aux besoins & à la durée de la vie de ceux qui les habitent. Les murs les plus épais construits avec les débris des montagnes, les toits les plus élevés, les plus embellis, prolongent-ils sur la terre le séjour de ses habitans? Les efforts des hommes sont inutiles contre le tems destructeur: il en entraîne les ouvrages comme les eaux de la *Kerka* qui se précipitent à *Roncislap* & à *Scardona*, détachent les rochers & roulent les blocs énormes jusqu'au fond du gouffre dans la vallée. Les regards d'un *Morlaque* s'attachent plus long-tems sur la cascade de *Roncislap* que sur les arcs de *Supliacerva*. La nature élève & abaisse des masses bien plus grandes que les plus étonnans efforts de l'art. Vous verrez tout le
long

long de ce chemin ses horribles bouleversemens . Sans doute la terre a secoué souvent son antique surface, en changeant d'aspect aux yeux effrayés du chasseur . Sans doute la guerre que les esprits demeurans dans les entrailles des montagnes se font continuellement, est la cause des feux souterrains qui en ont déchiré les flancs . La vue horrible de ce país qui inspire la terreur, suffiroit pour en éloigner les habitans , quand ils n'auroient point à craindre les faucons & les vautours voraces qui fondent sur les enfans, sur les agneaux & les emportent dans leurs nids .

Vous approcherez de *Scardona*, ville jadis florissante par le nombre de ses habitans & chere à nos anciens tyrans par l'or que ses environs renferment sous terre & que le petit *Hyader* laisse voir en paillettes rarement éparfés dans le sable qu'il charrie: il descend de la montagne de *Promina*, où il y a des mines de ce métal funeste . Je ne vous conseille pas de remonter ce fleuve, pour parcourir *Srebrarniza* & ses barbares alentours . Le *Turc* avide & fier des richesses qu'il en arrache, est méfiant & cruel . Poursuivant votre course vous approcherez de la mer & vous trouveriez sur son rivage *Sebenico*, *Zara*, *Trau* & leurs ports . Mais *Draganich* les connoît & son commerce l'y conduit souvent . Pour toi, *Stiepo*, il est inutile que tu les connoisse . Tu y verrois des usages & des mœurs qui ne ressemblent en rien à ta maniere de

vivre. Que t'importe de savoir que les habitans de *Sebenico* recherchent avidement la truite nourrie d'or dans les eaux de la *Kerka* & les poissons qui s'échappent de la mer dans les embouchures des rivières? A quoi te serviroit-il de savoir que la mer y forme les coraux avec lesquels nous orons le cou des femmes? C'est aussi sur cette rive qu'on trouve la race renommée de ces chiens hardis & intelligens qui attaquent avec tant de fierté & le *Turc* infidèle, & le *Morlaque* indigne & malheureux qui vit dans sa dépendance, tandis qu'ils reconnoissent & épargnent les *Morlaques* sujets aux Chrétiens. Tu n'as pas besoin de ces chiens pour garder tes troupeaux: le *Turc* est loin de toi & le frere ne vole pas le frere. Tous les *Narzevizza* sont freres & ton pere, leur *Staréscina*, les gouverne tous en pere. Ne vous approchez pas de *Narenta*, ni de ses campagnes envenimées. Vous pourriez avoir avec vous toutes les eaux salutaires du fleuve *Traunnick*, vous ne sauriez vous garantir de la fièvre contagieuse qui jaunit la peau & rongé les chairs: l'air y est infect & putride. Et comment ne le seroit-il pas? le mont *Rabba* & les autres de cette triste contrée sont remplis de cavernes qui exhalent continuellement des vapeurs enflammées mortifères. Les plus méchantes *Vieschizza* y font leur demeure: c'est de ces vapeurs qu'elles composent le philtre, au moyen duquel elles forcent le cœur des enfans à remonter jusqu'à leur

bou-

bouche lorsqu'ils dorment, pour le leur prendre, l'avalier & les faire mourir en bas âge. Elles aiment à voir couler les pleurs des parens malheureux ; la chanson qui retrace les belles actions de l'homme qui n'est plus, ne peut flatter leurs oreilles & mitiger leurs chagrins. On les voit ces infames *Vieschize* errer la nuit dans les campagnes désertes, les cheveux épars, poussant des hurlemens affreux. Malheur au passant qu'elles rencontrent ; il perd ses forces, tombe à terre & est entraîné par une main invisible à la suite du monstre jusqu'au fond de sa caverne. Quand vous serez à *Triboubug*, puissiez-vous rencontrer plutôt l'ombre innocente du bon *Papizza* : il vous chantera encore sur le *guzla* la mort de la belle épouse d'*Asan Agà*, ou les amours d'*Hali-Begh* : il répondra à vos demandes par des chansons qu'il invente dans le moment, comme il faisoit du tems qu'il parcouroit en chantant les isles de *Sebenico* & les bords du lac de la *Urana*. Vous verrez le beau littoral de *Trau* & les débris des demeures magnifiques que les anciens *puissans* y bâtirent. S'il vous arrive en rodant parmi ces ruines d'être mordu, c'est le *pauk*, c'est l'insecte venimeux qui vit du sang des hommes. Alors assis en l'air sur une corde attachée aux deux bouts & pendante, agitez-vous pour plusieurs heures : c'est ainsi que se dissipera le poison insinué dans votre sang.

Sortez au plutôt de là & retournant sur vos pas

M

vers

vers les montagnes du *Prologb*, traversez la colline de *Mojanka*, nom chéri d'une bien-aimée que son amant malheureux perdit dans ces environs & que ses cris douloureux ne peuvent jamais retrouver. On lui répondoit, on vous répondra: c'est l'ombre de la jeune *Anka* égarée dans la forêt qui erre autour de sa dépouille dévorée par l'ours affamé ou immolée à la rage malfaisante & jalouse de la *Viefchiza* du lieu. Avant de rejoindre la *Cettina*, élevez vos yeux & vos ames à l'aspect de *Scign*. C'est sur ses foibles remparts que quelques centaines de nos ancêtres soutinrent & rendirent inutiles les efforts de trente mille *Turcs* assaillans, dont la plus grande partie tomba au pied de la colline qu'ils parsemerent de leurs cadavres impurs.

La grande peuplade de *Pogliza* habite sur cette chaîne de monts qui couronnent la vallée depuis *Clapavizza* jusqu'aux bords de la *Cettina*. Les *Morlaques* s'y ressentent de toute la noblesse de notre origine & la soutiennent. Protégés de nos maîtres & de leurs envoyés, ils se gouvernent & se défendent tous seuls; leur chef est celui que la valeur distingue & que le sort favorise & leur indique, lorsqu'il résiste & s'échappe heureusement aux poursuites de ses compatriotes qui l'éprouvent. Voyez leur taille, admirez leur force, honorez les plus vaillans de nos freres & ne troublez point par une indiscretion téméraire leurs usages qui different des nôtres.

Les

Les montagnes escarpées de *Poglixa* pourront épuiser vos forces. N'allez pas vous reposer à l'entrée des cavernes qui renferment les glaces que les siècles y ont entassées. Par un attentat imprudent vous pourriez ouvrir l'issue aux vents que l'éternel y tient resserrés. Ils vous emporteroient en sortant & ravageroient les arbres & les moissons de la vallée. Les cavernes sont sacrées: il est dangereux d'en violer l'asile & les loix. Malheur au téméraire qui jetteroit une pierre contre l'embouchure de la grande grotte sur le sommet du *Prologh*. Le vent impétueux qui en garde l'entrée par son souffle éternel, la repousseroit avec bien plus de force & puniroit le sacrilège en assommant le coupable. Près des sources de la *Cettina*, l'onde claire du petit torrent de *Perruchia* est propre à vous dé-saltérer. Quand le jeune *Morlaque* a bu de son eau, il en goûte mieux le repas qu'il mange assis sur l'herbe de ses bords & il en supporte avec plus de retenue l'absence de sa femme.

Surtout n'oublie point, *Stiepo*, de faire voir à ton compagnon dans les différentes courses cette quantité d'anciens tombeaux que tu rencontreras souvent & dont quelques uns te sont connus. Il y en a qui contiennent peut-être la poussière oubliée des anciens conquérans: mais le plus grand nombre renferme les restes précieux de nos ancêtres. Montre-lui les armes & les figures dont elles sont sculptées, comme symboles de leur valeur:

reconnois-y toi-même nos habits, & que ton sang bouillonne dans tes veines à la vue, au souvenir des grands hommes d'où il tire sa source.

Voilà la route que tu dois tenir & ce que la curiosité du vrai *Morlaque* doit chercher à connoître. La mer immense & orageuse n'est pas pour toi, paisible habitant du pays qui en est éloigné. C'est le champ ouvert à l'industriel commerçant, comme *Draganovich*, au pêcheur né sur ses rivages, à l'homme désespéré comme moi. Je vais m'abandonner encore à ses flots, si tant est que la fortune ennemie n'attache au timon du vaisseau qui m'aura, la ténace *paklara*, le poisson malencontreux dont la dent terrible arrête le gouvernail & désespère le pilote. „

Marcovich se tut & ses hôtes le remercièrent de les avoir instruits. *Stiepo* le plaignoit dans son cœur & il lui souhaila avec une tendre ingénuité le sort le plus favorable à l'avenir. Ils s'embrassèrent tous les trois, & les deux amis s'en retournerent chargés de quelques bouteilles de *Montemoro* & d'autres provisions que *Marcovich* leur avoit données. Celui-ci resta dans sa solitude & s'occupoit des dispositions nécessaires à son départ prochain, non sans songer quelquefois avec dépit qu'il avoit donné l'hospitalité au frere de son rival. Son naturel farouche lui reprochoit dans des accès de rage qu'au lieu de l'accueillir il auroit dû le défier & le combattre. Dans d'autres momens plus calmes il s'ap-

s'applaudissoit d'avoir poussé la générosité jusqu'à le recevoir avec tous les égards dûs à l'amitié.

„ Ah si au lieu de *Stiepo* le sort m'eût présenté son frere haï, non je n'aurois pu renfermer dans mon sein la rage qu'il y eût réveillée. Je lui aurois dit, jeune homme, n'entre point dans ma cabane; l'hospitalité t'y mettroit à couvert de mes coups: & mon bras veut te faire sentir la force du poids douloureux que tu as jetté sur mon cœur. Oui, les larmes de *Jella* payeront les chagrins que son humeur volage m'a fait éprouver. Non, je ne ferai pas le maître de m'épargner tous les crimes que le désir de la vengeance peut me suggérer à sa vue. Que ce sabre, ce poignard, ces pistolets aillent à présent porter par ma main la mort dans le sein de l'ennemi guerrier & digne de moi. La neflle que nous cueillons encore verte en automne, quand on la laisse mûrir patiemment, devient savoureuse pour nos soupers d'hiver.

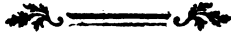
Ma haine conservée depuis si long-tems en raffaiera d'autant mieux cette ame altérée du sang de son ennemi. „

LES MORLAQUES

PAR J. W. C. D. U. ET R.

VOL. II.

LES MORLAQUES



LIVRE NEUVIEME.

ARGUMENT.

Conversation sur les femmes. — Rencontre du Vampir. — Chasse de Vours.

Les jeunes gens avançaient dans la plaine sur le chemin qui conduit à la cabane de *Pervan*. *Erze* avoit remarqué quelque altération dans *Marcovich*, au moment qu'ils avoient paru devant lui. Il en demanda la raison à *Stiepo* & celui-ci lui fit l'histoire des amours & du mariage de son frere, source de la haine que *Marcovich* nourrissoit peut-être pour toute la famille des *Narzevizca*. „ Les femmes, lui disoit-il, ont causé bien des maux à nos ancêtres, lorsqu'ils n'étoient que guerriers: plusieurs de nos chansons nous en ont conservé le souvenir. Rarement l'on célébroit une nœce, sans qu'il y eût du sang répandu: & la plus belle étoit ordinairement le prix du plus brave & du plus heureux. Il défioit ses rivaux, il les combattoit & il auroit eu honte de se présenter aux parens de la fille qu'il désiroit, s'il n'eût été chargé des dépouilles de ceux qui

qui la lui avoient disputée. Notre nation n'ayant plus de grandes occasions de faire la guerre perdit dans l'oïfiveté ce sentiment d'élevation qui la portoit à mesurer son courage & la force avec l'ennemi, pour ne devoir la victoire qu'à sa propre supériorité. Dès lors, à ce que mon pere me raconte, adonnés uniquement au repos de la vie pastorale, aux soins paisibles de l'agriculture, nous apprimes à faire plus de cas d'une jument ou d'une vache que d'une épouse. Si quelquefois une de nos *Morlaques* obtient la préférence sur ses compagnes, on tâche de l'enlever, de s'en assurer par la ruse, ou par le lâche assassinat: & voilà comment parmi nous la férocité a pris la place de la bravoure. „ *Draganich* loua le bon sens de son ami & convint avec lui que la différence des tems avoit fait bien du tort à la grandeur d'ame de ses compatriotes. Rien ne le marquoit autant que ce mépris pour les femmes. „ L'idée qu'on conçoit du mérite d'une nation ne seroit peut-être pas mal calculée sur le genre de respect que l'on y a pour le sexe. Il y a eu des peuples qui ont pensé qu'elles avoient quelque chose de divin dans leur essence. La vue étonnante qui perce l'avenir, la science de composer les charmes irrésistibles, le don de la féerie qui les rend si puissantes, paroissent leur appartenir plutôt qu'aux hommes. (*Draganich* avoit quelqu'instruction & il aimoit à en faire parade.) J'ai été à *Maina*: j'ai vu de près ces braves *Grecs*,

re-

restes d'une ancienne république, ces *Spartiates* indomptables que rien n'a pu détruire ou déloger. Enclavés dans leurs montagnes qui leur font un rempart assuré, ils ne craignent pas les *Turcs* qu'ils détestent ; & quoiqu'ils ne soient qu'une poignée d'hommes, ils leur ont toujours tenu tête. Les barbares ont inondé souvent le país & les rivages qui les entourent : mais ils n'ont jamais pu pénétrer dans leurs retraites. Ils ont du se contenter d'un petit tribut arbitraire que les fiers montagnards leur jettent du haut de leurs rochers ou qu'ils leur apportent sur le bord de la mer. Ils se gouvernent toujours avec les loix de leurs anciens législateurs, & ces loix ordonnent qu'on honore les femmes. Aussi les *Mainottes* sont-elles dignes de l'honneur qu'elles obtiennent. Elles ont le courage haut, elles accompagnent leurs maris dans leurs excursions & manient les armes comme eux : elles partagent tous les travaux des hommes, elles en font la douce récompense. En est-il de plus flatteuse, de plus chère à l'homme qui s'est distingué par des exploits brillans & des actions utiles à ses compatriotes, que de se voir recherché & préféré par l'objet qu'il recherche lui même ardemment & qu'il préfère à tout ? N'a-t-il pas raison de chérir ce qu'il y a de plus aimable, de plus touchant dans la nature ? Toutes les fois qu'après un long voyage je retourne chez moi & que je vois mon *Orra* courir jusqu'au bord de la mer, un dé

mes

mes deux enfans à son sein, l'autre traîné par sa main ; que je vois la sueur couler de son front , que j'entends sa respiration agitée par la vitesse de sa course , que je fixe mes regards sur la rougeur animée de son visage , sur le doux attendrissement de ses yeux mouillés de larmes : quand elle jette le bras qu'elle a libre , autour de mon cou & que de l'autre elle approche l'enfant de mon visage : quand je sens ses soupirs & que j'entends ses mots entrecoupés par la joie au moment que son cœur palpite contre le mien , oui , mon ami , il me semble alors que je dois être fier de mes travaux & que je double le sentiment intérieur d'une heureuse existence : il n'y a pas de danger , il n'est point de belle action que je ne fusse prêt à entreprendre à tout prix , pour acquérir encore une telle épouse . „ *Stiepo* brûloit au feu de cette peinture enflammée : il aimoit *Dascia* tendrement : la privation d'une heureuse paternité qui est le plus beau don de la nature , le lien le plus doux & le plus fort à la fois de l'union sociale , ajoutoit à la triste émotion de l'amant époux : *Stiepo* soupira & *Draganich* poursuivit . „ Dans les grandes villes , mon ami , où les besoins sont multipliés à l'infini , où la voix chère & sacrée de la nature est étouffée par les cris des passions exaltées , le culte que l'on rend aux femmes est devenu aussi faux que ces mêmes besoins . Elles y jouissent des apparences des honneurs divins : tout se fait pour elles , mais tout

ce

ce qui se fait n'est que bassesse & tromperie. Le commerce avoué & apparent des deux sexes n'est fondé que sur des convenances étrangères aux principes de la nature: ce commerce dirigé à satisfaire mille autres besoins factices, mille jouissances inventées & imparfaites, cache ordinairement le commerce exigé par la nature; elle est le plus souvent en contradiction avec les raffinemens de la société. Je crois pourtant ce désordre moins grave que celui de mépriser les femmes & de les rejeter presque dans la classe des brutes comme font nos *Morlaques*. — Quoique nos églises soient remplies d'images & de signes ridicules, qui en exprimant mal notre croyance déshonorent la religion, notre piété grossière vaut encore mieux que l'impiété de celui qui ne reconnoît & n'honore pas de quelque manière l'être suprême. — Quand les hommes corrompus par la mollesse n'ont pu avoir sous leur main tout ce que leurs désirs multipliés demandoient à tout moment; & que la quantité des besoins inventés a surpassé celle des besoins naturels, les échanges ne suffisoient plus à se procurer les uns par le superflu des autres: d'ailleurs la distance des lieux, la difficulté des transports ont rendu ces échanges impraticables. Il a fallu donner à quelque matière un prix imaginaire qui pût convenir à tout comme les caractères de l'écriture ont été inventés pour être les signes de la pensée. L'or & l'argent ont été tirés des entrailles de la terre pour être

l'équivalent de tout objet recherché. — Les femmes de même n'ont plus cette valeur intrinsèque & individuelle qu'elles avoient du tems de nos peres. Elles jouissent, il est vrai, de plus de marques extérieures de considération, mais elles n'excitent plus ce noble feu dont les hommes étoient embrasés autrefois pour leurs intérêts. Elles ont, pour ainsi dire, cessé d'avoir ce prix qu'on attachoit à la personne & ne sont plus que le représentant de ce qu'elles ont valu, comme l'or est le représentant des besoins de la vie. „

Erze raisonnoit, comparoit & s'expliquoit en négociant & en *Morlaque*, qui ne manquoit point d'esprit & qui donnant volontiers dans les idées abstraites se croyoit philosophe. *Stiepo* lui demanda par exemple d'où venoit que les femmes libres & presque souveraines en *Europe*, étoient esclaves en *Turquie* & dans d'autres immenses pais, s'il en devoit croire ce qu'il avoit entendu dire. „ Cet esclavage, lui répondit-il, est encore un effet de la corruption des hommes: il tient à un autre principe quoiqu'il parte de ce même esprit de dévouement au plaisir. L'*Asiatique* porté à jouir par la beauté du sol, par la douce ardeur du climat, par toute sorte de productions naturelles & de raffinemens ingénieux pour exciter & flatter les sens, peut se livrer d'autant plus aisément au plaisir qu'il a moins d'obstacles & de peines pour l'obtenir à cause de la grande facilité avec laquelle il satisfait

fait aux premiers besoins de l'existence. Exempt de tout souci pénible, de tout exercice fatigant, plongé dans la paresse, tous ses desirs ont pour premier objet le plus vif des plaisirs: tous les autres qu'il imagine, qu'il cherche à varier, à prolonger, en sont des suites & y ont des rapports constants. De là la fausseté de son goût & le dérèglement de son imagination dans la quantité de femmes qu'il croit nécessaires à la quantité des plaisirs qu'il souhaite & qu'il envisage. Paresseux & ignorant signifient la même chose: l'ignorance traîne après elle la crainte, le soupçon, la méfiance: on peut espérer qu'une femme vous aime: il est difficile de croire qu'on puisse inspirer de l'amour à plusieurs en même tems: mais plus leur nombre est grand, plus on se propose de plaisir. Comment avoir ce nombre, comment garder & tenir dans l'ordre un pareil troupeau? L'on enferme ce que l'on a de précieux, ce que l'on craint le plus de perdre, & voilà les femmes enfermées par des hommes avarés, insatiables & violens dans leurs passions. Si les *Asiatiques* aimoient moins les femmes, elles seroient plus libres. Vois-tu nos *Caloyers*? Ne semble-t-il pas que leurs instituteurs ont imaginé que plus ils en renfermoient, plus ils travailloient à leur bonheur & plus ils les rendoient agréables à la divinité par un exercice plus assidu de leurs devoirs? Peut-être, interrompit *Ssiepo*, ces peuples ont cru qu'à l'exemple du bétail qu'ils menaient paître, un
 seul

seul bouc devoit suffire à plusieurs brebis & qu'il falloit les tenir enfermées dans une étable pour le bon ordre de leur économie. „ *Erze* sourit à la comparaison & d'un signe de tête l'approuva. *Stiepo* écou-toit avec ravissement son ami; & quoiqu'il lui arrivât très-souvent de ne pas comprendre ses idées, il le trouvoit très-intéressant & par-là même admirable : tous les momens il sentoit à quel point il auroit été heureux de parcourir avec un tel guide des villes & des païs qu'il ne connoissoit pas. Il questionnoit sans cesse *Dragananich* sur les usages étrangers: les descriptions qu'il lui en entendoit faire, le mettoient hors de lui-même. Son ami voyoit l'effet de ses discours & s'en applaudissoit de bonne foi. Il croyoit rendre le plus grand service à cette population, en procurant des connoissances à celui qui très-probablement en deviendrait un jour le chef. Ils avoient déjà fait leur dîner assis sur une motte de terre au pied d'un beau marronnier; *Stiepo* n'avoit pas voulu que l'on touchât au vin de *Marcovich*. „ Portons-le à mon pere, disoit-il: il est vieux, il a plus besoin que nous de soutenir ses forces. „ Le vin n'étoit pas fort commun parmi les *Morlaques*; & le bon vin y étoit très-rare. La nuit approchoit & la conversation leur avoit fait ralentir le pas des chevaux. *Stiepo* s'en aperçut & sachant qu'il leur restoit encore une bonne partie du chemin à faire avant d'arriver à *Dizmo*, il pria son ami de hâter la marche. A pei-
ne

ne pouvoit-on distinguer les objets sur terre : quelques nuages accumulés sur leur tête les menaçoient même d'une pluie prochaine. A mesure que l'obscurité augmentoit, *Erze* remarquoit de l'inquiétude, de l'agitation dans les mouvemens de son ami. Tout à coup il l'entend s'écrier „ Dieu nous aide, nous sommes perdus, voilà un *Vampir*. — Un *Vampir*? — Oui : le voilà : fuyons, mon ami : il vient, sauvons-nous : il va se jeter sur nous & sucer notre sang. Ne vois-tu pas comme il grandit : sa tête va bientôt s'élever & paroître au dessus de l'arbre derriere lequel il veut se cacher. Ne passons pas devant lui : allons-nous-en dire nos prieres au plus vite. „ *Stiepo* tournoit son cheval lorsqu' *Erze* le prenant par la bride „ Arrête, lui cria-t-il : n'as-tu pas de honte d'avoir peur d'un seul homme qui est à pied? Voyons ce que c'est. — Un homme? par ce tems? à cette heure? moi avoir peur d'un homme? y en eût-il quatre qui me disputassent le chemin, ils auroient à faire à *Stiepo Narzevizca*. Mais non : ce n'est pas homme, c'est un *Vampir* : je le connois à son aspect noir, à la foiblesse, à l'engourdissement qu'il insinue de loin dans mes bras & dans mes jambes. Sans doute il vient de faire violence à quelqu'une de nos femmes & il veut se désaltérer à présent dans notre sang. „ L'homme en effet s'étoit arrêté derriere un arbre, ayant cessé de marcher au moment qu'il avoit entendu le bruit des voix & des chevaux.

N

Dra.

Dragananich qui ne craignoit pas les *Vampirs*, dit à son ami. „ Tiens mon cheval, je vais approcher de cet homme & lui parler. — Que fais-tu? tu vas te perdre: arrête. „ L'autre étoit déjà à terre & près de l'arbre. „ Qui es tu? quel est ton dessein? — Frere, répond l'homme de l'arbre, je suis un pauvre *Morlaque* qui s'est égaré en chemin: mon nom est *Jerre*: ma cabane est près de celle du *Staréscina* de *Dizmo* & je mene paître tous les jours un des troupeaux des *Narzevizca*. En comptant mes brebis j'ai trouvé qu'il m'en manquoit une & j'ai voulu refaire le chemin de la journée: la nuit m'a surpris dans ces environs & je m'y suis perdu. Je voulois d'abord m'adresser à toi pour demander la route: mais la peur m'a pris & je cherchois à me cacher. Ah mon frere, aide-moi à retrouver mon chemin: la pluie va tomber & je tremble de rencontrer quelque *Vampir* altéré ou quelque malfaisante *Vieschize*. „ La conformité de la peur de cet homme à celle de son ami fit beaucoup rire le tranquille *Dragananich*. „ Viens avec moi, lui dit-il: nous allons chez le *Staréscina* *Narzevizca* & tu vois ici son fils aîné. „ Le *Morlaque* ne fit qu'un saut jusqu'au cheval de *Stiepo* en criant: „ Mon frere *Stiepo*, voici *Jerre* qui s'étoit égaré. „ *Stiepo* reconnut la voix du bon homme & tous les deux reprirent courage. *Erze* remonta à cheval & ils continuerent ensemble leur voyage. Celui-ci vouloit faire sentir un peu de honte à son ami

ami de la peur qu'il avoit montrée : mais *Stiepo* n'imaginoit seulement pas que l'on pût rougir de craindre une chose aussi terrible que les *Vampirs*. Il en foutint la réalité tout le reste du chemin ; & peu s'en fallut que malgré sa peur il ne souhaitât l'apparition de quelqu'un de ces monstres pour prouver à l'incrédule leur existence. *Jerre* venoit à son secours par les récits les plus étranges. Sa propre femme en avoit été violente au commencement de la nuit lorsqu'elle alloit puiser l'eau tout près de la cabane. Etant revenu au logis dans ce moment, il avoit vu quelque chose de noir qui enveloppoit sa femme : & ce quelque chose étoit une grande ombre hideuse en figure d'homme : l'ombre en disparoissant l'avoit jetté lui par terre & marché sur son dos, en le frappant d'un grand coup malgré les prières de sa femme pour qu'il le laissât tranquille. *Erze* n'osa dire ce qu'il en pensoit, mais il souffroit de voir que *Stiepo* rempli de bon sens ajoutât foi à de pareilles extravagances. Les feux folets, les revenans firent ensuite le sujet de la conversation : ils parlerent aussi avec le plus grand intérêt de l'esprit *Mazich* qui prend quelquefois en amitié quelqu'un au point de le servir comme le domestique le plus attentif, & d'attirer sur lui & sur ce qui lui appartient tout le bonheur que l'on peut souhaiter. Aussi l'heureux protégé voit-il tellement prospérer ses affaires qui en très-peu de tems il devient le plus riche des siens en pâturages &

en troupeaux . On reconnoît aisément *Marzich* à sa beauté & à une jeunesse perpétuelle . Chacun souhaita à soi-même & aux autres la faveur de *Marzich*, & la conversation roula long-tems sur les différens vœux dont chacun lui auroit demandé l'accomplissement . Ils parvinrent enfin au village & furent accueillis avec les démonstrations de la plus vive tendresse .

Stiepo répéta à son pere & à *Jervaz* les beaux détails que *Marcovich* leur avoit indiqués : & *Pervan* qui les avoit vu en partie, les confirma . Les deux freres se promettoient à eux-mêmes & à leur ami le plus grand plaisir : ils alloient sûrement le surprendre & lui faire oublier la ville & ses beautés .

Erze témoignoit beaucoup de sensibilité à leur empressement , mais il ne leur paroissoit pas animé de ce même esprit de curiosité & d'impatience qui les agitoit . Il reprenoit à toute occasion son sujet favori : & insensiblement en éblouissant leur imagination il leur faisoit préférer ses peintures séduisantes aux tableaux imposans de la nature .

Un soir il disposa dans la cabane avec un peu d'ordre cinquante bougies sur les tables & aux murailles , & les fit trouver toutes allumées à la fois au moment que la famille rentroit . L'éclat extraordinaire de cette illumination si supérieure à celle du sapin les frappa d'étonnement & leur inspira ensuite la plus grande gaieté . On dansa & le bal eut l'air moins sauvage qu'à l'ordinaire . Les
fre-

freres *Nârzewiczca* étoient dans l'enchantement. *Erze* leur dit d'un air tranquille & presque railleur : „ Mes amis, ce que vous voyez là n'est rien. Des milliers de ces chandelles brûlent à de certaines occasions dans nos églises & dans les maisons des grands. En même temps des voix angéliques secondées par un grand nombre d'instrumens font entendre les plus belles chansons: des boissons délicieuses rafraîchissantes sont présentées en abondance à tout le monde: des fleurs, des parfumes embaument l'air: les yeux contemplent des femmes aussi belles que les Circassiennes enfermées dans le ferrail du grand-Seigneur. „

Le coup est porté: les jeunes gens sont décidés d'aller voir ces merveilles. L'on reposa comme l'on put: les deux freres ne dormirent point. Ils se cherchèrent & se communiquèrent les desirs qui les tourmentoient. Mais comment en parler à leur pere? Comment obtenir la permission? Que deviendroient *Dascia* & *Jella*? *Dascia* auroit pu rester avec leur pere: mais *Jella*? *Jervaz* ne pouvoit soutenir l'idée de s'en séparer: Il lui en parleroit pourtant . . . mais si elle s'opposoit? . . . l'absence auroit été courte . . . ou bien elle auroit peut-être le courage de le suivre. Ils conclurent d'attendre le tems qu'ils devoient faire le tour du païs avec *Draganich*. Cette petite séparation leur auroit fourni l'occasion de parler de leur projet au *Staréscina*: l'important étoit d'obtenir sa permis-

sion. *Jervax* se flattoit que ce bon pere contenteroit ses enfans: peut-être se laisseroit-il persuader à venir lui-même. Les freres se separerent en s'embrassant.

Le lendemain étoit destiné à la chasse de l'ours sur la montagne. Vingt-cinq des plus braves chasseurs devoient venir prendre les *Narzevizca* à la pointe du jour & faire voir ensuite à *Dragananich* la force, le courage & la dextérité des *Morlaques*.

La matineuse alouette faisoit à peine entendre son chant, le triste hibou avoit repris le chemin du creux du rocher qu'il habite: les premiers rayons de l'aurore commençoient à laisser distinguer les objets: la terre couverte de rosée paroissoit ornée d'une gaze transparente: les branches des arbres laissoient dégoutter ces larmes précieuses que l'on croiroit que l'absence du soleil leur a fait répandre pendant la nuit, & qu'il alloit bientôt effuyer par la douce chaleur de ses rayons: lorsque l'on entendit autour de la cabane du *Staréscina* la voix des jeunes gens qui étoient venu prendre les deux freres & l'étranger. „ Debout, debout, crioient-ils. Ceux qui aiment à se tenir sur les peaux des moutons, n'en auront point à offrir à leurs amis: celui qui dormira la matinée sur la dépouille de l'ours, l'usera bientôt & ne pourra la charger. Le long sommeil est nécessaire aux vieillards pour réparer leurs forces: le long sommeil épuise celles des jeunes gens: debout, debout: nous al-

allons défier le féroce habitant de la montagne „ A' l'instant les trois amis joignirent leurs compagnons qu'ils trouverent armés de gros bâtons. *Jervaz* en avoit fait prendre un à *Dragananich* aussi. Outre le bâton ils avoient tous leur poignard à la ceinture: on ne se permettoit point d'armes à feu dans cette chasse: le *Morlaque* se croiroit déshonoré s'il attaquoit l'ours avec un trop grand avantage. Ils avoient à faire deux milles pour arriver au pied de la montagne de *Crisiza* sur laquelle ils se proposerent de chasser: ils en connoissoient tous les affreux recoins, & malgré les dangers qu'ils alloient affronter, ils étoient de la plus grande gaieté & chantoient tous ensemble à la mode du pais.

L'histoire que le *Morlaque* fait de l'origine de l'ours, est très-singuliere & tient à cette superstition qui caractérise toute leur croyance. Il dit que lorsque *Lucifer* fu jetté en bas du ciel & condamné aux enfers par Dieu le pere, un petit ange qui n'avoit pas eu de part à sa rébellion, ne put s'empêcher de rire en voyant la culbute que *Lucifer* la tête en bas & les pieds en haut fut obligé de faire. Dieu s'en apperçut & se montra très-irrité de cette espiéglerie & du manque de charité de la part de ce jeune mal-appris. Pour l'en punir il l'envoya sur la terre & le condamna à errer dans les bois & parmi les rochers sous l'hideuse figure de l'ours: & cela jusqu'à la fin des siècles après lesquels il sera remis en grace. Pour plus

grand châtement on l'a destiné à servir d'amusement aux hommes par ses grimaces & sa lourde danse, s'il est pris en vie, pour lui apprendre qu'on ne doit pas se moquer de ceux qui sont dans la peine. En effet on voit, disent les *Morlaques*, l'ours traîné de village en village, forcé par les coups, & par la faim à danser, à faire des tours d'adresse que l'homme lui enseigne & qui le rendent l'objet de la risée du peuple, malgré la pitié que son état devoit inspirer.

Ajoutez, poursuivent-ils, qu'il a le malheur d'être doué de beaucoup d'intelligence & de conserver toujours quelque chose de son origine surnaturelle. Il craint l'homme & il s'en défend de toutes ses forces, aimant mieux de mourir que de se soumettre au sort honteux qu'il prévoit. Les vieux ours ne se laissent pas apprivoiser : difficilement même les a-t-on vivans : la force jointe à la ruse vient plus aisément à bout des jeunes qu'il faut chercher dans leurs repaires. Mais c'est l'entreprise la plus difficile que celle d'enlever des petits ours à leur mere, de tous les animaux celui qui défend ses petits avec le plus de férocité.

Voilà nos jeunes gens remplis d'ardeur & impatiens de rencontrer l'ours arrivés à la montagne. Ils se partagent deux à deux, & se répandent dans les bois & parmi les rochers. Les uns se postent sur les sentiers où ils ont reconnu ses traces, les autres grimpés sur un précipice l'attendent à la

la source d'un ruisseau où ils se doutent qu'il va se défaltérer. Les plus hardis, & parmi ceux-là *Jervax* & *Draganacib*, vont droit à la forêt & s'enfoncent dans la plus sombre épaisseur, espérant de trouver le repaire d'une ourse. Tous à la fois frappent sur les arbres avec leurs bâtons: tous font des cris affreux pour épouvanter la bête & la faire fortir du gîte. Une quantité d'autres petits animaux effrayés s'échappent de leurs retraites: quelques uns sont assommés par les bâtons: la plupart se sauvent, faute d'armes qui puissent atteindre de loin: mais l'ours ne paroît point. Peut-être n'en est-il pas dans cette partie de la montagne: ou bien a-t-il la lâcheté de ne vouloir pas combattre. Les jeunes gens le défient à leur manière. „ Viens, si tu as du cœur: regarde-moi: je t'attends sans fusil, je n'ai que le bâton: ose me l'arracher, enfonce tes ongles crochus dans mon sein. Veux-tu que nous nous mesurions à la lutte? Embrassons nous: que le plus fort des deux terrasse l'autre: mais tu n'es qu'un lâche, & tu as peur. „ L'ours ne répond, ni ne se montre & les chasseurs impatiens se désespèrent. *Jervax* & *Draganacib* plus heureux arrivent à l'entrée d'une profonde caverne. Voilà ses pistes: l'ours y est. *Jervax* par les cris les plus aigus excite l'animal à paroître; il attend, mais en vain. „ Je vais le chercher là dedans, dit-il à son ami: Non, répond *Erze*: peut-être est-ce le repaire d'une ourse qui rode dans la forêt

pour

pour trouver de la nourriture à ses petits. Attendons-la ici, nous la combattrons à son retour: elle doit avoir entendu nos cris auprès de sa demeure & ne tardera pas à revenir. Promettons-nous seulement (telle est la généreuse intrépidité du *Morlaque*) que celui qu'elle attaquera le premier, se défendra seul & qu'il ne sera permis à son ami que de le venger, s'il succombe. „ Je promets tout, dit le bouillant *Jervax*, mais je ne m'arrête pas „ & il court s'enfoncer dans la grotte. *Erze* allarmé l'attend à l'embouchure: mais il n'y est pas cinq minutes que voilà *Jervax* qui en sort tenant deux ours dans ses bras. Joyeux de cette prise il la montrait à *Draganich* & se faisoit une fête de la porter à ses enfans, lorsque tout à coup leurs oreilles furent frappées par les hurlemens affreux de l'ourse qui s'avançoit furieuse à leur rencontre. En voyant ses petits elle alloit s'élancer sur *Jervax*: celui-ci les jette à terre à l'instant que l'ourse étendoit ses griffes & ouvroit sa gueule pour le déchirer: mais elle fut reçue par un grand coup de bâton que *Jervax* lui déchargea sur la tête en reculant de deux pas. Etourdie par le coup & furieuse de ne voir plus ses petits qu'*Erze* avoit ramassés & cachés, elle se débatoit de tous les côtés: son horrible rugissement attira presque tous les chasseurs au lieu du combat. L'animal écumant de rage semble un moment incertain, sur lequel des ennemis qu'il a devant lui, il portera sa fureur.

Jen

Jervaz, le brave *Jervaz*, d'un saut hardi se présente, jette son bâton, met le poignard en travers dans sa bouche & les bras ouverts reçoit l'ourse qui fond sur lui dressée sur ses pattes. Le robuste *Morlaque* en la ferrant de toutes ses forces lui ôte l'usage des griffes, mais il est entraîné par les secousses violentes de la bête au milieu de la lutte & ils tombent tous les deux à terre. Ils étoient près d'un précipice & les spectateurs allarmés virent l'instant où ils alloient y tomber en se roulant, ce qui auroit sûrement coûté la vie à l'homme: lorsque *Jervaz* poussant sa tête contre le bas du museau de l'animal l'obligea à tendre le cou: alors par un effort étonnant & avec une célérité qui ne laissa pas le tems à l'ourse de se servir de sa griffe, il sort de dessous ses épaules le bras droit, le porte à la bouche, saisit le poignard & l'enfonce dans la gueule du monstre. Les cris de joie des spectateurs qui arrivoient de toute part dans le moment terrible, annoncerent la victoire & remplirent la forêt. *Jervaz* ne lâcha point prise & tint ferme son couteau dans la playe dont le sang jaillissoit sur son visage & découloit par terre sous lui. Les beuglemens de l'ourse étoient éffrayans, mais à mesure qu'elle perdoit le sang, ses forces l'abandonnerent & *Jervaz* se releva en la laissant mourante. Rendu de fatigue, couvert de sang & de boue, inondé de sueur, déchiré & meurtri dans plusieurs endroits, mais sans le moindre risque, son aspect étoit

étoit à la fois horrible & intéressant. Un air de triomphe brilloit sur son visage ensanglanté ; le sentiment de la joie autant que la lassitude, l'empêchoit de parler & presque de respirer. Tous l'embrasserent, le féliciterent & il obtint la couronne de la bravoure. On fautoit, on dansoit autour de lui & de la bête vaincue, en comblant de bénédictions & d'éloges le vainqueur. Une partie de la troupe chargea l'énorme dépouille sur des perches, tandis que l'autre prit *Jervaz* sur les épaules & tous marchèrent ainsi jusqu'à la sortie du bois où ils s'arrêtèrent au bord d'un ruisseau. *Jervaz* s'y lava & but, toujours au milieu des chants de victoire & des acclamations. Après quoi ils obéirent à l'impatience d'aller partager leur allégresse avec la famille des heureux *Narzewicza*. Aux cris de joie que l'on entendoit de loin, le vieux *Pervan*, les femmes & les enfans sortirent de l'habitation à la hâte & coururent au devant des chasseurs. Les femmes reculèrent d'effroi en voyant le monstre qui quoique mort inspiroit la terreur, Mais quel fut le faiblissement de plaisir du bon pere, lorsque la marche s'ouvrant il vit son bien aimé *Jervaz* élevé sur les bras des jeunes gens comme le triomphateur ? *Stiepo* & *Draganich* dansoient devant lui : la basse envie n'est point connue parmi les *Morlaques*. „ C'est le brave que nous te ramenons, s'écrioient-ils tous à la fois : c'est ton fils qui a défié, combattu & terrassé le fier ennemi dont tu vois

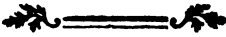
vois le cadavre. Dieu bénisse le brave, Dieu bénisse le pere qui lui a donné la vie & la valeur; & puisse-t il les bénir encore plusieurs dizaines d'années de suite. „ Ils posèrent *Jervaz* à terre devant son pere; il se mit à ses genoux; *Pervan* se pencha, embrassa son fils & en silence mouilla son visage de larmes. *Jella* lui succéda avec une ardeur inexprimable: elle serra son époux contre son sein, elle ne cessoit de le couvrir de baisers & de lui demander s'il n'étoit pas blessé. *Dascia* à son tour vint & jetta sur lui des branches de chêne & de laurier qu'elle avoit ramassées à la hâte en voyant venir les chasseurs. Les servantes, les domestiques, tous environnerent le victorieux *Jervaz* & ceux qui ne purent le ferrer dans les bras, voulurent toucher ses habits & ses mains. Les deux enfans enveloppoient ses genoux & crioient pour être levés & portés jusqu'au visage de leur pere. *Stiepo* s'approcha & ouvrant son *kabaniza* leur fit voir les deux oursons remplis de vie, en leur disant que leur pere les avoit pris avec ses propres mains, avant de combattre avec l'ourse. Les garçons joyeux, enchantés des petits animaux, s'en emparèrent, & „ mon pere, s'écria l'aîné, je combattrai avec ces ours, mais je veux attendre qu'ils soient aussi grands que celui que vous avez tué. „ Le petit penchoit sa tête sur eux & les baisoit: tous les deux détacherent leur ceinture & menerent en laisse les oursons qui avoient environ six semaines:

ils

ils fautoient autour & c'étoit à qui les montreroit en disant „ c'est la proye de notre pere: c'est pour nous que notre pere est vaillant; nous chercherons aussi des petits ours pour l'amuser quand nous ferons grands. „ On racontoit le danger que *Jervaz* avoit couru, en se roulant avec l'animal & on louoit la force & l'adresse avec laquelle il lui avoit porté le coup mortel. *Jervaz* disoit à *Peruan*: „ Mon pere, je me sens heureux de vous avoir procuré cette consolation: c'est vous qui m'avez appris à mépriser les périls & à me confier dans la force que vous avez donnée à mon bras. „ Le bon vieillard s'étoit appuyé à *Jervaz* comme pour se soutenir, mais en effet c'étoit pour toucher à ce bras victorieux qu'il admiroit avec tant d'intérêt. *Jella*, la tendre *Jella* se tenoit de l'autre côté: les enfans faisoient sauter devant eux les oursons: *Erze*, *Dascia* & *Stiepo* s'entretenoient de la bravoure de *Jervaz*, & les hommes disoient: „ Nous en aurions fait autant: il a été plus heureux que nous: une autre fois peut-être pourrons-nous montrer aussi notre bravoure: jouissons à présent de celle de notre frere, applaudissons à ses exploits. „ On coupa les pattes à l'ourse pour en faire un régal de famille. *Jervaz* fit présent de l'animal à ses compagnons: & ceux-ci partirent gaiement pour aller courir dans les villages d'alentour, y montrer l'ourse & célébrer la valeur de *Jervaz Narzevizca*.

LES

LES MORLAQUES.



LIVRE DIXIEME.

ARGUMENT.

Départ des trois amis pour le voyage aux curiosités. — Chûte de la couronne. — Chançons. — Jella va trouver la Baornizca.

E *Rze Dragananich* malgré tout le plaisir qu'il ressentoit en vivant avec cette bonne famille commençoit à désirer son départ. L'amitié qu'il avoit conçue pour les deux freres *Narzevizca* lui rendoit la séparation pénible. Il souhaitoit de leur être utile & il croyoit qu'en les amenant avec lui pour quelques mois il leur auroit procuré des connoissances nouvelles, au plus grand profit de leur population. Il s'étoit apperçu que tout ce qu'il avoit dit à ses amis de la beauté des villes, des agrémens & des commodités de la vie qu'on y mène, avoit fait la plus grande impression sur leurs esprits. D'après les belles choses qu'il leur avoit montrées, leur imagination exaltée ne voyoit plus que celles dont il leur faisoit à tout moment de pompeuses descriptions & qu'il leur donnoit à en-

vi-

visager, comme objets d'industrie & propres au commerce dans lequel il les auroit instruits. Aussi ne le quittoient-ils plus, & les questions & les réponses les tenoient dans une agitation continuelle. *Erze* auroit voulu leur complaire, les amener: mais comment les séparer de leur pere? Comment espérer que le vieillard se privât de ses deux fils à la fois? Jamais il n'auroit pu lui faire partager ces espérances, cet esprit de curiosité auquel son grand âge, l'habitude de la plus grande simplicité dans ses désirs & son heureuse ignorance s'opposent: il sentoit qu'il avoit à craindre d'être regardé comme un séducteur détestable. Ses amis, ne pouvant plus se contenir, déjà s'étoient ouverts à lui: ils avoient même voulu l'engager à porter la parole à leur pere: mais *Draganich* avoit refusé de se charger d'une commission si épineuse. ; Je vous seconderai, leur dit-il, je promettrai de vous tenir lieu de pere, quoique jeune: mon expérience me donne ce droit: mais je ne puis me résoudre à porter le premier coup de la douleur dans le sein de *Pervan*: ce seroit violer l'hospitalité & me rendre coupable de la plus noire ingratitude. Dans ce projet votre bon pere ne verra & ne sentira que la séparation d'avec ce qu'il aime le plus: il ne sauroit voir & sentir de même les biens qui doivent s'ensuivre: vos idées & les nôtres seroient rejetées, effacées par sa douleur: vous voyez qu'il seroit nécessaire qu'il souffrit, pour que vous fussiez

siez

siez heureux & lui aussi : pourroit-il voir cela dans l'avenir , lui dont le tems passé a déjà presque éteint les regards ? Osez voir pour lui , mes amis : à votre retour il vous remerciera de la résolution que vous aurez prise. — Non , nous n'oserions vouloir sans lui , s'écrierent-ils ensemble ; mais nous employerons les larmes , les prières , les promesses pour le toucher : nous lui dirons qu'il n'y a plus de repos pour nous , s'il nous refuse cette grâce : notre bon pere a toujours voulu notre bien : l'assurance qu'il nous rendroit malheureux en s'opposant à nos desirs ne lui permettra pas de le faire. “

C'étoit à la suite d'une promenade que cette résolution fut arrêtée entre les trois jeunes hommes . Le lendemain ils devoient se mettre en marche pour aller voir les curiosités du pais . Au moment d'en faire part à leur pere , ils s'étoient proposé de lui demander en même tems la permission d'accompagner ensuite leur ami dans son retour à *Venise* . Mais lorsqu'ils furent à la présence du bon vieillard & qu'ils eurent parlé de la course qu'ils alloient faire , le courage leur manqua pour ouvrir la bouche sur le projet du grand voyage . Cependant un regard de *Draganovich* alloit les remettre , lorsque le *Staréscina* leur dit : „ Allez , mes enfans : amusez notre cher hôte , montrez-lui ce qu'il y a de plus beau dans notre patrie : mais ne perdez pas le tems dans des courses inutiles . Oh re-

venez auprès de moi le plutôt que vous pouvez, mes enfans: loin de vous je suis triste, je suis seul: le tems si précieux pour ceux qui craignent de le mesurer, puisqu'ils n'ont plus devant eux que la fin qui les menace, doit être rempli jusques dans ses plus courts momens par tout ce qu'il y a de plus agréable dans la vie. Peut-il y avoir rien de si doux pour moi, de si utile pour vous que d'employer le peu de tems qui me reste, à vous confirmer, mes enfans, les leçons que je vous ai toujours données? à voir tous les jours dans votre obéissance, dans votre sagesse le fruit de mes instructions? Mes enfans, vous faites toute ma consolation: mon amour pour vous est ma vie, mais c'est une vie bien pénible lorsque je ne vous vois pas: plus j'approche de ma fin, plus je cherche à me survivre dans vos cœurs, à redoubler ma tendresse pour vous, à me sentir moi-même en vous regardant: ne plus vous voir & mourir seront deux arrêts inséparables qui s'exécuteront d'un seul coup."

Cette tendre effusion d'amour paternel glaça les esprits de ses fils: les larmes leur vinrent aux yeux; ils n'osèrent plus parler de l'autre voyage. Le pere les embrassa, les bénit & leur souhaita un heureux voyage. *Jella* s'étoit apperçue, que quelque chose d'extraordinaire agitoit depuis un certain tems l'ame de son bien aimé. Elle avoit tâché d'arracher de sa bouche le secret, en le questionnant le plus adroitement, mais sans succès: quoiqu'il aimât

mât beaucoup sa *Jella*, il garda le serment, par lequel les deux freres s'étoient engagés de ne point parler du projet à leurs femmes. Ils craignoient leur tendresse indiscrete & leurs larmes: elles auroient pu en le communiquant au *Staréscina* contrebalancer auprès de lui les prières des fils. *Jella* voyoit partir son époux avec inquiétude: elle l'embrassoit en tremblant & lui disoit: „ *Jervaz*, tu n'aimes plus *Jella*, tu as des secrets pour elle. — *Jervaz* sourit à ce reproche & répond: *Jella*, je t'aime aujourd'hui, comme je t'aimois le jour que je te vis puiser l'eau à la fontaine de la cabane de ton pere, ce jour que tout fatigué d'avoir eouru jusques là pour te chercher, je ne sentis plus en te voyant ni la fatigue de ma course, ni la chaleur du soleil qui depuis tant d'heures dardoit ses rayons sur ma tête. Ta vue, o ma *Jella*, me rafraichit, comme la rosée rafraichit nos brebis, lorsque nous les ramenons lentement du pâturage dans les soirées de juillet. Sois tranquille, ma *Jella*: mon absence ne sera que de cinq ou six jours, & j'espère que je ne me séparerai jamais de toi . . . — Tu espères, *Jervaz*? . . . — *Jella* avoit été frappée de ces dernières paroles; *Jervaz* s'empressa de l'embrasser, en lui disant de prendre garde que le lait ne manquât pas aux oursons: il crut faire une diversion au trouble de sa femme. „ Je ne te recommande pas nos enfans: je t'avertis seulement de ne pas trop les contrarier, lorsqu'ils se roulent.

sur la prairie avec les petits ours. Ne t'en effraye pas : laisse qu'ils en emportent quelqu'égratignure : cela les accoutumera à la douleur & excitera leur courage. „ Il partit & laissa sa tendre épouse allarmée par le doute de quelqu'événement qu'elle ne pouvoit prévoir. Les jeunes gens entreprirent la tournée du pais d'après les instructions de *Marcovich*.

Jella triste, affligée, chercha du soulagement en faisant part de ses soupçons à *Dascia*, pour laquelle elle avoit une sorte de respect qui venoit de la différence de leurs âges. Elle lui conta que *Jervaz* étoit plus pensif qu'à l'ordinaire : elle avoit remarqué qu'il parloit quelquefois la nuit, ce qui ne lui étoit jamais arrivé : elle se souvenoit de lui avoir entendu répéter en rêvant le vers de la chanson du volage & beau *Selimir*, lorsqu'il quitta sa tendre *Kofara*, pour courir les mers. „ Nos montagnes sont immobiles : les montagnes d'eau disparaîtront devant nous. „ Elle lui avoit demandé, quel voyage de mer il vouloit faire : mais il ne lui avoit pas donné de réponse. *Dascia* cherchoit à calmer les craintes de sa belle-sœur : sans doute la société de *Draganovich*, les voyages dont il l'entretenoit, & entre autres le naufrage de son père, étoient la cause & le sujet des rêves de son ami. L'air occupé lui venoit de son empressement à fêter un hôte que toute la famille chérissoit. „ J'aime aussi mon mari, poursuivoit-elle : mais je ne
m'

m'inquiéteroie point, si je le voyois parler moins qu'à l'ordinaire. Les questions que nous faisons à nos maris, lorsqu'elles n'ont pour objet que notre curiosité, quelque soit le tendre intérêt qui nous les suggère, sont pour eux aussi inutiles qu'indiscrettes. Quand ils nous aiment, ils les préviennent; quand ils ne les préviennent pas, ils ne sont point disposés à donner les réponses que nous voudrions. Depuis la fatale curiosité d'*Eve*, qui nous a dégradé dans l'esprit de l'homme, toute curiosité de notre part nous est imputée à crime. „ Mais malgré tout ce que *Dascia* venoit de dire, la jeune femme ne pouvoit point chasser cette mélancolie qui s'étoit emparée de son ame. Jamais elle n'avoit vu partir *Jervaz* avec autant d'attendrissement que cette fois. Pour se dissiper elle alla chercher ses enfans, & prit part à tous leurs jeux. Le soir pendant le souper de son beau-père elle chanta, comme à son ordinaire. Mais la disposition de son esprit lui rappella une des chansons les plus tristes, la mort de *Dabromir*.

Chanson de mort de Dabromir.

La lumière du jour pâlit : les tendres s'élevant de toute part : un grand rideau va couvrir la voûte des cieux.

Affreuse nuit, tu attends le dernier souffle du mourant, pour l'envelopper de ton ombre.

Laisse une issue à son ame, qui s'échappe en fumée, & se mêle au brouillard de l'éternité.

La flèche de l'ennemi est dans les entrailles du vaillant Dabromir. Qu'on ne l'arrache point, avant que son frère vienne écouter ses derniers mots.

Il court, il tombe sur le frère : la douleur perce son ame : il étouffe ses cris contre terre.

Je me meurs, dit Dabromir : mais tout est fait ; c'étoit mon tems : le corsaire est pris, vaincu, tué.

Il teint de son sang les eaux de la mer qu'il infestoit : le rivage que je teindrai du mien, est sûr & libre aux pécheurs qui nourriront mes enfans & les tiens.

Frère, ne pleure pas : garde tes larmes & mes adieux pour notre père : vis pour lui, pour nos enfans, pour ma vengeance, la destruction des infames.

Son visage est calme & serein, comme le ciel d'une belle nuit.

Ses yeux roulent avec peine, & cherchent autour de lui ses compagnons que la douleur tient muets & immobiles sur leurs genoux.

Mes amis . . . braves guerriers . . . j'ai vécu, comme vous . . . mourez, comme moi . . . nous serons ensemble toujours.

Allez à Klanaz : vous y trouverez la veuve & les orphelins : dites leur :

Dabromir est loin : il plane au baut des cieux sur vos têtes, comme l'aigle aux grandes ailes sur son nid.

Hé-

Hélas ! leurs larmes n'auroient fait oublier ma blessure . . . je ne verrai plus ni mon père , ni ma femme , ni mes enfans , ni le soleil qui s'est éteint à mes yeux .

Une secousse enfonce le trait mortel : il expire . Koslar , ton frère n'est plus : il ne sent pas tes embrassemens , il n'entend point les plaintes des guerriers .

Le convoi du vaillant est son dernier triomphe : la gloire le suit & s'assoit sur sa tombe .

Père de Dabromir , tu penches ta tête sur ce corps glacé : tes bras tremblans le serrent : & ton œil est sec , ta bouche est muette ?

Koslar , c'est à toi qu'il adresse la parole , en te montrant la flèche meurtrière .

Le sabre de Dabromir dans ses mains a terrassé nos ennemis : ils l'ont précédé en foule au séjour de la mort .

Qu'un nombre pareil tombe sous le tien , le suivra , le venge & te précède à ton tour .

Femmes , c'est à vous autres à pleurer le vaillant , à chanter ses victoires .

Tout cédoit à ses coups : il n'a cédé qu'à celui de la mort . Voilà son heure , dit le destin à la mort : dirige sur lui une flèche aveugle .

La hache connoît & choisit le tronc qu'elle veut abattre : la foudre soudaine frappe au hasard & renverse le plus bel arbre de la forêt .

Koslar , tu diras aux enfans de ton frère : la

cedre de Dabromir votre pere repose ici : mais les cendres de ses ennemis errent dispersés par le vent sur le rivage de Mandranor.

Jella se tut : le bon vieillard & les domestiques qui soupoient avec lui, furent saisis par le frémissement de la peur. „ Et pourquoi, lui dit Pervan, choisir un sujet si lugubre ? Mes enfans sont loin : leur mâle voix est plus douce & consolante à mes oreilles que le chant du rossignol. La nuit avance : les ombres des morts à la guerre voltigent dans la campagne autour des tombeaux : elles se montrent souvent à nos yeux comme des flammes bleuâtres. Pourquoi, ma bonne Jella, appelles-tu sur ma couche les rêves sombres & inquiets ? Chante-moi plutôt les enfans de Kotromane, & leur sœur Dianiza qui fut si chère à Dieu & devint sainte : nous l'invokerons tous pour le salut de nos voyageurs. „

Jella fit un effort, leva au ciel ses yeux gonflés de larmes, obéit à son pieux beaupère & chanta.

Chanson de la bienbèureuse Dianiza.

Oh que les trois sapins & le peuplier elevent leurs têtes altièrés au milieu de la ville de Jakze !

Fils du même sol, égaux en hauteur, leur verdoyante oberclure est également riche & nuancée : ils entrelacent leurs branches, ils confondent leur ombre.

*Mais les plus beaux sapins de la montagne de
Kran-*

Krantar sont moins beaux que les trois guerriers,
 enfans du vieux Kotromane.

Le plus beau peuplier des bords de la Vrana
 ne l'est pas autant que Dianiza leur sœur, promi-
 se en mariage au roi d'Hongrie.

Kotromane, l'heureux vieillard de Jakze, a
 donné sa force à ses enfans: ses vieux ans reposent
 sur eux.

Méchantes Vieschize, le bonheur des enfans,
 l'espérance des pères, vous affligent: la beauté, l'
 amitié, les doux liens de la nature, qui serrent les
 humains vertueux, tourmentent vos âmes malfaisan-
 tes.

Vada, l'esprit innocent qui habite la monta-
 gne de Krantar, redit les chansons & répète les
 cris des Slaves qui la franchissent, a entendu les
 paroles adressées aux Vieschize par leur reine, l'
 infame Prüiska au bec de hibou.

Laquelle de vous autres fait le mieux exciter
 le feu de la discorde, répandre le poison de l'envie,
 semer la haine virile?

Celle qui comblera de malheurs la famille de
 Kotromane & causera la mort de ses enfans, aura
 dans sa dépendance le beau païs qui environne le
 Danube jusqu'au rivage de la grande mer aux on-
 des bleues.

Accorde-moi la souveraineté du beau païs qui
 environne le Danube jusqu'au rivage de la grande
 mer aux ondes bleues, répond Skarnuska la meur-
 triè-

rière, & je jure de plonger les Kotromane dans l'infortune & dans le crime.

A l'approche de la nuit elle entre dans Jackze enveloppée d'un nuage orageux, d'où part la foudre qui détruit les tours élevées par les hommes.

Elle va souffler sur les frères & sur la sœur le venin le plus subtil, & jette sur eux les sorts les plus funestes : mais ses efforts sont perdus, sa rage est inutile.

Les bons chrétiens, les fils obéissans, les Slaves hospitaliers & courageux ne craignent pas les enchantemens. Kotromane bénissoit tous les soirs ses enfans prosternés à ses genoux.

Skarnuska vole sur la cime la plus haute des monts, & fait sortir de sa bouche une voix enchantresse qui charme les oreilles & séduit les cœurs.

Ecoutez, Bans de la Bosnie, illustres guerriers, on conjure contre vous dans la ville de Jakze. Les enfans de Kotromane & leur père ont dit entr'eux :

Nous donnerons notre sœur, la belle Dianiza, au roi d'Hongrie : son frère Uladislas regnera avec nous sur les Bosniaques.

Les guerriers de la Pannonie sont à nous : nous leur livrerons la grande ville de Jakze.

La ville & le pais seront la proie des flammes : les femmes & les trésors seront notre proie : nous deviendrons les plus puissans de l'Esclavonie.

Réveillez-vous, Bans de la Bosnie, poursuit
Skar-

Skarnuska, mettez à mort les rebelles indignes qui préparent votre ruine.

Les Bans s'assemblent, prennent leurs armes, s'élancent sur leurs chevaux : la poussière s'élève autour des murs de Jakze.

Sauvez-vous, enfans de Kotromane : emmenez votre vieux père & la belle Dianiza. Comment résister au torrent qui précipite & renverse ?

Sauvez-vous auprès du Ban d'Harlouzza : cachez votre retraite dans l'antique Epidauré. Le mensonge de l'impie va se découvrir.

Vous rentrerez à Jakze, après avoir chanté la chanson de mort sur la tombe du décrépît Kotromane ; mais vous n'y ramènerez pas Dianiza.

Elle détourne ses yeux d'une terre ingrate : elle les fixe dans le ciel : c'est-là qu'elle adresse ses vœux, en dédaignant ceux des hommes.

Je la vois traverser la mer, descendre sur les côtes d'Italie & marcher à la ville du saint.

Elle parcourt les églises de Rome : ses foibles genoux, ses bras arrondis se meurtrissent sur les marbres sacrés qu'elle arrose de ses larmes & qu'elle frotte de ses mains.

Les prières de Dianiza sont agréables au Seigneur. Kotromane qui lui donna la vie, lui doit son salut ; ses frères le bonheur de remporter la victoire sur leurs ennemis.

Dianiza, tu as coupé ta belle chevelure, tu as
chan-

changé tes habits d'or contre un sac de toile, Le pauvre te suit: le fidèle te révère & t'invogue.

La vierge Slave quitte le séjour de la mort, & du péché: son âme pure se mêle au cœur des anges. Rome connoît trop tard la fille de l'illustre Kotromane.

Son nom est dans la bouche du voyageur en danger, parcequ'elle a beaucoup erré sur la terre.

Le pèlerin Morlaque lit sur sa tombe, Ci-gît la belle & bienheureuse Dianiza Kotromane, la vierge Esclavonne, chère à Dieu par ses malheurs & par ses vertus.

Prions Dianiza, pour qu'elle protège nos chers voyageurs que nous aimons, comme elle aimoit ses frères & le vieux Kotromane, son père.

Jella cessa de chanter: son tendre souhait émut le cœur du bon vieillard & des assistans. Tous accompagnerent le vœu de Jella, & tous chantèrent à la fois le dernier couplet de sa pieuse chanson.

Pervan loua & remercia sa chère belle-fille; l'âme inquiète à cause de l'absence de ses enfans, il alla remettre son esprit par la prière & par le repos.

Jella se retira aussi dans l'enceinte qu'elle habitoit. Lorsque Jervaz passoit la nuit hors de la cabane, elle se couchoit dans le lit de son époux: sa tendresse pour lui attachoit le plus grand prix à cette petite satisfaction. Ses enfans occupoient au pied

piéd du lit la place qu'elle partageoit avec eux, quand le mari étoit présent. Malgré ce tendre raffinement, elle ne pouvoit s'endormir: se tournant & retournant sans cesse sur les peaux qui couvroient la couche, l'idée de *Jervaz* absent ne la quittoit jamais; & à peine s'affoupiſſoit-elle, qu'il lui sembloit le voir nettoyer ses armes, seller son cheval, embrasser ses enfans & prendre un congé mystérieux. Elle se réveilloit en sursaut & regardoit autour d'elle, comme si en ouvrant de grands yeux elle eût pu dissiper les ténèbres: Enfin épuisée par les fatigues du jour & par l'agitation de la nuit, un sommeil plus profond alloit lui donner ce repos que la nature accorde même aux plus malheureux humains, repos qui en réparant leurs forces ne fait quelquefois que les préparer à souffrir davantage, lorsque frappée par quelque chose de piquant tombé sur son visage, elle s'éveilla, y porta la main, & par ce mouvement jetta à terre ce corps inconnu. Effrayée elle se précipite en bas du lit, ouvre la petite lucarne, & à la faveur du jour qui commençoit à paroître, elle apperçoit sur le pavé dans l'objet de son épouvante les deux couronnes nuptiales que le Caloyer leur avoit données le jour des noces, gage & symbole de la durée de son mariage. Les feuilles d'ormeau & de vigne étoient desséchées & presque toutes réduites en poussière: les branches nues étoient jusqu'alors restées unies, mais la chute les avoit séparées. L'effroi,

la

la douleur de *Jella* ne peuvent se concevoir. Désespérée elle se jette sur le lit, & se frappant le visage inondé de larmes : „ O *Jervaz*, o cher époux, voilà donc notre union finie, voilà le lien de notre mariage dissous. Tu pourras donc quitter ta fidèle *Jella*, briser son cœur, la voir mourir à tes pieds qu' elle a tant de fois embrassés? Une autre femme à ma place, au son de ta voix, approchera de ton lit? Une autre que moi peignera tes noirs cheveux, lavera tes pieds, préparera ton repas, changera les peaux, sur lesquelles tu te couches: & *Jella*, ta pauvre *Jella*, autrefois si chère à *Jervaz*, errante, abandonnée, cherchera un triste asile chez son père, pour peigner ses cheveux gris & tenir la branche de sapin à son souper? J'aime mon père & mes enfans : mais, cher époux, n'as-tu pas succédé dans mon cœur à mon père? N'est-ce pas à toi que je dois ces enfans que nous chérissions si tendrement? oui, je t'aime plus que mon père & mes fils. Non, je ne te quitterai jamais; les couronnes brisées te permettent de choisir une autre femme; il est vrai, mais c'est la chaleur de mes brûlans soupirs, lorsque j'étois couchée auprès de toi, qui les a desséchées. Plutôt que sortir de ta maison, je me traînerai à tes pieds, à ceux de ton père: il est bon, il ne souffrira pas de m'y voir expirer de douleur. Je resterai au service de *Dascia*: elle m'aime, elle ne me refusera pas. Une autre épouse à mon *Jervaz*? Peux-tu désirer d'en-

ten-

tendre la chanson de mort de ta première épouse infortunée? Ne crains-tu pas pour toi, pour ta nouvelle compagne la vengeance du ciel, le châtiement de ta cruauté? Que vais-je devenir? Que va-t-il faire? Dois-je craindre le plus grand, le dernier des malheurs pour moi? „ Après ce premier accès de douleur dans un instant de calme son ame entrevoit une lueur d'espérance. Elle se leva tout doucement & alla s'assurer que les enfans étoient plongés dans le plus profond sommeil. Alors elle se mit à ramasser les funestes débris des couronnes, tout en tremblant, & avec cette horreur que lui eussent inspirée la vue & l'attouchement du serpent le plus venimeux. Ses yeux hagards se tournoient à tout moment vers la porte, comme si elle eût craint d'être surprise. Enfin l'amour lui inspirant la plus pardonnable des ruses, elle réunit légèrement dans un voile toutes les branches sèches brisées & répandues dans le lit & par terre, & se hâta de sortir de la cabane: mais craignant de faire du bruit, elle ne voulut point ouvrir la porte; elle se glissa tout doucement par la lucarne & se mit à courir à pas précipités aussi loin qu'elle put, dans la campagne. Alors jettant sa vue autour d'elle, & ne voyant personne, *Jella* s'affit au pied d'un arbre & ouvrit le voile, en l'arrosant encore de ses larmes. Avec quel tendre soin cette épouse affligée cherchoit dans les feuilles détachées des couronnes à démêler celles qui avoient appartenu

à la

à la couronne de son époux d'avec celles qui avoient formée la sienne? Elle soulevoit les premières, les approchoit de ses lèvres, les posoit sur son cœur, & ses gemissemens recommençoient encore. Mais le tems preffoit: elle se lève avec résolution, & d'une main tremblante elle fait choix d'un certain nombre de branches semblables à celles des deux couronnes, & à peu près dans un pareil état de dessèchement, mais tenant encore ensemble de manière à pouvoir en faire deux autres couronnes, assez ressemblantes aux premières. Elle les entrelaça dans le même sens, & eut toutes les attentions, pour qu'elles parussent absolument les mêmes qu'on lui avoit préparé le jour de son bonheur. Quelques fils du voile lui servirent à bien lier avec toute l'adresse ce tissu imaginé par l'amour; elle se dépêchoit le plus vite qu'elle pouvoit, n'interrompant son travail que par les baisers qu'elle imprimoit sur l'ouvrage à mesure qu'il avançoit. L'ayant achevé, *Jella* l'admira, & il lui parut que les yeux les plus perçans n'auroient jamais pu soupçonner la fraude. Son cœur se sentit comme soulagé du poids énorme qui l'accabloit pour le présent: ce qui lui restoit à faire encore, étoit d'une exécution facile; *Jella* se leva, & par une superstition délicate en amour elle ne voulut point abandonner au vent les chers débris qui lui avoient coûté tant de larmes. Elle enterra au pied de l'arbre jusqu'au plus petit morceau des vieilles cou-

ronnes, & même la poussière qu'elle ramassa dans le voile: elle recouvrit ces dépouilles du plus beau gazon qu'elle put trouver: avant de s'en aller, elle le marqua l'endroit par un petit bâton planté à côté, & s'étant baissée, imprima sur la place plusieurs baisers. Elle prit les deux nouvelles couronnes & quelques bouts des anciennes qu'elle enveloppa dans un linge; elle se proposa de les garder soigneusement, son cœur ne pouvant se détacher de ce précieux reste. D'un pas léger retournant à la cabane, elle s'y introduisit par la même lucarne, sans interrompre le sommeil de personne. Une chaise posée sur le lit la fit atteindre au plancher: elle lia fortement aux anciens clous l'heureux symbole renouvelé, en le plaçant exactement, comme autrefois: & regardant ensuite d'en bas son ouvrage elle s'en applaudit, & par cet innocent artifice elle dissipa les craintes horribles qui l'avoient tourmentée. *Jella* se remit au lit, non pas pour s'endormir, mais pour contempler plus à son aise la couronne avec des yeux qu'elle effuyoit de tems en tems, en souriant avec l'air de satisfaction le plus pénétré que jamais des lèvres ingénues en se rapprochant ayent exprimé. *Jella* sortit radieuse de sa retraite tenant un de ses enfans dans les bras, & suivie de l'autre qui s'étoit attaché à ses jupes, & sautilloit sur une jambe. — Le premier sentiment de son ivresse un peu rallenti, *Jella* ne put s'empêcher de revenir plusieurs fois dans la

P jour-

journée à ses frayeurs. Elle avoit, il est vrai, réparé au plus grand des malheurs, celui d'être séparée de son époux que la chute de la couronne remettoit en liberté; mais cette chute fatale ne lui prédisoit-elle pas quelqu'autre désastre? Sans doute elle ou *Jervaz* en étoient menacés. Comment le prévoir & le détourner? A qui confier ses craintes? A qui parler de cet augure effrayant? Comment auroit-elle eu la force d'avouer la supercherie dont elle s'étoit rendue coupable à sa conscience? *Jella* se souvint d'une fée bienfaisante, d'une *Baornizca*; sa mère lui en avoit parlé souvent: elle vivoit depuis un tems immémorial dans une grotte de la belle montagne de *Morpolazca*. Ayant remplacée une autre *Baornizca* succédée à une plus ancienne, toujours dans le même endroit, on ne s'étoit jamais aperçu du changement de la personne, on la croyoit toujours la même, on n'avoit jamais su quand elle s'y étoit fixée; & la grande mère de *Jella* juroit avoir connue dans sa jeunesse la vieille *Baornizca* immortelle. Séparée du commerce des hommes, elle se plaisoit à leur faire tout le bien qu'elle pouvoit, & s'occupoit à détruire les mauvaises influences de ses rivales malfaisantes, les *Vieschize*, si funestes aux *Morlaques*. La mère de *Jella* l'avoit consultée une fois, & la fille avoit appris à cette occasion sa demeure. En se levant de grand matin, & marchant tout le jour, elle pouvoit se rendre à la montagne avant le coucher

du

du soleil. Elle iroit la voir, lui ouvreroit son cœur, lui conteroit le terrible prodige qui avoit effrayé son esprit, & lui demanderoit son conseil & sa protection. *Jella* prit cette résolution, & imagina de demander à son beau-père la permission d'aller passer trois jours chez ses parens, auxquels elle faisoit quelquefois des visites, puisque son mari ne devoit revenir que dans cinq ou six. La peur qu'on vint à favoir son secret, lui fit employer ce mensonge, le premier qu'elle eût fait de ses jours. Le *Staréscina* lui accorda de grand cœur sa demande, & lui recommanda seulement de partir de bon matin pour ne pas s'échauffer dans la marche, puisqu'elle nourrissoit sa petite fille, le dernier de ses enfans qu'elle devoit porter en chemin derrière son dos à la manière des *Morlaques*. *Jella* prit une servante, celle qu'elle aimoit le plus & qu'elle jugeoit la plus prudente & la plus discrète: elle lui donna un panier à porter, dans lequel elle mit des noix, du raisin à demi sec, des pommes, deux fromages & deux poules blanches, comme neige. Elle plia ensuite bien proprement un beau voile, présent de *Draganich*, dont elle avoit brodé les coins en soye cramoisi & en fil d'or: elle le cacha dans son sein entre l'habit & la chemise: c'étoient les présens qu'elle destinoit à la *Baornizca*, pour en obtenir encore plus la faveur & les secours. Ayant reçu le soir de la veille la bénédiction de *Pervan*, elle recommanda ses enfans à

Dascia qui s' étoit levée pour la voir partir, les embrassa sans les éveiller, & prenant la petite fille dans un sac attaché à son dos par une courroie, en compagnie de sa servante qui portoit le panier, elle se mit en chemin vers la maison de son père. *Jella* marchoit pensive, les yeux baissés & ne parloit pas: quelques soupirs de tems en tems sortoient de son sein. *Nika*, sa fidèle suivante, la regardoit en silence, & n'osoit troubler le sien: mais après une heure de marche, lui voyant prendre un nouveau chemin, & craignant qu'elle ne s'égarât par distraction, „ *Jella*, ma bonne maîtresse, sans vous demander la cause des soupirs qui sortent brûlans de votre bouche, & chassent devant eux les vapeurs du matin, je vous fais remarquer qu'en prenant ce sentier à gauche vous vous éloignez du village de votre père, au lieu de vous en approcher. „ *Jella* regardant *Nika* avec des yeux tendrement attristés, lui répondit: „ Ce n'est point le désir de revoir mes parens qui m'a mis en marche. J'embrasserai après ma douce mère: aujourd'hui, o *Nika*, c'est à la montagne de *Morpolazza* que mes pas sont dirigés. Je veux voir la bonne *Baornizca* qui fait là sa demeure éternelle: je dois lui parler, j'ai besoin de ses conseils. — Le brouillard de la douleur, répliqua la servante, peut-il obscurcir la clarté des beaux jours de l'épouse chérie de *Jervax Narzevizca*, de la belle-fille du puissant *Staréscina* de *Dizmo*? Il ne m'ap-

m'appartient pas de vous interroger, & j'ignore les raisons qui vous font désirer de consulter la *Baornizca*, mais vous ignorez aussi peut-être que nous avons encore huit milles jusqu'à la montagne: on ne voit plus de cabanes éparées, nous allons être au milieu des déserts, & le chemin va devenir pierreux & fatigant: je crains pour vous, ma maîtresse, pour votre santé. Si vous vouliez m'envoyer à votre place chez la *Baornizca*, je pourrais lui parler de vos chagrins, je recueillerois toutes ses paroles, & je vous porterois sa réponse avec cette fidèle exactitude que vous connoissez à votre *Nika*. Plus accoutumée que vous au travail, vous savez que c'est moi qui vais souvent à la forêt charger sur mes épaules le bois, que les hommes y ont coupé; & que je fais ce chemin plus d'une fois dans un jour, quoique la forêt soit éloignée de deux milles. Vous savez aussi que je ne manque pas d'adresse: *Dascia* m'emploie aux ouvrages de broderie: & vous, ma chère *Jella*, vous m'envoyez chez votre mère, pour lui porter quelque tourte de lait caillé aussi bien faite par mes mains que par les vôtres: je remplis alors vos commissions fidèlement, & je vous rapporte tout ce qu'elle fait dire à sa bien aimée *Jella*, sans oublier un mot, car j'ai aussi la mémoire bien bonne. Je fais plus de vingt chansons que le *Staré-scina* me demande, lorsque vous n'êtes pas en état de chanter à son souper. Si son secours peut vous

soulager, pourquoi n'employez-vous pas votre *Nika* qui vous aime tant? — Le secret qui pèse sur mon cœur, ne peut pas se communiquer, reprit *Jella*: je souffre d'avoir quelque chose de caché pour toi. Suis-moi, & je te promets, si la réponse de la *Baornizca* est consolante, de te conter alors mes allarmes, le sujet de notre voyage. „ *Nika* n'osa plus répliquer, & elles continuèrent à marcher en silence. Après deux autres heures de chemin, *Jella* s'arrêta pour donner le sein à sa petite *Anka* (c'est le nom que son grand-père le *Staréscina* lui avoit donné). *Nika* prit ce tems pour tirer les provisions du panier & étendre sur l'herbe un quart d'agneau rôti, une tourte de crème, des pommes & un flacon rempli de lait aigri: ensuite elle se mit à prier de toutes ses forces *Jella* de prendre quelque nourriture. „ Mangez, lui disoit-elle, ma belle maîtresse, pour conserver sur vos joues la couleur incarnat aussi vive que celle de cette pomme, qui a bu les rayons les plus chauds du soleil d'été. Mangez pour soutenir votre vigueur, & pouvoir danser le *Skoxi-gori* avec vos fidèles domestiques à l'arrivée de *Jervax*. Mangez, *Jella*; ou lorsque nous arriverons chez la *Baornizca*, rendue de fatigue & faute de nourriture, vous n'aurez ni voix, ni chaleur pour lui expliquer vos chagrins, pour la toucher par vos prières. „ Cette dernière raison persuada *Jella*; elle mangea de tout ce que *Nika* lui offrit, quoiqu'elle

le

le eût bien moins d'appétit & plus de soucis que sa compagne. Après s'être reposées une demie heure, elles se remirent en chemin moins tristement vers la montagne. *Nika*, voyant sa maîtresse un peu soulagée, lui proposa de chanter alternativement avec elle: *Jella* n'avoit pas assez regagné sa bonne humeur pour cela, & ne voulut point. *Nika* commença toute seule la chanson du roi *Uladimir* & de *Kraglia Stipana*; mais lorsqu'elle vint au moment du départ de la fille de *Kraglia* qui fut renvoyée à son père, après que le roi de *Bulgarie* en eut eu un fils, *Jella* fondant en larmes „ *Nika*, laisse cette chanson, je t'en prie, lui dit-elle, & chante-moi plutôt les plaintes de la vaillante *Krunoslava*, lorsque séparée de son époux *Boinoslar* elle le cherchoit en habit de guerrier sur le chemin de *Jackze*. *Nika* ne savoit pas cette chanson, & ne voulut point en proposer d'autres, de peur d'augmenter la tristesse de *Jella*. Elles marcherent long-tems en face de la montagne, en avançant sur une pente douce, parmi les buissons à l'entrée d'un bois qu'elles laisserent de côté, pour ne pas perdre de vue la cime du *Morpolazca*. Le soleil venoit de se coucher derrière les deux voyageuses, & la lune dans son plein étoit à leurs yeux sur le bord de l'horizon à travers le feuillage sa face rubiconde. La cime des grands arbres dorée par les derniers rayons du soleil promettoit la plus belle soirée. Quoique fatiguées d'un si long chemin, les

femmes hâterent leur marche au clair de lune, en cherchant la grotte de la *Baornizca*. Heureusement penserent-elles que son voisinage chassoit de là tous les mauvais esprits, ce que *Jella* fit remarquer à *Nika*, qui moins occupée jetoit des regards effrayés sur la route & autour d'elle. La petite *Anka* dormoit depuis long-tems, ses bras étendus sur le cou de sa mère: l'air étoit tranquille, le ciel serein, le sentier assez bon. *Nika*, rassurée par toutes les observations de *Jella*, reprit courage & la suivoit gaïement. On ne pouvoit marquer l'habitation qu'on cherchoit. Une touffe épaisse de cyprès, leur avoit-on dit plusieurs fois, marquoit l'entrée de la caverne, & une chute d'eau à quelques pas de là indiquoit par son bruit la direction qu'il falloit tenir. „ Voilà, voilà les cyprès, s'écria *Jella*: regarde, comme la lune débarassée de tous les petits nuages éclaire leurs sommets sacrés. Que leur sombre couleur m'inspire de respect! Combien cette demeure annonce la majesté, la douce bienfaisance de la fée qui l'habite! O sainte *Baornizca*, je vais porter mes pas craintifs & confians à la fois, dans l'enceinte qui te cache aux yeux des mortels. Tu n'aimes pas à vivre avec eux, mais tu n'exerces ta puissance qu'en leur faisant du bien. Je t'implore, je me voue à toi, je mérite ta pitié, ta protection. „ Elles entrèrent dans le bois, & bientôt apperçurent au milieu une grande ouverture qui laissoit voir dans le fond un flanc

flanc du rocher nud hérissé de crêtes & de pointes faillantes. Le vent agitoit lentement le feuillage des arbres: ce doux frémissement continuel s'unissoit au bruit calme de la chute d'eau qui filonnoit un côté de la montagne, & serpenoit en torrent parmi les cailloux qu'elle entraînoit. Une crainte religieuse s'empara des deux femmes: *Jella* en devenoit plus dévote: *Nika* retomboit dans la frayeur. Elles rallentirent le pas, & il paroissoit que c'étoit à contrecœur qu'elles approchoient insensiblement de l'entrée de la caverne. Une profonde obscurité marquoit son embouchure: elles n'osoient avancer: *Jella* elle-même hésita, mais ayant fait quelques pas avec effort, elle put entrevoir une lumière qui sortoit des fentes d'une porte intérieure. Prenant *Nika* par une main, elle recueillit toutes ses forces & ramassa un caillou, avec lequel elle frappa quelques coups mal assurés contre les planches de la porte. Le retentissement intérieur des coups les fit presque tomber à la renverse: la sueur de leur front devint froide, leurs genoux fléchirent, moins encore par respect que par le tremblement universel dont elles furent saisies. *Jella* avoit quitté la main de *Nika*, & celle-ci tenoit les siennes attachées aux jupes de sa maîtresse, comme pour la tirer de là. Il n'étoit plus tems de reculer: après quelques instans de silence, une voix sonore & douce en même tems du fond de la caverne prononça ces paroles.

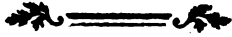
„ Qui

„ Qui frappe à la porte du séjour de l'ancienne *Baornizca* de la montagne ? Si c'est un malheureux qu'elle puisse secourir, il entrera : s'il désire le bien, je l'aiderai à le faire. Si c'est un curieux, ou quelqu'un qui souhaite le mal de son prochain, qu'il ne trouble pas mon repos. Qu'il s'adresse aux *Vieschize*, dont les cavernes remplies de flammes sulphureuses & puantes bordent les montagnes empoisonnées qui aboutissent aux plaines de *Narenta*. „
Jella rassurée lui répondit d'une voix plus respectueuse que timide, „ Vénérable *Baornizca*, celle qui vient implorer ton secours dans son affliction, est la fille de *Toposnich*, la femme de *Jervaz Narzevizca* qui est le fils du bon *Staréscina* de *Dizmo*. Son cœur est innocent, mais navré de douleur, plongé dans l'incertitude la plus allarmante. Daigne la recevoir dans ton asile de paix & de consolation, dans le séjour de la lumière & de la bienfaisance : daigne prêter l'oreille à ses chagrins, & lui annoncer les volontés du ciel qui t'inspire. „

La porte s'ouvrit alors, & la *Baornizca* parut aux yeux étonnés des deux suppliantes.

LES

LES MORLAQUES



LIVRE ONZIEME.

ARGUMENT.

*Visite & consultation de Jella chez la Baornizca.
— Chanson de Nika chez Topofnich,
& retour à la maison.*

„ **Q**ue la belle-fille de *Pervan Narzevizca*, que j'honore, soit la bien venue, dit la *Baornizca* à *Jella*, en la prenant par la main : entre dans mon habitation, repose-toi ; & ne crains point d'ouvrir ton cœur à celle, qui autrefois consola ta mère & ton ayeule. Toute ma science sera employée pour te secourir, pour seconder tes désirs, car tu ne peux vouloir que le juste. Viens, & rassure-toi. „ *Jella* entra avec elle. Une grande perche de sapin allumée éclairait le bas de la grotte, & pouffoit contre la voûte les tourbillons de la fumée épaisse. Le premier objet, qui frappa les yeux de la jeune *Morlaque* fut l'aspect de la fée. On voyoit sur son visage une vieilleffe avancée, mais il auroit été difficile d'en fixer l'âge : pas une ride n'en défiguroit les traits, n'en alté-
roit

roit la douceur. Son teint étoit brun, mais tellement uni qu'il en paroïssoit presque luisant : de petits yeux remplis de feu lui donnoient une physionomie brillante ; son front étoit large ; sa bouche grande & vermeille, garnie de dents rares, mais blanches, s'ouvroit par un sourire de bonté qui portoit l'espoir dans l'ame des affligés. Les sourcils & les cheveux d'un blanc argenté relevoient la majesté de sa figure : ceux-ci descendoient en longues tresses sur son cou & sur ses épaules. Sa taille étoit plus haute qu'à l'ordinaire : elle portoit la tête si élevée qu'elle se jettoit même un peu en arrière, comme celle d'une personne accoutumée à regarder souvent dans le ciel. Son habillement coupé dans le costume *Morlaque* avoit cependant dans son ensemble quelque chose de très-remarquable. L'étoffe étoit du coton le plus blanc : & au lieu du bonnet commun d'écarlate, sa tête étoit enveloppée de plusieurs voiles blancs, dont deux bouts pendoient sur le dos & finissoient en franges d'or : quelques plumes de paon & d'autres rares oiseaux garnissoient cette coiffure. On voyoit sur sa ceinture les sept couleurs primitives : une large écharpe, de la couleur de l'azur du ciel, parsemée de coquilles, de médailles d'or & d'argent & de sonnettes attachées à l'extrémité, descendoit de son épaule droite sur le côté gauche : chaque mouvement de son corps étoit sonore. Une grande chaîne d'argent doré entouroit son cou, & tomboit sur

sur sa poitrine. Elle avoit des brodequins tricotés & des *opanke* de bois & de corde, comme les femmes *Morlaques*. On remarquoit sur les fermaux, qui attachoient sa chemise, des plaques d'argent travaillé, qui représentoient des génies ailés, dont les yeux étoient de beaux grenats enchâssés. *Jella* & *Nika* ne cessent de la regarder avec une surprise mêlée d'admiration & de plaisir. „ Ma fille, lui dit la *Baornizca*, je vois que ma figure te plaît. La pureté du cœur, la tranquillité de l'esprit & le régime de vie le plus exact m'ont conservé la santé, & m'ont fait parvenir à un âge dont il n'y a point d'exemple parmi nous. — Mais je veux que tu te reposes, & que tu prennes quelque nourriture. Je ne te donnerai que ce que je mange moi même, les mets les plus simples. Je n'ai jamais regretté les repas de ceux qui remplissent leurs ventres avec la chair des animaux: les animaux étoient autrefois nos frères, puisque dans le paradis terrestre ils conversoient avec nos premiers pères. (a) „ *Jella* & *Nika* s'étant assises, la *Baornizca* dit à la suivante de prendre la petite *Anka*, sans l'éveiller, de dessus sa mère, & de la coucher sur des nattes dans un coin: ce qu'elle fit, tandis que la vieille tiroit d'une caisse des noix, des neffles, du lait caillé & du pain; & qu'elle plaçoit tout cela sur une table devant les deux
fem-

(a) Vieux préjugé de la nation.

femmes. *Jella* ouvrit aussi son panier, & présenta ce qu'elle avoit apporté, déployant d'abord le beau voile destiné à la *Baornizca*. Elle le reçut & le jeta tout de suite sur son cou. „ J'accepte ton présent, dit-elle, o fille de *Topofnich*, & tu ne l'auras pas mal employé. Ajoutons de ton fromage à notre souper : remporte tes poules, je ne saurois qu'en faire ; jamais le sang des animaux ne souilla la bouche, dont Dieu se sert quelquefois pour faire entendre ses volontés aux hommes. „ *Jella* en soupant reprit entièrement son assurance ingénue, & commençoit à questionner la *Baornizca* sur bien des choses qui l'étonnoient. Des pots d'herbes odoriférantes étoient placés sur des espèces des consoles de bois sculptées à la pointe du couteau, & distribuées d'espace en espace le long des parois inégaux de la grotte, contre lesquels étoient attachées des nattes, pour la garantir de l'humidité. D'autres nattes pareilles couvroient le pavé, & au pied du mur on en voyoit d'un travail plus fin, garnies en feuilles séchées de roseaux, pour servir de matelats : quelques pierres formoient un cercle au milieu : des cendres & des broussailles indiquoient que c'étoit là la cheminée : deux vieilles caisses de bois également sculpté, quelques escabeaux à trois pieds, deux tables, plusieurs vases attachés par leurs anses à des clous, composoient l'ameublement du lieu. *Jella* observoit tout. La fée voyant sa curiosité : „ Tu t'étonnes, lui dit-elle, de tout ce que tu vois.

Les`

Les nattes qui couvrent les murs du rocher, sont d'un travail qui t'est inconnu; je les tiens des *Turcs* de la *Bosnie*, qui viennent quelquefois me consulter. Et pourquoi refuserois-je mon secours aux *Turcs*? C'est à celui qui a créé tous les hommes à les juger. C'est à nous à les aider, quand ils ne désirent que le juste. Les nattes ainsi faites tempèrent le froid causé par l'humidité. Les excès des saisons qui font prospérer la terre, sont nuisibles à quelques uns de ses habitans. Un arbre suffit pour mettre à l'abri des grandes chaleurs l'oiseau qui voltige dans les airs: il fait ensuite se transporter sous des climats doux aux approches de l'hiver. Le creux des rochers sert d'asile aux animaux qui marchent & qui rampent. L'homme, le plus intelligent de tous, construit lui-même ce qu'il faut à ses besoins. Heureux celui, o ma fille, qui n'en connoît qu'un petit nombre! Les vases d'herbes odoriférantes que je soigne dans toutes les saisons, épurent l'air de ma grotte & font passer dans mes poumons des vapeurs douces & saines. L'air que je rends par ma respiration, n'étant pas pestiféré par les particules putrides d'une nourriture pourrie, ressort de ma poitrine presque aussi pur que celui que j'aspire. Les autres vases que nos bons bergers *Morlaques* s'amuse à sculpter & qu'ils m'apportent en présent, suffisent à contenir le lait qu'une vache que j'ai dans une cabane tout près d'ici, me donne abondamment pour

ma

ma nourriture, soit que je le boive, soit que je le laisse aigrir, ou que je le fasse cailler. Les fruits que j'ajoute à mes repas, les toiles & les habits, sont aussi des dons que Dieu m'envoie par la main des hommes auxquels il daigne vouloir que j'interprète ses ordres : je refuse les peaux qui rappellent le meurtre : ma tête ne reposera jamais sur la dépouille arrachée par le plus fort au faible innocent : des rêves sanglans troubleraient mon sommeil & souilleraient mon ame. La cheminée que tu vois, n'a jamais été allumée pour moi : elle rechauffe le *Morlaque* qui vient à moi dans les nuits d'hiver, ou qui s'égaré dans la montagne & frappe à ma porte transi de froid & rendu de fatigue. L'habitude, ma fille, & le mépris des souffrances m'ont donné la force & l'indépendance d'une multitude de ces besoins qui tourmentent les hommes, lorsqu'ils ne sont pas satisfaits, & leur causent tant d'embarras pour l'être. „ La *Baornizca* se leva alors, posa la table de côté, enferma dans l'une des caisses les restes du souper, & dit à *Jel-la* : „ La nuit est claire & tranquille. Veux-tu jouer, ma fille, pour quelques momens de la vue du ciel dans toute sa beauté ? Sortons ensemble de ma retraite : le tems est doux. J'ai l'habitude d'adresser tous les soirs ma prière au Créateur en plein air ; & lorsque le tems ne le permet pas, c'est du seuil de ma porte que je lui envoie mon hommage. *Nika* dans ce tems se couchera auprès de la petite

An.

Anka : nous ne resterons pas long-tems dehors : tu reposeras ensuite ton corps pour que ton esprit soit calme au réveil. „ A ces mots elles sortirent ensemble, & s'avancerent en silence jusqu'à l'enceinte des cypres. „ Arrête-toi, ma fille, dit la fée : c'est demain à la pointe du jour que je t'amènerai avec moi au milieu de cette sainte obscurité. Ici nous tâcherons par des mystères institués par les anciens sages, oubliés depuis long-tems par les lâches humains, d'attirer sur nous les regards de l'éternel. Si ton cœur est pur, son inspiration descendra dans mon ame, & m'indiquera les conseils que je dois te donner pour te préserver du malheur. Ce cœur peut s'ouvrir à moi : il n'y a que Dieu & moi qui t'écotent : tu ne peux lui rien déguiser, mais tu l'offenserois en usant de déguisement envers moi. Leve auparavant tes yeux vers cette voûte superbe, où des millions de flambeaux célestes éclairent son trône immortel. Il remplit ce ciel immense qu'il a bâti & que nous n'avons qu'à fixer pour sentir & entretenir sa toute-puissance. Vois la lune qui jette sur nous sa douce clarté : c'est sans doute un des plus petits flambeaux que le Créateur a placé plus bas & à notre portée ; celui qui voyage sur terre, & celui qui parcourt la surface des mers, est indigne de la lumière qu'il en reçoit, s'il ne l'en remercie point. Ainsi que le soleil, lorsqu'elle se dérobe à nos yeux derrière la montagne, elle va éclairer d'autres peuples. Dieu

Q est

est le père de tous les hommes, & son amour est pour tous. Admirez-le dans la grandeur de ses ouvrages, & attirons sur nous par nos prières sa bénédiction. Dieu, disoit à haute voix la pieuse *Baornizca*, qui vois dans les cœurs des humains, Dieu qui connois nos véritables besoins, nous sommes dans la peine, nos ames souffrent, nous craignons des maux inconnus. Pardonne-nous, si c'est en punition de nos crimes : viens à notre secours, si les méchans conspirent contre nous. Après cette courte prière que *Jella* suivit avec ardeur, la fée lui dit de s'affeoir à côté d'elle sur un banc à l'entrée du bois. „ Ouvre ta bouche, o *Jella*, & parle à ta mère : que ton secret passe dans mon sein ; Dieu voudra m'aider sans doute à te tirer de peine. „ *Jella* alors, les yeux baissés & la respiration agitée, fit à la vieille le triste récit de ses craintes à cause des mots qu'elle avoit entendu sortir de la bouche de son mari, & raconta minutieusement la funeste aventure de la chute des couronnes, dont elle lui montra les débris qu'elle avoit cachés dans sa ceinture. La *Baornizca* lui dit, „ Tu as bien fait de les apporter ; nous en aurons besoin dans son tems. „ *Jella* avoua de même à la fée la supposition d'une nouvelle couronne, pour cacher cette chute fatale, & laisser ignorer à son époux le cruel droit qui en résultoit pour lui, & qui en allarmant sa tendresse l'auroit toujours tenue dans un
 état

état désespérant. Un torrent de larmes accompagnoit son discours, que les sanglots interrompirent souvent. La *Baornizca* en l'écoutant toujours avec la plus grande attention voulut que la pauvre affligée soulageât son cœur en exhalant sa douleur sans retenue. „ Certainement, lui dit-elle, l'événement est de la plus grande importance, surtout ayant été précédé par les paroles que tu as entendu préférer à ton mari, lorsqu'il dormoit. Les rêves sont envoyés souvent par la Divinité à ses enfans les plus chéris, pour les avertir des malheurs qu'il peut dépendre d'eux de détourner. Tu ignores le rêve de *Jervaz*, & là-dessus je ne puis te rien dire. Pour la chute de vos couronnes, peut-être n'est-elle pas d'un aussi funeste présage que tu le crois, puisqu'une grande partie de nos *Slaves* n'y attachent pas le droit de séparation entre mari & femme. *Jervaz* qui t'aime, n'auroit sûrement pas profité d'un droit que le hazard & non ta faute vient de lui donner. Tu aurois pourtant dû l'instruire de ce qui étoit arrivé: tu t'es peut-être privée par ta supercherie, ma fille, du triomphe de te voir choisir une seconde fois pour épouse par ton bien-aimé. Mais il vaut mieux lui en faire toujours un secret. Le manque de confiance & le crime dans les femmes ont quelquefois les mêmes suites auprès des hommes: ils les punissent également d'avoir mal pensé, comme d'avoir mal agi. Allons nous coucher, ma chère *Jella*. L'avenir se dévoile sou-

vent au milieu du repos, & brille au sein des ténèbres. Sur la pointe des pieds je m'approcherai de ton oreille, pour ne pas éveiller *Nika*: je consulterai ton ame endormie & plus dégagée des sens: je ne troublerai point le sommeil de ton corps abattu. Je te promets toute mon assistance. La méditation du passé va m'éclairer sur l'intelligence de l'avenir, & j'y joindrai les augures que la nature a tracés par ses mains éternelles & par l'ordre de son auteur. Calme ton esprit, *Jella*: répare tes forces. Le soleil ramenera la clarté & la vie sur la terre & dans ton cœur. „ Elles rentrèrent dans la cabane. La *Baornizca* d'un côté, *Jella* toute habillée de l'autre près de sa fille se couchèrent dans le silence & dans le recueillement: l'émotion continuelle de l'ame & la fatigue du voyage plongèrent bientôt la jeune femme dans le plus profond sommeil. D'ailleurs les dernières paroles de la fée avoient répandu un baume salutaire sur les plaies de son cœur, & avoient assoupi ses allarmes. Elle ne s'éveilla qu'un instant pour donner le sein à sa petite, & dormit encore jusqu'à ce que la voix douce de la *Baornizca* se fit entendre à son oreille. „ Leve-toi & suis-moi, bonne *Jella*. „ Elle obéit sur le champ, & donnant sa main à la fée, d'un pas mal assuré elle sortit de la grotte. La vieille eut soin d'en fermer la porte avec une grosse pierre, pour ne pas être suivies & surprises par *Nika*. Une petite lueur blanchâtre au fond du ciel

op-

opposé commençoit à peine à dissiper les ombres de la nuit : les étoiles se retiroient dans l'immensité de l'espace, & la rosée du matin brilloit sur les feuilles & sur l'herbe. Les femmes avançoient lentement. Elles alloient entrer dans le bois des cyprès, lorsque la *Baornizca* dit à sa compagne. „ Elève ton cœur à Dieu, prie-le avec moi d'accueillir nos vœux, de protéger nos têtes contre les maux qui les menacent. “

Parvenues au milieu d'une petite place, *Jel-la* y vit trois grandes pierres posées l'une sur l'autre, sur lesquelles on voyoit des caractères que la *Baornizca* prononça & expliqua, en disant, *Dieu éternel, Dieu créateur, Dieu rémunérateur*. Les cyprès s'élevoient autour, & parmi eux quelques lauriers, deux grenadiers, un petit myrthe & d'autres plantes inconnues, mais toujours vertes. La fée s'arrêta devant les pierres, & se tournant vers *Jel-la* d'un air majestueux, „ Les mystères de mon art vont commencer, dit elle; je vais tâcher avec l'aide de Dieu de pénétrer dans les secrets qu'il ne révèle qu'aux bons croyans. Les signes manifestent ses volontés aux hommes: elles sont écrites dans le grand livre de la nature qui renferme la destinée immuable de tout ce qui a été créé. Mais qui peut lire par la seule science les caractères de l'Eternel incompréhensible? Les siècles innombrables n'ont appris aux hommes curieux que des erreurs. C'est à l'ame pure & bien intention-

née qu' il daigne inspirer l'ardeur de connoître ses décrets, & qu' au bout d' une longue vie qu' on lui a consacrée, il accorde l' intelligence de quelques uns des mystères indiqués dans le grand livre. J' aurai besoin quelquefois de ton concours : observe bien tous mes mouvemens & fais promptement à obéir : garde-toi surtout de m' interrompre : que le silence arrête sur tes lèvres les questions & les plaintes. Le silence est nécessaire au recueillement : le silence indique la soumission. „ *Jella* promit d' obéir exactement à toutes ses instructions. La fée lui dit alors d' ôter son bonnet, de le poser à terre & de défaire ses tresses, en suivant son exemple : puis elle lui fit jetter ses *opanke* & marcher nus pieds. „ Prends deux branches de cyprès, deux du laurier toujours verd & deux du grenadier. Arrache quelques branches aussi du myrthe odoriférant, & dépose tout sur la plus haute des trois pierres : je vais de mon côté y joindre les feuilles de ces autres plantes qui te sont inconnues. „ *Jella* exécuta les ordres en silence, & la *Baornixca* plaça les branches deux à deux, en croisant un couple sur l' autre, & en y entremêlant les feuilles des plantes mystérieuses. Cela fait, „ donne moi, dit-elle, les petits morceaux de bois, restes des branches de ta couronne de nôce. „ *Jella*, les tirant de son sein, les présenta en soupirant à la vieille qui les plaça en croix sur le sommet de la petite pyramide qu' elle venoit de faire.

S' étant

S'étant alors arrêtée un moment , comme pour contempler son ouvrage , elle prit dans sa ceinture une boîte dans laquelle il y avoit deux petits bâtons de bois sec & dur ; & s'étant mise à les frotter & frapper l'un contre l'autre avec beaucoup de force , il en sortit des étincelles qu'elle dirigea avec adresse sur les branches entassées : & continua jusqu'à ce qu'elle vit une petite fumée s'élever lentement de plusieurs côtés de la pyramide . „ Fixe tes regards sur moi , dit-elle à la jeune épouse , allume le feu de la prière dans ton cœur , & n'ouvre pas ta bouche , ne remue pas ton pied . „ Alors la *Baornizca* levant ses mains au ciel , secouant sa tête chenue , agitant ses cheveux , les yeux immobiles sur l'autel , se mit à tourner tout à tour , en prononçant des mots qu'il fut impossible à *Jella* de comprendre , quoiqu'ils lui parussent ressembler à la langue du pays . Après avoir fait plusieurs tours , la fée inquiète s'arrêtant tout à coup , & examinant soigneusement la pyramide , dont il ne sortoit que de la fumée , dit à *Jella* „ Monte sur le bord de la pierre inférieure , détache le *jaçerma* de ton cou , tiens-le étendu avec tes mains d'un côté , tandis que je ferai de même à l'autre qu'il reste ainsi déployé sur le bûcher . „ *Jella* obéit : la fumée devint plus épaisse , lorsque le voile fut placé au dessus à une certaine distance . La fée baïsoit de tems en tems la tête comme pour voir si la flamme ne se montrait point , & disoit à *Jella*

d'y regarder aussi, en continuant toujours d'un air plus égaré, & d'une voix plus forte à prononcer les paroles magiques. La flamme ne parut jamais. Après une longue attente inutile, la *Baornizca* plia promptement le voile enfumé, le cacha dans son sein, & regarda plus attentivement dans le bûcher qu'elle venoit de découvrir. Pendant ce tems le soleil commençoit à éclairer la cime des montagnes, & tous les objets devenoient visibles. A l'examen minutieux qu'elle fit de la pyramide avec des yeux allarmés, il se trouva que les deux petites branches de la couronne étoient disparues, ou avoient été consumées: le myrthe, le laurier & les autres feuilles étoient réduites en charbon ou en cendre, quoiqu'elles n'eussent pas donné de flamme: les seules branches de cyprès n'étoient qu'un peu enfumées, & paroissoient toutes entières. „ Sors de l'enceinte, ma pauvre fille, dit la *Baornizca*, tandis que je consulterai le voile & les tâches de la fumée: regarde autour de toi, & viens me rendre compte de ce que tu auras vu de remarquable, surtout à ta gauche. „ *Jella* sortit en tremblant: le visage de la fée lui paroissoit triste & du plus mauvais augure, mais elle n'osoit l'interroger. La vieille déploya le *jaçerma*, mais quoique très-savante dans son art elle ne fut y voir que les tâches de la fumée qui avoient noirci le voile d'un bout à l'autre. Rien de plus sinistre pour *Jella*. Cette-ci appelée revint & dit qu'elle n'avoit rien ap-
per-

perçu à sa droite, & qu'à sa gauche elle avoit été frappée de la vue de quelques corbeaux qui paroissent se disputer des lambeaux de chair. La *Baornizca* soupira en regardant *Jella*: elle lui rendit son voile, en lui disant de le laver à la première fontaine, avant que *Nika* soupçonnât l'usage qu'on en avoit fait. Elles quitterent ensemble l'enceinte, & la fée ayant fait asseoir *Jella* sur la même pierre du soir précédent, prit ses mains tremblantes dans les siennes, & lui parla ainsi.

„ Ma fille, par tout ce que j'ai pu entrevoir dans l'avenir, par tout ce que Dieu s'est plu de manifester par des signes, quelque malheur s'appête à tomber sur ta tête, ou sur celle de *Jervaz*, ou sur toutes les deux. Les gouttes de la rosée que tout le feu du bûcher n'a pu faire disparoître de dessus les feuilles de cyprès, montrent qu'il y aura bien des pleurs répandus dans votre famille. „ La fée ne voulut point dire à *Jella* que les petites branches des couronnes si tôt consumées, & son *jaçema* teint en noir d'un bout à l'autre dénotoient une catastrophe funeste à l'un des deux époux.

„ Plie ta tête, o ma fille, aux décrets du maître suprême ; ils sont immuables. Se révolter avec des plaintes aussi rebelles qu'inutiles, pourroit irriter la Divinité, qui peut s'apaiser, lorsque nous ne l'espérons point. Notre résignation, tout en augmentant nos forces pour supporter le malheur, fléchit quelquefois sa juste colère. Je ne
puis

puis t'en dire d'avantage: mes foibles yeux ne voyent ni plus loin, ni plus clair. „ *Jella*, sa tête cachée dans le sein de la vieille, inondée de pleurs, étouffant ses sanglots, commençoit dès lors à ressentir les malheurs, dont elle étoit menacée: l'incertitude sur la personne qui alloit en être l'objet, lui perçoit le cœur. O ma mere, que *Jervaz* ne m'abandonne point, & que je meure: c'est le seul vœu que j'adresse à ce Dieu, qui ne permet peut-être pas que mes pleurs le fléchissent. — Arrête, ma fille: il t'écoute: prie-le seulement de soutenir ton courage, & ne le blasphème point. Peut-être le mal, que tu crains, n'est pas celui qu'on t'annonce. Tu as des enfans, *Jella*; tu les aime, ils auront besoin de toi: garde pour eux toute ta fermeté — Et *Jervaz*, ma mère? *Jervaz* ne se détachera-t-il jamais de moi, m'en assures-tu? — Oui, je t'en assure: tant qu'il vivra, *Jervaz* aimera *Jella*. „ Ces mots redonnerent la vie à la tendre épouse: elle n'avoit eu l'esprit frappé que de la perte de son amour, de la crainte de s'en voir séparée. La *Baornizca* ne voulut point l'éclairer sur ce qu'elle avoit deviné: elle favoit que l'illusion est le plus grand bien de la vie. La jeune femme aida la fée à rajuster sa parure, refit ses propres tresses, essuya ses pleurs, lava ses beaux yeux à la fontaine, afin que *Nika* ne se doutât point qu'elle en avoit versé, embrassa plusieurs fois la vieille, & la pria de lui donner quelque
 pré-

préservatif contre les atteintes nuisibles des méchantes *Vieschize* sur *Jervaz* & sur elle. La *Baornizca* tira de sa poche deux petits paquets de forme triangulaire, & les lui donna en disant que tous les maléfices disparoissoient devant eux: qu'elle se gardât de porter un œil profane sur la sainte écriture qu'ils renfermoient; mais qu'elle attachât un des deux paquets à quelque partie de l'habillement de *Jervaz*, & qu'elle portât l'autre dévotement sur soi. Tant que les deux précieux *Zapisi* auroient été sur eux, ils n'auroient jamais eu rien à craindre des maudites *Vieschize*. *Jella* baïsa respectueusement les *Zapisi*, & la main qui les lui donnoit, & rentra avec la fée dans la grotte, sans que *Nika* qui dormoit encore, se fût aperçue de leur absence. La *Baornizca* l'éveilla: & mettant sur sa table des pommes, du lait & des gâteaux de froment, elle apprit à *Jella* un chemin qui la conduiroit en quatre heures au village de *Toposnich*. Après avoir baigné & remis sur son dos l'enfant, la jeune mère se congédia de la fée, la remerciant de tout ce qu'elle avoit fait pour elle, & la priant de la protéger par ses vœux à l'Eternel contre les disgrâces qu'elle avoit à redouter. La *Baornizca* l'embrassa, la bénit & la suivit des yeux jusqu'hors de la première enceinte de sa grotte: elle se sentoit émue de compassion pour *Jella*: sa beauté, sa jeunesse, sa candeur & surtout son amour pour *Jervaz*, la lui avoient rendue très-intéressante: mais elle

elle n'avoit pu lui être utile, si ce n'étoit en lui déroband une connoissance plus détaillée de ce qu'elle avoit à souffrir. *Jella* avançoit d'un pas léger dans la campagne. *Nika* voyant sa maîtresse un peu moins pensive que le jour précédent, voulut l'amuser en plaisantant sur la parure & la demeure de la vieille. Sans doute, disoit-elle, la forcière avoit quelque folet *Mazich* à son service? Comment auroit-elle pu suffire à laver tout le linge qui l'enveloppoit? Sans la fraîcheur de sa peau, ouvrage aussi du *Mazich*, elle lui auroit donné au moins deux siècles. Les belles médailles qui entouraient son cou, & sa ceinture étoient des présens de l'esprit. *Jella* fourioit égayée par les propos de *Nika*; elle lui fit promettre sous serment qu'elle ne parleroit jamais de la visite, qu'elles avoient rendue à la *Baornizca*. Mais tout ce qui étoit arrivé lui inspiroit la vénération la plus profonde pour la fée bienfaisante. „ Un jour je veux y aller aussi, disoit *Nika*, pour savoir si *Vuko* m'épousera l'année prochaine, comme il me le promet, *Vuko* qui jette la grande pierre si loin, & qui me fait sauter si haut, lorsque je danse à la ronde le *scotzi-gori*. Mais la forcière qui fait tout, que n'a-t-elle su que nous devons aller chez elle? pourquoi, si elle le savoit, n'a-t-elle envoyé son *Mazich* au devant de la belle-fille de *Narzevizca*, pour nous épargner le long chemin que nous fîmes hier? „ Avec de tels discours & quelques chansons, elles

par-

parvinrent plutôt qu'elles ne croyoient au village & à la cabane de *Topofnich*. Il étoit sur la porté avec sa femme: à peine apperçut-il sa fille qu'il l'annonça par un cri, & courut l'embrasser, suivi de la vieille & accompagné de plusieurs servantes; la première s'empara de la petite *Anka*, qu'elle porta à la rencontre de la grande mère, à laquelle l'enfant sourioit déjà. On s'empressa de demander à *Jella* le sujet de son voyage: & en supposant qu'elle venoit en droiture de *Dizmo*, son père lui dit: „ Pourquoi n'es-tu pas à cheval, ma fille? *Pervan* ne t'aime-t-il plus? refuse-t-il un cheval à la mère de ses petits enfans? Comment en si peu de tems as-tu pu faire une course aussi longue? — Mon père; *Jervaz* est en voyage avec *Dragananiçb*. Eux & leurs domestiques ont pris les meilleurs chevaux: j'ai voulu mettre à profit le tems de leur éloignement pour passer deux jours avec ma famille, & j'ai préféré de partir à pied, plutôt que de ne pas vous voir. „ Pendant les deux jours qu'elle s'arrêta chez ses bons parens, ce ne furent que fêtes, repas, danses & chansons. On remarquoit seulement dans *Jella* des momens de distraction, on la surprenoit souvent les yeux fixés sur la terre, ayant l'air très-occupé & un peu triste à la fois. On ne douta pas que ce ne fût l'inquiétude & le sentiment douloureux de l'absence de son mari: on ne se trompoit point: *Jella* se sentoît rongée de tems en tems par des sou-

foucis, effrayée par des allarmes qu'elle avoit de la peine à combattre & à calmer. Un soir au souper une larme involontaire s'échappa de ses yeux: d'un air vif & libre *Nika* secoue le sapin allumé qu'elle tenoit à la main, & s'écrie „ Fille du bon *Starefcina* de *Dizmo*, écoute ta servante, & non pas ton cœur inquiet qui te tourmente. On soupe loin de nous aussi gaiement & même plus qu'ici: je vois à cent milles de moi, comme une forcrière la nuit; rejouis-toi aussi. Je vais te dire la belle chanson de *Tiescimir* & *Vukoffava*. Que le *guzla* & la *tambura* accompagnent les justes plaintes d'une tendre épouse, délaissée, & sa joye au retour d'un époux chéri.

Chanson de Tiescimir & Vukoffava.

Le Ban du Kotar va frapper les rebelles: il appelle à son secours le bras robuste du vaillant Tiescimir, son gendre.

Tiescimir accourt aux combats, comme il accourut au festin de ses noces, lorsqu'il devint l'époux de Vukoffava, la fille du Ban du Kotar.

Elle pleure bien des mois une absence détestée: elle maudit les rebelles, & redemande Tiescimir, avant que sa douleur lui coûte la vie, & celle de l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Pourquoi ai-je reçu dans ma maison les messagers de mon père, qui s'invitoit au combat, o cher Tiescimir?

Pourquoi leur ai-je lavé les pieds, & tressé les

les cheveux , puisqu'ils étoient messagers de douleur ?

Ils m'apportoient des présens de ma mère ; mais ils m'enlevoient mon époux : tous ses joyaux valaient-ils le trésor qu'elle m'ôtoit ?

Je tressaillis à la vue du papier funeste qui l'appelloit : que n'eus-je la force de le déchirer avant qu'on le lût !

Je voulois te retenir , cruel Tiefsimir . Comment en avoir la force après ce que tu me dis , en me tenant dans tes bras ?

Ton père est dans le malheur : il demande mon bras contre ses ennemis . Si je ne fais pas couler le sang de ses ennemis , suis-je digne d'avoir reçu le sien dans le présent qu'il m'a fait de toi ?

Retiens tes larmes , o Vukoffava . Les larmes des femmes affoiblissent les enfans qui sont dans leur sein . Conserve-moi le nôtre . Je jure qu'il sera fort & magnanime , comme ses ayeux .

Après que la lune se sera montrée six fois dans toute sa grandeur & sera rajeunie & vieillie autant de fois , tu me verras de retour avec mes guerriers .

Tu m'aideras à orner les murs de Trebigne avec les dépouilles des ennemis de ton père .

La plus belle robe de l'épouse de Branko , le chef téméraire des révoltés , sera la dépouille de Vukoffava .

Il dit , il enfonce sur sa tête le casque de ses ancêtres , il prend la lance & il en dirige la pointe

vers

vers le Kotar; mais la première blessure qu'elle fit, fut dans le cœur de son épouse.

Oh que tu étois beau dans ton habit de guerrier! Tes compagnons chantoient ta force: peut-être à présent les filles du Kotar chantent ta beauté.

Le vin du Kotar est puissant: les querelles se succédoient souvent aux festins de mon père: le vin trouble la raison & fait perdre la mémoire.

Oh Tiefsimir, mêle la douce eau des sources de Nadin au vin que les belles servantes de mon père t'offriront dans le pakklara d'argent: & tu n'oublieras jamais ta Vukofsava.

Six fois j'ai vu naître & mourir la lune: les épis de nos campagnes ne paroissoient pas encore, lorsque tu quittas Trebigne. La récolte est déjà dans nos greniers, & tu n'es pas de retour.

Ta mère a donné le festin de la récolte: l'on a mangé les gâteaux composés de froment nouveau & du nouveau miel de tes ruches,

Tu n'y étois pas & ton épouse n'a pas assisté au festin.

Mes servantes ont abattu les tardives noix: les feuilles mêmes tombent de l'arbre; & tu ne parois pas, o Tiefsimir.

Ton enfant remue dans mon sein; il m'avertit qu'il va bientôt sortir de sa prison. O Tiefsimir, ton épouse ne te présentera point ton enfant?

La malheureuse Vukofsava finira ses tristes jours consumée par ton absence? Oui; elle n'attend pour

mou-

mourir que d'avoir mis au monde ce fils qui te fera souvenir de la mère.

A ces mots Vukoffava laisse tomber sa tête sur son sein & ne parle plus. Ses servantes n'osent la consoler : elles pleurent autour de leur maîtresse inconsolable.

Un nuage de poussière s'élève au loin du côté du Kotar : la marche des chevaux, les cris des guerriers se font entendre.

Lève ta tête, o Vukoffava : crois-en les femmes, les enfans, le peuple dans un joyeux tumulte : regarde & crois-en tes propres yeux.

Change tes larmes de douleur dans les pleurs délicieux d'un bonheur inattendu. Tu es dans les bras du victorieux, du tendre Tiescimir.

A peine l'a-t-elle vu & senti, sa joye lui ôte la vue & le sentiment : elle revient, & se voit au cou le précieux collier de perles de la femme de Branko.

Elle ne reprend la voix que pour pousser des cris tendres inarticulés contre la poitrine de son époux, qui la serre & l'embrasse.

Trois jours après la belle Vukoffava donna un fils à Tiescimir : elle le présenta elle-même à son époux, & le lui entendit nommer Prélimir.

Le fier Branko étoit mort : tous les rebelles étoient dispersés, & leurs maisons brûlées. Prélimir dut sa naissance au triomphe & à la victoire.

Nika fut applaudie & remerciée. Jella pleu-

R

roit

roit de consolation, en goûtant d'avancé l'heureux présage.

Le surlendemain on se remit en route pour le retour. La mère de *Jella* lui fit pour la petite *Anka* présent d'un habit complet qu'elle avoit cousu elle-même, sans oublier les médailles & les chaînettes qui l'ornoient. Le vieux père accompagna sa fille une heure de chemin : & les deux femmes achevèrent lestement leur voyage, & se virent rencontrées par les enfans de la cabane qui jouoient à lancer des pierres. A peine les eurent-ils aperçues qu'ils vuidèrent bien vite leurs poches, qui en étoient pleines, & coururent au devant de la mère. Elle n'eut pas le tems de leur prodiguer les caresses qu'elle auroit voulu : ils se jetterent sur les panier des provisions, & ce ne fut qu'après l'avoir saccagé qu'ils commencèrent à l'embrasser & à répondre à son empressement maternel. Entourée, tirillée par les enfans, elle parvint à la porte de la cabane, où elle fut tendrement accueillie par toute la famille.

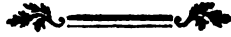
„ *Jella*, soyez la bien arrivée; *Jella*, tu t'es toujours bien portée : *Jella*, nos soirées ont été muettes pendant ton absence : à moins que de parler de toi, nous ne savions que nous dire. „ Elle étoit extrêmement aimée pour sa bonté & pour sa douceur. *Pervan* aimoit encore en elle les petits enfans qu'elle lui avoit donnés : & quoiqu'il cherchât à ne point affliger *Dascia*, on voyoit que

Jella

Jella étoit la favorite. Après les bonnes nouvelles données & reçues sur l'état de la famille des *Topofnich*, „ Sait-on quelque chose de *Jervax* & de ses compagnons, dit l'épouse empressée? Croyez-vous qu'ils seront ici demain? — Il se pourroit, répondit le père, mais je n'attends mes enfans & leur ami qu'après demain. Que leur donnerons-nous, *Dascia*, pour les régaler? Ils seront fatigués de leurs courses, quoique les jeunes gens ne se fatiguent guères, quand ils voyent du nouveau. Il faut apprêter ce chevreuil que l'on a pris sur la montagne, & ce mouton si gras que j'ai vu dans la grande bergerie. Faites des tourtes de lait, mes filles; & que le miel n'y manque point. *Draganich* aime le miel, quoiqu'étranger. Ces apprêts vous occuperont demain, mes enfans, & après demain nous écouteront le récit des belles choses que vos maris auront vues. Les récits curieux égayent & rafraîchissent l'ame du vieillard: ils sont pour lui ce qu'un beau rêve du matin est pour la jeune fille, lorsqu'il lui montre des habits nouveaux, ou qu'il lui apprend une nouvelle façon de placer des plumes & des fleurs sur son bonnet. “

Jella retirée dans son coin n'eut rien de plus pressé que de regarder au plancher. Ses yeux s'y attachèrent avec inquiétude: elle examina minutieusement l'aspect de la nouvelle couronne, & fut très-satisfaite de voir qu'elle avoit tout l'air de l'ancienne.

LES MORLAQUES.



LIVRE DOUZIEME.

ARGUMENT.

Congé & départ des fils de Pervan.

Vers la fin du sixième jour depuis le départ de nos voyageurs pour la tournée dans le pays on entendit de loin quelques coups de pistolet, le signal de leur retour. Toute la famille court au devant: ils arrivent. *Jervaz* est à terre le premier, il tombe aux genoux de son père, il se jette au cou de *Jella*, il serre dans ses bras les deux enfans à la fois. Il est impossible d'imaginer un accueil plus tendre & une satisfaction plus vive dans tout ce qui étoit parent, ami & domestique des *Narzevizca*. „ O mon père, que de merveilles nous avons vues! Notre pays est beau: il renferme de grandes curiosités. Mais que la ville est admirable! que la mer, sur laquelle elle est située, est étonnante! Imaginez-vous, dit *Jervaz*, mille & mille fois la largeur de notre *Cettina*, & vous n'aurez qu'une foible idée de cette immense plaine que la mer présente aux yeux du voyageur. De gran-

grandes barques pourtant la sillonnent, comme nos bateaux traversent ou remontent la rivière, lorsque nous allons pêcher la truite. Les cabanes de la ville sont toutes blanches, bâties avec de belles pierres: on diroit en les voyant qu'il y en a trois ou quatre l'une sur l'autre: elles sont assez grandes pour contenir cent habitans; ils y trouveroient un abri commode, s'ils s'y plaçoient, comme nous: mais ils aiment à s'y cacher, & on a de la peine à trouver l'endroit où ils demeurent. — J'ai vu, dit *Jervax*, des boutiques si remplies de draps & de toiles, qu'une seule suffiroit pour fournir des habits à tous les *Narzevizca* de notre village. — Nous avons mangé tous les jours, ajouta *Stiepo*, du pain à la place de nos gâteaux, & nous avons bu du vin excellent au lieu de notre lait aigri. La maison du *Staréscina* Venitien, qui est le père des peuples de la ville, est recouverte en dedans par les plus belles étoffes. Les miroirs que nous connoissons, montrent à nos femmes à peine leurs visages: nous en avons vu à la ville de si grands, que je pouvois m'y regarder moi de la tête aux pieds. Ce magnifique *Staréscina* m'a parlé en langue *Slave*, & m'a demandé, si je ne désirois point de voir *Venise*, le séjour des grands de la terre. C'est là sans doute, où l'on doit voir bien des merveilles „ Le vieux *Pervan* à cet endroit coupa la parole à son fils, „ Reposez-vous, mes enfans: que vos épouses lavent

vos pieds, & peignent vos cheveux, pendant que l'on apprêtera le souper: vous me parlerez ensuite des belles choses que vous avez admirées. „ Les jeunes gens obéirent, & *Pervan* prenant à côté *Dragananich*, lui dit: „ Pourquoi as-tu mené mes enfans à la ville? Vois, comme leur cœur s'est enflammé pour des objets qui leur étoient inconnus. Je crains qu'ils ne méprisent leurs cabanes, qu'ils ne désirent des choses qu'il n'est pas en mon pouvoir de leur procurer, & qu'ils n'en soient malheureux. „ *Erze* s'excuse sur ce que la ville de *Spalato* n'étoit pas loin de leur chemin, & qu'il n'avoit pu résister à la demande que ses compagnons lui avoient faite, de les y mener. Ayant ensuite mis un bel habit, parcequ'il aimoit le luxe en jeune homme, & avoit l'ambition d'éblouir ses hôtes par ses richesses, il se mit à table. *Jella*, en servant *Jervaz*, lui demanda, si les femmes de la ville étoient belles, & comment elles s'habilloient. „ Oui, *Jella*, dit-il; j'en ai vu d'aussi belles que toi: elles sont plus blanches: leurs habits ressembtent aux nôtres, mais ils sont plus variés par les ornemens & beaucoup plus fins. Quelques unes dédaignent de porter nos *opanke*, & renferment leurs pieds dans des chaussures de cuir ou d'étoffe précieuse: cela gêne leur démarche, & je suis sûr que les femmes de la ville ne pourroient ni danser si lestement, ni courir dans la prairie aussi vite que ma *Jella*. „ *Jella* sourit, & embrassa *Jervaz*.

vaz. „ *Dascia*, disoit *Stiepo*, que tu ferois heureuse de voir la ville! Tu apprendrois à composer des mets bien plus agréables que les nôtres, & à travailler de bien plus belles broderies. A la ville tout est recouvert d'or & d'argent. O *Dascia*, pourquoi n'habiterions-nous pas aussi la ville! „ Le sapin allumé & le souper servi, *Pervan* observa que ses enfans mangeoient avec moins d'appétit qu'à l'ordinaire, & gardoient un silence qui ne leur étoit pas naturel, Il crut remarquer aussi qu'ils s'entregardoient souvent, & jettoient ensuite leurs yeux sur *Dragananich* avec mystère. „ Mes enfans, dit le bon *Staréscina*, d'où vient que vous ne continuez pas le récit de ce que vous avez vu? Avez-vous visité le village habité par les *Jerevich*, qui sont si braves & si nombreux? Vous devez avoir été bien reçus chez les *Franovich*. Leur *Staréscina* a été fêté trois jours chez moi, il y a dix ans: sans doute la vue de mes enfans l'aura beaucoup réjoui. „ Ceux-ci ne vouloient pas dire qu'ils s'étoient arrêtés trois jours dans la ville, & qu'ils n'avoient presque rien vu ou remarqué en voyageant. Ils ne mentirent point, mais *Stiepo* dit à son père, que le chemin qu'ils avoient tenu, ne menoit pas chez ses amis. „ O mon pere, que la ville est superbe! Le soir toutes les maisons sont éclairées par des lumières semblables à celles que notre ami nous a montrées. Ses habitans jouissent de mille plaisirs que nous pour-

rions nous procurer aussi : ils sont *Slaves* ; comme nous : ils ne nous sont pas étrangers ; nous avons vu des frères , mais bien mieux partagés que nous. „ A ces mots , les deux frères se jettent à la fois aux genoux de leur père , & y posent leurs têtes. *Pervan* effrayé „ Que me voulez-vous , mes enfans ? leur dit-il : qu'allez-vous me demander ? Je ne vous ai jamais vu à mes pieds que pour me remercier : autrefois vous me parliez franchement . Sans doute ou vous avez commis quelque grande faute , dont vous souhaitez le pardon , ou vous avez quelque demande injuste à me faire. „ *Jervaz* levant la tête , & regardant son père , non , dit-il , tes enfans ne connoissent ni le crime , ni la honte : ils pourront t'affliger , mais ils ne te feront jamais rougir . Il est vrai que nous avons une grâce à te demander : nous savons qu'elle est juste : mais c'est à toi à la juger telle . Sans cela , nous préférons d'être toujours malheureux par ton refus à la plus grande satisfaction sans ton consentement . — Ah *Draganich* , qu'as-tu fait ? s'écrie le vieillard d'un air pénétré : tu as perdu ma famille , tu viens d'ouvrir mon tombeau sous mes yeux , tu vas m'y précipiter . — Relevez-vous , mes enfans : vous ne serez pas malheureux , dût-il en coûter la vie à votre infortuné père . — Non , non , père adoré , nous achèterions votre bonheur au prix de nos jours . C'est pour accroître ce bonheur , en ajoutant au nôtre , que nous vous demandons la grâce de
nous

nous permettre de faire un voyage à *Venise*, pour nous instruire, pour vous rapporter mille connoissances utiles, pour rendre vos vieux jours plus heureux par des commodités & des plaisirs ignorés parmi nous. O cher père, ne nous refusez pas cette grace: nous vous en prions par votre cheval favori, nous vous la demandons par le sabre tranchant qui vous mit en possession de notre mère. „ Les femmes allarmées entourèrent le beau-père, & fondirent en larmes „ Ah malheureux! vous voulez donc nous quitter? „ s'écrièrent-elles ensemble. *Pervan* leur fit signe de se taire. „ Levez-vous, dit-il encore en essuyant des pleurs qu'il s'étoit efforcé de retenir: asseyez-vous auprès de moi. Vous voulez donc m'abandonner à la fin de mes jours, vous voulez vous exposer à cette mer, sur laquelle mon ancien ami, votre bon père *Draganich*, o *Erze*, votre père a péri: & cela pour aller chercher des biens que vous ignorez, & qui jusqu'à ce moment vous ont été inutiles. De quoi vous ai-je laissé manquer? Nos *cimble* ont toujours été remplis de toute sorte de grains pour les gâteaux & pour les tourtes. Le nombre des troupeaux blanchit nos prés: le lait coule chez nous, les peaux vous habillent & couvrent vos lits. Jamais ni le drap, ni les *opanke* ne vous ont manqué: & j'ai toujours là haut dans une caisse les riches habillemens de nos ayeux avec des boutons d'or, pour vous parer aux grands jours de réjouif-

fan-

fance. Votre père vous aime, votre père a toujours été content de vous, heureux par vous jusqu'à présent: que vous manque-t-il? Si vous êtes las de mon gouvernement, je vais m'en dépouiller en faveur de celui de mes enfans que tous les *Narzewicza* convoqués jugeront le plus digne de leur servir de père: car il est juste que le peuple choisisse lui même son chef. Restez, mes enfans; ne donnez pas à votre père la douleur de songer tous les jours à son réveil, que quand la mort le surprendra, il n'aura pas auprès de lui ses enfans pour les bénir; ses yeux ne seront pas fermés par leurs mains, la chanson de mort sera chantée par d'autres Oh mes enfans, faudra-t-il mourir cent fois, faudra-t-il sentir au dedans de moi ma vie se consumer, s'éteindre au milieu de l'affliction & dans les tourmens de l'incertitude sur le sort de mes enfans, qui me laissent avant que la mort m'arrache à leur bras? „ Tout le monde pleuroit autour du vieillard: *Erze* lui même se repentoit d'avoir inspiré aux jeunes gens le désir de quitter leur demeure. *Jervax* attendri, emporté, se lève précipitamment, & prenant son père dans ses bras. „ Non, nous ne te quitterons point, dit-il; tu viendras avec nous. Tu guideras nos pas, tu veilleras sur tes enfans, & nous veillerons sur ta précieuse conservation. Je préparerai moi-même un chariot qui nous menera jusqu'à la mer: je choisirai la barque la plus forte, j'y placerai les meilleures peaux,

peaux, pour que tu y sois couché mollement. Viens avec nous, cher père, à *Venise*, pour ramener dans notre peuplade l'industrie & l'aisance. Tu choisiras mieux que nous, ce qui pourra augmenter notre bonheur. Nous ne te quitterons pas un moment: tu rapporteras avec toi la statue de la *Velika Catherina*, l'objet de tes désirs que tu feras faire sous tes yeux: & nous célébrerons la fête de notre retour devant la statue, par des jeux nouveaux, que nous enseignerons à nos amis & à tous les *Narzewicza*. „ *Stiepo* le pressoit aussi dans ses bras, lui baisoit le front & les cheveux blancs. *Draganich* ajouta: „ C'est moi, c'est moi, qui serai le guide & le gardien de l'ami de mon père, qui lui montrera les belles choses qu'il mérite de voir. „ *Pervan* touché de cette marque d'amour qu'il recevoit de ses enfans, „ Non, leur dit-il, mon grand âge ne me permet point de changer de ciel & de terre. Les dernières infirmités viendroient sûrement m'assaillir chez l'étranger, où je laisserai ce corps, loin des tombeaux de mes ancêtres, séparé de leurs cendres sacrées. O mes enfans, je n'ai plus de désirs pour moi seul: ce que vous souhaitez si ardemment n'est pas digne de ma curiosité. Il est inutile que je me déplace & que je m'expose à mille dangers, pour des objets qui peut-être ne me surprendroient pas. Si au contraire ces merveilles méritent que je renonce à mon repos pour les connoître, l'impossibilité d'en jouir

em-

empoisonneroit le reste de mes jours. Il faut que vous alliez à Venise, ou autrement vous serez malheureux? Eh bien : vous partirez. Les désirs des jeunes gens, ainsi que le sage *Korotagne* nous disoit, sont comme le torrent qui descend de la montagne au tems de la fonte des neiges. Si vous lui opposez des obstacles, il renverse les digues, s'élançe dans les campagnes & emporte les cabanes qu'il y rencontre. Si on le laisse se répandre à sa volonté, il cherche les vallées les plus profondes pour s'y jeter, & se creuse un canal de lui-même. Vous partirez : recevez-en ma parole : je ferai de vœux pour votre retour dans la solitude de ma cabane : laissez-moi en repos. Demain nous parlerons de votre voyage, de la façon que je désire qu'il soit fait, du tems que vous resterez éloignés de moi, & surtout de votre retour. „ Les enfans se remirent encore aux genoux de leur père : & *Draganich* lui dit qu'il étoit le meilleur des pères. Les femmes recommencerent à pleurer, & se retirèrent dans leurs chambres. *Pervan* se traîna lentement vers sa retraite, la douleur dans le cœur. C'étoit la première fois que ses enfans l'avoient affligé. Il auroit pu les refuser : mais étoit-il sage de le faire? Il prévoyoit que probablement ce voyage alloit changer les mœurs de ses *Morlaques*. Falloit-il envisager ce changement comme un bien? Ils avoient été heureux jusqu'à ce jour ; mais ils pouvoient l'être davantage. La providence

ce

ce avoit peut-être envoyé le fils de *Draganich* pour exciter cette envie dans ses enfans, pour procurer par leur moyen à toute la population des avantages nouveaux; la postérité alloit peut-être ajouter des nouveaux titres à la reconnoissance de ses compatriotes, découvrir des nouvelles sources de richesses, pour se distinguer de plus en plus parmi eux. L'ambition est de tous les états; de toutes les passions elle est la seule qui ne meurt qu'avec nous. D'ailleurs, pensoit-il, cela doit être: ce qui doit arriver est immuable: il falloit se résoudre à cette cruelle séparation. Il s'occupa toute la nuit à étudier les moyens de rendre ce voyage le plus utile qu'il pourroit, à ses enfans & au peuple qu'il gouvernoit. L'idée de voir partir ses fils lui étoit bien douloureuse: mais il eut la force de la combattre, & se dit à lui-même: „ J'aurois également pu être condamné à voir mourir mes enfans, & leur survivre: enfin je ne me sépare d'eux que pour un tems. Je puis encore les revoir, & à leur retour ils me seront d'autant plus chers que je les aurai perdus de vue quelque tems. „ Il forma ensuite le plan des ordres qu'il avoit à donner le lendemain, & s'endormit du sommeil paisible de l'homme, qui après avoir combattu croit avoir remporté la victoire sur lui-même. *Jervaz* s'étant rendu dans son coin n'y vit point *Jella*, qui étoit accoutumée de le déshabiller, avant de se mettre au lit elle-même. „ *Jella, Jella, où es-tu, ma bien-*

bien-aimée? „ *Jella* ne répond point, mais des sanglots mal suffoqués la décèlent cachée au fond de la cabane. *Jervaz* court à elle, & la prenant dans ses bras, „ *Jella*, dit-il, tu m’as vu partir tant de fois pour des voyages bien plus dangereux que celui-ci, soit en allant défier l’ours de la montagne, soit en assistant à quelque nœce éloignée de nos habitations: tu fais combien de fois le vin allume le feu de la querelle parmi les *Morlaques*, lorsque leurs festins n’ont pas à la tête un aussi sage *Staréscina* que notre bon père. *Jella*, crois-tu que je sois insensible à la douleur de me séparer de toi? Mais que puis-je faire? Veux-tu que je devienne un objet de risée pour mon frère & pour mon ami, en montrant que je leur préfère une femme? — *Jervaz*, tu ne m’aimes plus: *Jervaz*, tu cherches sans doute à me remplacer par quelque femme de la ville, se prit à dire la triste *Jella*. Je t’ai vu aux pieds de mon père, sans être touché de ses larmes, t’obstiner à obtenir cette affreuse permission que tu lui as arrachée. J’étois placée tout près de toi: mes pleurs couloient sur ton front, sans que tu daignasses seulement regarder celle qui les répandoit. *Jervaz*, tu as vu les femmes de la ville: quelqu’une parmi elles t’a promis de te donner de plus beaux enfans que ta *Jella*, & t’a offert de broder plus richement tes chemises; mais demande-lui de t’aimer, comme moi: prends garde à toi: bien loin de mourir, com-
me

me moi, quand tu te laisseras de ses caresses, comme tu fais des miennes, elle te remplacera aussi durement que tu vas peut-être me remplacer. Ce voyage est funeste à notre amour, je le fais, o *Jervaz* : ne pars point, je t'en conjure par mon amour, par nos enfans, par la mémoire d'*Anka* ta mere, qui voltige éplorée, sois-en sûr, autour de la couche froide de ton malheureux père. — Il n'est plus tems, *Jella*, de changer de résolution. L'homme qui retracte sa promesse, attire le mépris. Mon amour pour toi est aussi ferme que le roc, sur lequel est bâti le temple, où je t'ai donné ma foi. Je reviendrai, & cet amour fleurira de nouveau à ta vue comme les jeunes pommiers fleurissent au mois de mai. Je t'apporterai des habits plus beaux que celui de ma mère *Anka*, que tu avois le jour de ta nôce. Je t'apprendrai des nouvelles chansons, pour t'instruire sur les amours des belles & des braves de l'*Italie*. Leurs amours sont vifs m'a-t-on dit : mais je jure qu'ils ne sont ni si tendres, ni si constans que celui de ton *Jervaz*. Séche tes pleurs, ma chère *Jella* : je ne connois d'autre mauvais augure, que ta douleur & tes larmes. „ *Jella* obéit & parut se calmer. Malgré cela, son sommeil fut inquiet, & vers la pointe du jour il devint terrible. Un rêve affreux agita l'esprit de la malheureuse femme & acheva d'y répandre les terreurs que la chute des couronnes & les paroles de la *Baornizca* avoient fait naître & qu'elle tâchoit

en-

envain d'oublier. Un grand spectre de femme toute habillée de noir se présenta devant elle: d'une main elle tenoit une branche de sapin allumée qui jettoit une lueur pâle & enfumée: de l'autre elle lui monroit dans l'enfoncement une masse immense d'eau que *Jella* prit pour la mer, & sur le rivage une cabane autrement arrangée que la sienne, dans laquelle elle voyoit à travers des fenêtres un corps tout sanglant qu'elle ne put pas reconnoître. — „ Je suis *Anka*, la mère de *Jervaz*, lui dit le spectre d'une voix traînante & terrible; vois ce qui t'est préparé, en désignant le cadavre étendu à terre. *Malheur, malheur, malheur aux Narzevizca*. „ L'ombre élevoit sa voix en s'éloignant & disparut. *Jella* s'éveilla en sursaut baignée d'une sueur froide, les cheveux dressés & criant *malheur*. *Jervaz* sauta sur son séant épouvanté & sa femme lui raconta le songe, ou, selon elle, l'apparition qu'elle venoit d'avoir. Il ne se troubla point, mais cherchant à la rassurer, il lui dit que l'esprit d'*Anka* lui étoit peut-être apparu pour se venger de ce qu'elle l'avoit évoqué mal à propos. Si ce rêve eût dû désigner quelque malheur, c'étoit plutôt au père qu'on l'auroit envoyé comme au maître des démarches de ses enfans: que pour *Jella* elle devoit être tranquille, en se résignant à la volonté du ciel, qui se manifestoit par celle du père, dont l'amour pour eux étoit bien plus sensé & plus fort que celui d'une femme. *Jella* n'osa

ré.

répliquer : mais sa frayeur ne diminua point : & elle ne songea plus qu'aux moyens d'obtenir de son beau-père qui l'aimoit la permission d'accompagner son mari. „ Je veillerai sur lui, se disoit-elle, & je l'obligerai de porter toujours sur sa personne le précieux *zapisi*, présent de 'a *Baornizca*.⁶ *Dascia* de son côté avoit aussi répandu bien des larmes : *Stiepo* ne manquoit pas de l'affirmer d'un souvenir constant & d'un prompt retour : mais il étoit moins tendre que son frère ; & *Dascia* n'ayant pas trouvé dans son cœur ces épanchemens, qui naissent de la sensibilité & l'excitent dans les autres, s'étoit habituée à une certaine retenue qui régnoit dans toutes ses actions. Elle n'en aimoit pas moins son mari : mais sans ressentir les transports d'une femme plus jeune & plus heureuse par le sien.

Les fils du *Staréscina* à peine levés s'assemblerent avec *Dragananich* autour de leur père. Il venoit déjà de donner des ordres secrets au fidèle *Vuko*, & celui-ci étoit parti de l'habitation pour les remplir. Des gâteaux, du lait caillé, un peu d'eau de vie, du tabac & des pipes étoient sur la table. Ils s'y assirent tous en silence ; le bon vieillard le rompit de cette manière : „ Mes enfans, vous allez donc partir, me quitter & abandonner la demeure immobile de vos pères, pour courir sur les plaines mouvantes de la mer orageuse. Vous étiez heureux : trente années, o *Stiepo*, vingt-qua-

tre, o *Jervaz*, de paix, de satisfaction ne vous en ont pas convaincus. Vous imaginez que l'acquisition de nouvelles connoissances, d'objets nouveaux vous fera jouir d'un nouveau bonheur. Le pain cuit au four plutôt que sous les cendres, la lumière fournie par la graisse des moutons, plutôt que celle du sapin, & d'autres avantages pareils compenseront-ils les risques que vous allez affronter? Car, pour vos habits j'espère que vous n'en changerez pas: ceux de nos ancêtres passeront sur vos corps, comme ils sont passés du corps de mon père sur le mien. Tous les usages de la ville ne conviennent pas aux *Morlaques*: ne vous laissez pas abuser par leur mollesse. La plume & la laine servent de lit aux corps foibles qu'elles énervent toujours davantage: le *Morlaque* enveloppé de son *kabaniza*, étendu sur la peau de l'animal qui l'a nourri, dort sur la planche, & son sommeil en est bien plus doux & salutaire, puisque c'est au besoin & non pas à la paresse, à l'ennui qu'il succombe.

— Allez à la ville, & Dieu vous y bénisse. Examinez avant tout, si les gens qui l'habitent, s'aiment entr'eux plus que nous, s'ils respectent leurs pères plus que nous, si ceux-ci chérissent plus leurs enfans, s'ils repoussent, avec plus de courage que nous, les outrages des ennemis, s'ils en tirent une juste vengeance. Voyez s'ils ouvrent leurs bras & leurs maisons à l'étranger, comme nous, s'ils secourent le prochain malheureux, s'ils rebâtissent la

ca-

cabane du pauvre consumée par le feu, s'ils lui donnent un troupeau à la place de celui qu'un mal contagieux lui a enlevé. Voilà, mes enfans, ce qu'il sera utile & consolant pour vous d'observer; l'or & l'argent nous est inutile; c'est aux habitans de la ville qu'il est malheureusement nécessaire, à cause de cette grande quantité de besoins qu'ils ont: il leur coûte bien des peines pour se le procurer, bien des crimes pour l'arracher à ceux, qui en ont amassé. Mais puisque vous allez à la ville, vous aurez de l'or aussi. Les fils de *Narzewicz* doivent s'y montrer dignement, pour faire honneur à la nation *Morlaque*. Mais souvenez-vous que vous vous êtes toujours passés d'or; qu'un drap, couleur de feu, ou de rose ne garantit pas mieux de la pluie que le drap bleu, que le bon père de *Draganovich* nous a fourni tous les ans en échange de nos laines: & que la toile, sur laquelle *Dascia* & *Jella* brodent de si belles fleurs, fait d'aussi bonnes chemises que celle d'*Erze*, travaillée aussi finement que la toile d'araignée. — *Stiepo*, visite les temples consacrés au Dieu de l'univers: ce n'est point des dorures ou des étoffes que tu me rapporteras pour orner notre église. Mais si tu entends quelque prière que tu croyes plus digne de la divinité que celles que nous lui chantons, apprends-la, mon fils: tu me l'enseigneras à ton retour. Il fera bien juste que je remercie de mon mieux ce Dieu que j'implore, pour la

grace qu'il me fera de me rendre mes enfans. „ Le bon *Staréscina* à cet endroit essuya une larme, qui s'étoit grossie sur sa joue; les fils baissèrent leurs yeux mouillés. „ Il ne faut plus ni balancer, ni s'attendrir, reprit *Pervan*: quand l'homme a pris sa résolution, il doit être aussi ferme que le poirier, sur lequel une branche étrangère entée cherche à confondre le suc & la vie avec la sienne. Il s'étonne d'abord, mais forcé par des liens à souffrir, il adopte ensuite le nouvel hôte au point de rendre cette branche aussi féconde que les autres rameaux ses véritables enfans. — J'ai délibéré sur votre demande, j'ai cédé à vos instances: je vais tâcher à présent de rendre votre démarche aussi utile qu'il m'est possible. *Jella* „ Lorsque *Jella* s'entendit appeler, elle courut, & se jeta aux genoux de son père, en s'écriant: „ Ah ne me sépare pas de mon époux! Qui lui parlera tous les jours de son bon père, si ce n'est ta fille? Qui lui rappellera le souvenir de ses enfans, & le besoin qu'ils auront de le revoir, si ce n'est leur mère? Voudrais-tu que les pieds de tes fils, fatigués de leurs courses, leurs cheveux mêlés par les vents sur la mer fussent touchés par d'autres femmes que par une *Morlaque*? „ *Jervax* trembloit de la hardiesse de sa femme, & n'osoit ouvrir la bouche. Le vieux *Pervan* regarda sa belle-fille avec complaisance, & dit „ lève-toi, *Jella*; tu accompagneras mes enfans: c'est ce que j'avois décidé moi-même:

me :

me: il est juste qu'ils soient servis par une femme qui les aime: il est bon qu'ils ayent toujours devant les yeux l'objet le plus intéressant de la famille. Tu leur chanteras tous les soirs nos chansons: ta présence, ton amour, tes soins les tiendront fidèles à la patrie. Tu seras, ma fille, pour nous, comme le ciment qui joint les cailloux des murs de nos églises. *Jervax* est jeune: la femme est nécessaire à l'homme, ainsi que l'eau à nos bœufs, lorsqu'ils reviennent du pâturage: si le berger tarde à les mener à la rivière, ils courent s'embourber dans le premier marais qu'ils rencontrent. *Stiepo* moins bouillant pensera à sa *Dascia*, & la privation lui en fera sentir davantage le mérite. Toi, ma *Dascia*, ne sois pas fâchée de voir partir ton époux: tu restes avec moi, c'est à toi que mes enfans confient ma personne: je te confie moi les enfans de *Jervax*, l'espoir des *Nayzevizca*. Veille sur moi, *Dascia*: parle-moi toujours de mes enfans. Ton oreille est meilleure que la mienne: tu m'avertiras des coups de pistolet qui annoncerent leur retour. „ *Dascia* inclina sa tête, & baisa la main du vieillard qui l'embrassa au front; il se leva ensuite avec cet air satisfait & intrépide, que l'homme naturel a toujours, lorsqu'il sent d'avoir fait une bonne action, & qu'elle lui a coûté un effort sur lui-même. Il s'approcha du jeune *Erze Draganicb*, & le prenant par la main il lui dit: „ Je ne te recommande pas mes enfans; je croirois

t'offenser. Pense que c'est toi qui me les enlève : c'est à toi que je le redemanderai par mes larmes & mes vœux : c'est autour de toi que mon ombre errante poussera des cris de vengeance, si la douleur de les avoir perdus me plonge dans le tombeau. Que l'envie de voir la ville, ouvrage de ta séduction, ne leur soit pas funeste. Ton père étoit mon ami, tu l'es aussi, j'en suis sûr. Mes enfans sont dans tes mains. Ton expérience les guidera, ton amitié les protégera. J'accorde à cette cruelle absence le terme de six mois : ce tems suffit pour contenter leur curiosité, & pour rapporter quelques connoissances utiles. S'ils outrepassent ce terme, je jugerai qu'ils n'aiment plus ni leur père, ni leur pays : & je descendrai dans la fosse avec moins de regret. „ *Draganich* répondit : „ Si c'est une faute d'avoir fait naître dans tes enfans le désir de s'instruire pour être plus utiles à leur patrie, que le ciel m'en punisse. Je les prends sous ma garde, & je donne ma parole de te les ramener avant le terme prescrit tels que tu me les confie. „ Prenant alors ses deux fils par la main, *Pervan* monta avec eux au magasin, & ouvroit la grande caisse qui renfermoit ses richesses. Il en tira d'abord deux superbes habits complets, qui avoient appartenu à son grand père, avec les ceintures & les bonnets, qui en dépendoient. „ Voici les habits d'un des grands hommes de notre race : celui-ci je l'ai porté le jour de mes nœces avec votre mère ;
cet

cet autre je l'ai mis le jour que je fis couper les premiers cheveux à mon aîné. Ménagez-les, pour que vos enfans puissent aussi les porter dans leurs jours solempnels. Vous vous en parerez quelquefois à Venise, lorsque vous irez voir quelqu'un des *Staréscina*, qui gouvernent cette grande ville. Vous leur direz: Nous sommes les fils du fidèle *Staréscina* de la peuplade des *Narzewizca* à *Dizmo*. Voyez-en la beauté. Les boutons en sont d'or massif, travaillés à *Byzance*, avant que les *Turcs* en fussent les maîtres. Les bottines garnies en argent, les écharpes en soie & en cordons d'or, les ceintures de cuir recouvertes de pointes d'argent en beau dessein, sont le complément de ces habits. C'est ici la bourse pour le tabac, & une autre que vous ne porterez pas vuide. A ces mots *Pervan* cherchant dans le fond de la caisse, en tira un sac de peau rempli de vieux sequins, qu'il versa sur le plancher: on en compta six cent qu'il partagea également entre les deux frères. „ Voyez-vous cet or? Il étoit là depuis plus de cent ans, toujours inutile aux *Narzewizca*. Puisse-t-il cesser de vous être nécessaire, dès que vous retournerez dans mon sein. „ Un grand bonnet de drap rouge fait à cylindre, entouré d'une belle pelisse, compléta l'habillement de chacun. Ils descendirent chargés de ce riche équipage, en remerciant leur père. Celui-ci prit *Dascia* à part, & lui dit à l'oreille d'aller choisir un habit complet de femme, le plus ma-

gnifique qu'il y eût dans la caisse, après celui qui avoit paré la statue de *Catherina*, & de le mettre dans le ballot de *Jella* à son insçu, parce qu'il vouloit la surprendre, & lui donner la satisfaction de briller autant que les hommes. *Dascia* ne devoit pas en être jalouse: au retour de *Jella*, les habits retournoient au magazin commun, à la disposition du *Staréscina*, qui en accordoit l'usage à de tels jours seulement & à de telles personnes.

Il détache ensuite des parois de la cabane deux fabres damasquinés & deux paires de pistolets, qu'il remit aux deux freres, en disant: „ Que les armes de nos ancêtres servent à votre défense! La force est dans le bras, mais le courage est dans le cœur; prenez ces armes: ne soyez jamais les premiers à les tirer, mais aussi ne soyez jamais les premiers à les remettre. „ Il ajoute deux poignards à manche d'argent doré, dans lequel on avoit enchassé plusieurs pierres colorées. „ Les ordres sont donnés, dit-il, & vous partirez demain. Vous aurez un chariot pour le bagage & pour *Jella*, qui doit prendre avec elle la petite *Anka*, ainsi que le second des enfans: je garde avec moi le deux autres. Chacun de vous sera à cheval, & aura son domestique. *Vuko* vous accompagnera jusqu'à *Venise*, où il ne restera que trois jours; & il reviendra me rendre compte de leur voyage, de leur arrivée & de leur état. Dès que je vous saurai à *Venise*, je cesserai de songer à votre départ, & je

ne

ne penserai plus qu'à votre retour. Vous aurez des provisions jusqu'à la mer: j'ai pourvu à tout, rien ne doit arrêter à présent l'exécution de votre projet: je n'ai point de tems à perdre, si je veux le voir accompli: mes enfans, je vous éloigne de moi le plutôt que je puis, pour vous regagner de même & abréger ma douleur. Vous le saurez à votre tour: le chagrin consume le cœur, comme le vinaigre ronge le fer, malgré sa dureté & son épaisseur. „

Toutes ces dispositions avoient remplie la matinée, & l'on étoit prêt à se mettre à table, lorsque tout à coup une quinzaine de vieux chefs des familles principales des *Narzewicza* se présenta à la cabane de *Pervan*. „ Nous avons reçu ton ordre par *Vuko*, disent-ils: que nous veux-tu, o *Staréscina*? — Mes amis, mes parens, je vous ai convoqués, pour que vous veniez souhaiter un heureux voyage à mes enfans. Le désir de voir la ville les conduit à *Venise* sous la garde de notre ami *Erze Dragananieb*. Cette curiosité n'est pas un caprice de jeunes gens: j'aurois su l'empêcher. Ils entreprennent ce voyage pour s'instruire, & vous communiquer ensuite ce qu'ils auront appris de plus utile pour vous. Il vont apprendre à construire des fours, pour que vous ayez du pain meilleur; à semer & cultiver l'ail & la ciboule, nos mets favoris, que nous recevons tous les ans contre tant de moutons & de fromages. *Jella* les accompagne:

el-

elle se charge de bien connoître la manière de cultiver le lin, & de le travailler mieux que nous ne faisons. A son retour elle montrera à vos femmes des ouvrages de broderie nouveaux, & de nouvelles façons d'affaisonner les mets de notre table.

— *Staréscina*, répondirent les vieillards, nous prions Dieu que les *Vieschize* étrangères ne nuisent point à tes fils. Pour ce qui est des choses nouvelles, qu'ils veulent nous enseigner, nous n'en avons pas besoin. Nos pères ont toujours vécu, comme nous; & nous ne nous soucions pas que nos enfans vivent autrement. Si pourtant tu crois, o sage *Staréscina*, qu'ils peuvent nous rapporter le secret de vivre plus long-tems, d'avoir plus enfans, de tirer plus de lait de nos vaches, tu fais très-bien de les envoyer à la ville, & nous te remercions de ce que tu te privas pour notre bonheur de ceux, dont la présence fait le tien. „ Le vieux *Pervan* soupira, & vit toujours plus clairement l'inutilité de ce voyage rapport au profit, que la nation en auroit retiré: mais il dissimula. „ Je dois vous dire encore une chose, mes amis, avant que mes enfans me quittent. Si vous avez tous été contens de la manière, dont j'ai rempli jusqu'à présent les devoirs de ma charge, si j'ai fait prospérer vos troupeaux par le soin que j'ai eu de nos pâturages, si j'ai veillé avec tout le zèle à votre tranquillité, si enfin j'ai réussi à terminer parmi vous ces anciennes inimitiés, qui nous ont coûté tant de sang, je vous prie

prie de me donner pour successeur celui de mes enfans que vous croirez le plus digne & le plus capable d'être à la tête de vos affaires. — Vis, o bon *Staréscina*, notre père, notre juge, s'écrierent à la fois tous les chefs des *Narzewizca*, vis pour voir les enfans de tes petits enfans, & pour leur choisir des épouses nouvelles: vis pour la joie de tes frères, pour le bonheur de toute la population. Dieu ne permettra pas qu'une autre main que celle de tes fils ferme tes yeux, qu'une autre bouche que la leur entonne ta chanson de mort, & fasse le récit des belles actions de ta vie, que tout le village chantera jusqu'à la fin du monde; ni qu'aucun autre grave sur ta tombe le *Kalpak* de *Vaiquode*, marque de ta dignité. Vis, & chante plutôt toi même l'une après l'autre les chansons mortuaires de chacun de nous. Nous te jurons pourtant tous au nom de nos enfans, les compagnons de *Stiepo* & de *Jervaz*, que lorsque cette lumière de sagesse, qui nous éclaire à présent, sera éteinte, lorsque tu ne seras plus, o digne *Staréscina*, nous choisirons l'un de tes enfans pour te succéder & nous gouverner. Le poulain fils de l'étalon Arabe en hérite le feu & la beauté. „ *Pervan* remercia, embrassa tous les chefs, & leur fit embrasser ses enfans: il leur présenta ensuite ses petits-fils, & voulut qu'ils amusassent les vieillards par les tours qu'ils avoient appris aux oursons, présent de leur père. Peut-être fut-il bien aise de leur rappeler ainsi

ainsi la bravoure de *Jervaz*, & de faire pencher la balance en sa faveur. Il savoit combien le mérite de la bravoure étoit imposant auprès de ses compatriotes. C'étoit bien plus à son duel avec le rival, dont il triompha au tems de ses noces, qu'à ses vertus & à sa sagesse, que *Pervan* devoit son élévation. Mais le dîner qu'il fit servir, & le vin qu'il répandit avec plus de générosité qu'à l'ordinaire, acheverent de lui gagner tous les cœurs, & assurèrent à ses enfans la charge en héritage. — Vers la fin du repas il ordonna solennellement à ses enfans de lui apporter la statue de *Catherina*, qu'il vouloit eriger dans le lieu destiné aux divertissemens & aux spectacles de la nation. Les chefs applaudirent : on pria *Dragananich* & les jeunes gens de choisir un habile sculpteur, & on les prévint de ne pas épargner l'argent : à la somme que *Pervan* auroit pu dépenser, chacun d'eux ajouta la valeur de deux moutons : & tous crièrent : „ Vive la *Velika Catherina* qui régit les *Slaves* du *Septentrion* & du *Levant*. “

Après le repas les vieillards voulurent coucher dans la cabane pour voir le départ des fils du *Staréscina*, & le consoler dans les premiers momens de sa douleur. Les domestiques posèrent les bancs autour du feu, & les couvrirent avec des peaux : *Pervan* se coucha en rond avec les vieux pour leur faire honneur. Les femmes se retirèrent, *Dascia* le chagrin dans le cœur, *Jella* joyeuse d'accompagner son

son mari & d'aller voir des objets nouveaux, quoique fâchée de devoir quitter deux de ses enfans & son beau-père. *Nika* & *Vuko*, destinés à suivre les voyageurs, après avoir préparé & mis les hardes sur le chariot de *Jella*, allèrent aussi se coucher pêle-mêle avec leurs maîtres.

Le hibou de mauvais augure avoit poussé ses cris funestes toute la nuit sur la cabane des *Narzewizca*. Un des vieillards l'ayant entendu réveilla le *Staréscina*: „ Mon frère , écoute la voix de l'oiseau de mort, & empêche tes enfans de partir: car le malheur plane sur eux. „ *Pervan* affligé lui répondit: „ Si le fort le veut, leur perte est inévitable. Je connois mes enfans: & s'il est dit qu'ils doivent périr, ils périront également du chagrin d'être forcés de rester, comme du malheur, dont ils sont menacés. J'ai promis, & ma parole est un arrêt du fort. Ma vie est attachée à celle de mes enfans: je mourrai, s'ils ne reviennent point: je mourrai, si je les vois languir devant moi, & s'attrister de n'avoir pu contenter leur désir. Le désir frustré du jeune homme violent est semblable au poison, qui fait dépérir & sécher sur pied le jeune arbrisseau. „

Un autre vieillard, qui étoit poète, imagina d'égayer la conversation, en improvisant une chanson, dont les refrains étoient. „

Les vaillans se mettent en marche: ils converseront avec l'étranger, mais ils n'y chercheront pas de nouveaux frères.

Les

Les vaillans partent dans le tems des frimats, parce qu'ils sont robustes.

Les vaillans reviendront au printems pour danser avec les femmes Morlaques sur la prairie verte.

Le père des vaillans verse des larmes de douleur au départ de ses fils; il en versera de joie à leur retour.

Mais la belle n'a pas voulu quitter les vaillans: la vigne traîne par terre, si elle n'est pas attachée à l'ormeau.

Les jeunes gens furent sur pied à l'aube du jour, & suivis de *Dragananich*, de leurs femmes & des gens de la suite, ils entourèrent à genoux le bon *Staréscina*. Plongé dans la tristesse, se relevant sur le banc & laissant tomber quelques larmes involontaires, il posa ses deux mains sur les têtes des enfans. „ Je vous bénis, mes fils, comme Dieu bénit notre premier père au moment qu'il venoit de le créer: je vous bénis par les étoiles qu'il a allumées sur nos têtes, par les épics qu'il fait sortir de la terre à nos pieds, par le feu qui soutient ma vieillesse. Je vous bénis sur la terre, sur la mer, dans les champs, dans la ville: je vous bénis dans mon sein, comme vous avez été bénis par *Anka* au moment que vous êtes sortis du sien. Je vous bénis jusqu'à ma dernière heure, & pour tout le tems que je ne pourrai plus vous bénir. „ Tous les spectateurs fondoient en larmes. *Jella* s'approcha de lui: il l'embrassa, & lui dit:

„ Pars,

„ Pars, mère des *Narzewiczca* : sois gaie & obéissante, pour que mes enfans préfèrent ta compagnie à celle des femmes étrangères : parle-leur toujours de ma douleur, pour qu'ils désirent de la terminer au plutôt. Je ne te dis pas que tes enfans auront besoin de toi : quoiqu'absens, ils parleront eux-mêmes à ton cœur. — *Stiepo*, aime ton frère : il est plus jeune que toi ; excuse-le dans ses erreurs, soutiens-le par tes conseils. — *Jervaz*, dépends de ton aîné : je lui donne toute mon autorité paternelle. Vous avez d'ici à *Trau* trois jours de marche. *Vuko* connoît les villages de nos amis, il vous y menera : vous coucherez ces nuits dans des cabanes habitées par des *Morlaques*, chez lesquels le *Staréscina* de *Dizmo* est connu : pendant les repas, vous entendrez mon nom dans les chansons, on vous y rappellera quelque événement de ma jeunesse : l'image de votre père se retracera dans votre sommeil, & le premier moment de votre réveil fera pour lui. — *Erze*, tu me vois, tu m'entends & c'est assez. Renvoie *Vuko* dès que tu feras à *Venise* : il me parlera de votre arrivée. Partez, mes enfans : je vais vous cacher mes dernières larmes.“

Il se retira au fond de la cabane avec quelques uns de ses anciens amis, qui voulurent rester auprès de lui. Les femmes monterent sur le chariot, les hommes furent à cheval dans l'instant, mais le barbe de *Jervaz* ne vouloit partir ; quoique doux & accoutumé à le porter, il paroissoit ne vouloir pas

pas le souffrir : tantôt se cabrant, tantôt reculant, il vint à bout de se défaire de son cavalier. *Jervaz* se relevant sur le champ ne sentit dans cet accident que la honte d'avoir été jetté par terre, mais il n'en fut pas de même des autres spectateurs allarmés. Leurs cris firent accourir le vieux *Pervan* : les autres le suivirent. Il voit le jeune homme irrité & confus, & le cheval qui s'échappe vers l'écurie. Son cœur se ferre, il frissonne & s'adressant à *Jervaz* : „ Mon fils, il est encore tems, lui dit-il ; reste avec ton père. „ *Jervaz* interdit jetta un regard sur la compagnie prête à marcher, & ne répondit autre chose que „ Mon père, l'on m'attend. „ Le *Staréscina* rentra, *Vuko* ramena le cheval, qui cette fois fut tranquille, & toute la troupe prit le chemin de *Starnazza*.

Ni les carettes des petits enfans, ni les discours des amis ne pouvoient consoler ou distraire *Pervan* abîmé dans la douleur. Sa tête penchée vers la terre, ses cheveux blancs abattus sur le visage, il étoit immobile, il n'écoutoit rien : l'image de *Jervaz* renversé par le cheval au moment de son départ le frappoit vivement, & ses derniers mots „ Mon père, l'on m'attend „ retentissoient à son ame dans le sens le plus funeste. Malheureux père, fais seller ton cheval, présent du *Bacha Osman*, lorsque tu lui ramenais la fille que les *Haiducs* lui avoient enlevée, & que tu fus leur reprendre aidé par les autres *Narzevizca*. Ce cheval,

val, qui court comme le vent, atteindra bientôt tes enfans dans la marche. Arrête-les, défends-leur de partir, & tu sauveras ton bien-aimé. C'est ainsi qu'une fée propice parloit à son cœur : mais en même tems quelque cruelle *Vieschize*, qui prévoyoit les désastres de cette famille, & s'en réjouissoit, lui fit sentir qu'il donneroit un exemple de foiblesse à ses enfans & à tous les *Narzewicza*, s'il alloit se repentir de ce qu'il venoit de faire. Prévoir le malheur & ne pouvoir l'empêcher, est une des conditions misérables de la nature humaine, source d'inquiétudes mortelles que la règle du seul instinct épargne, à ce qu'il paroît, à tous les autres animaux.

T

LES

LES MORLAQUES



LIVRE TREIZIEME.

ARGUMENT.

*Voyage des freres Narzevizca. — Funérailles. —
Arrivée à Traù & à Zara. — Rencontre
avec Marcovich. — Eclipse.*

J*Ella* regarda derrière elle tant qu'elle put distinguer sa cabane: en agitant son voile en l'air, elle faisoit des signes à *Dascia* qui se tint immobile long-tems sur la porte. Les arbres & l'éloignement acheverent la séparation. „ J' ai tant désiré d'accompagner mon époux: je suis avec lui, je le vois: & malgré cela, d'où vient, ma chere *Nika*, que je me sens oppressée par un chagrin que je ne fais motiver? Il est lui-même triste & rêveur: j'ai pourtant cousu ce matin le *zapisi*, présent de la bonne *Baornizca*, dans sa ceinture, & je ne dois craindre aucun sortilége pour lui avec un tel préservatif. „ *Nika* cherchoit à rassurer sa tendre mattresse, tandis que les jeunes gens conversoient entr' eux. „ Notre pere nous a permis, disoit *Jervaz*, de rester absens six mois: mais je
te

te prie, *Stiepo*, ne le foyons que cinq. Quelle joie pour lui que la surprise de nous voir de retour un mois plutôt qu'il n'espere! — N'employons le tems qu'à nous instruire. Rapportons du voyage des connoissances utiles & allons les mettre en pratique le plutôt possible pour le bonheur de nos freres. „ Le premier jour ils traverserent lentement la belle plaine de leur district & parvinrent le soir au village des *Brancovic* au pied de la montagne de *Crisiza*. Le lendemain fut employé à la franchir & ils se reposerent le soir dans la cabane du vieux *Zastrog*, *Staréscina* de *Cozigne-Berdo*; ce village est situé à l'entrée de *Drazaniza* la pierreuse, vallon stérile & ingrat. *Vuko* les y avoit précédés & ils furent rencontrés par le chef & sa famille. Ils trouverent partout l'accueil le plus hospitalier des caresses, des soupers, des petits présens: les *Morlaques* poussèrent la délicatesse jusqu'à célébrer dans les chansons du soir la valeur & la prudence de *Pervan Narzevizca*, dont la réputation s'étendoit à vingt milles à la ronde.

Le troisieme jour *Erze Dragananich* voulut devancer ses compagnons à *Trau* sur la mer, pour y préparer leur logement & y arrêter le vaisseau. Les jeunes gens avançaient peu dans leur marche ralentie par le chariot & par les dangers d'un chemin étroit, pratiqué sur des éclats du roc qui fortoient des flancs de la *Clapavizza*. Dès qu'ils eurent passé les précipices, ils firent halte, & à la

vue du beau pays qui s'ouvrait devant eux ils dînèrent sur un terrain en pente au bord d'un ruisseau qui descendoit en serpentant. Leurs discours ne roulerent que sur *Dizmo*, sur leur bon père, sur *Dascia* & les enfans & sur les occupations qu'on supposoit à chacun dans ce moment-là. Leurs cœurs n'étoient pas encore partis de chez eux : l'aspect d'un nouveau ciel & d'un horizon inconnu ne leur avoit point jusque-là causé une diversion de sentimens. L'après-dîner ils firent plus de chemin & ils étoient déjà à un quart de mille de l'habitation de *Marnan*, d'où l'on voyoit la forteresse de *Cliffa* s'élever sur le roc, lorsque *Vuko* venant à leur rencontre, „ Nous arrivons, dit-il, dans un tems de deuil & de malheur chez les amis de votre père. *Marnan*, l'ancien *Staréscina* de *Rostar* est mort depuis hier. Ses enfans sont auprès de son corps & le pleurent. Ils invitent les enfans de l'ami de leur père à le pleurer avec eux & à chanter sa chanson de mort. „ Les *Narzevizca* se hâtèrent d'aller remplir les devoirs funèbres que tout *Morlaque* doit rendre aux trépassés. Ils ne furent reçus par personne en entrant dans la cabane : toute l'assemblée, hommes & femmes, étoit assise autour du cadavre qu'on contemploit en silence. Au moment que *Jella* & les deux frères parurent sur la porte, les cris & les lamentations recommencerent : les nouveaux arrivés se mirent immédiatement d'accord, & les femmes de *Dizmo* crièrent aussi haut
que

que la veuve & les orphelins de *Rostar*. *Jervaz* s'approcha du mort & prit place auprès du fils, pour l'aider de sa voix à pousser des hurlemens plus sonores. Le corps étoit étendu par terre au milieu de la cabane, enveloppé de linge blanc, la tête nue & le visage découvert: deux grandes moustaches en relevoient l'air majestueux. De tems en tems un cri plus long & soutenu annonçoit qu'on alloit chanter à la louange du mort & c'étoit quelqu'un de la compagnie, dont la douleur & les talens payoient au defunt ce tribut d'amitié & de respect,

*Chanson de mort pour le Staréscina
de Rostar.*

*Qui nous guidera encore sur les frontières des
Turcs, pour leur enlever le bétail?*

*Qui jugera des meilleurs coups & donnera le
prix au bras le plus robuste?*

*Qui menera l'épouse à l'époux avec pompe &
joie, si notre chef est mort?*

*Qui nous éclairera de ses conseils, comme notre
pere, dont la prudence égaloit la clarté des flam-
beaux qui dissipent les ténèbres?*

*Que t'avons-nous fait, Marnan, pour que tu
nous quittes? nous t'aimions, nous obéissions tou-
jours à tes ordres, o brave Staréscina.*

*Mes freres, il nous écoute, il nous entend: nos
voix descendent jusqu'à lui, mais la sienne ne peut
plus monter jusqu'à nous.*

Les femmes se levoient de tems en tems &

alloient parler bas à l'oreille du mort : les hommes avoient leur tour & s'approchoient de l'oreille opposée : c'étoient des commissions pour l'autre monde. On portoit à la ronde des viandes rôties, des gâteaux, de l'eau de vie : les uns mangeoient & buvoient, tandis que les autres continuoient à crier, & les lamentations ne furent jamais interrompues pendant toute la nuit. Le lendemain de grand matin les parens les plus éloignés & les amis vinrent prendre congé du mort.

„ Tu nous forces à te quitter, tu ne veux plus rester avec nous. Que la paix éternelle soit avec toi ! Ne viens pas troubler notre repos, en errant sur les bords du marais : ne frappe pas nos yeux par la flamme bleuâtre qui s'élève à la rencontre du voyageur nocturne & qui t'annonce au *Morlaque* épouvanté. Nous avons veillé & nous veillerons sur ta dépouille jusqu'au moment de la déposer dans le tombeau : nous empêchons qu'aucun animal ose la fouiller en passant sur elle ; nous craindrions que devenu *vampir* altéré tu ne vinsses fucer le sang de ta postérité & de tes compatriotes. Reste avec nos peres, & prépare-nous un bon accueil, lorsque nous viendrons te rejoindre “.

Les prêtres parurent & demanderent à enlever le corps, ce qui fit redoubler les lamentations & les hurlemens. On l'accompagna en grand cortége à l'endroit de sa sépulture, & les *Narzewicza* voulurent en être. Chacun jetta de l'eau bénite sur le mort ;

mort; & les femmes, toujours plus énergiques dans l'expression du sentiment, laisserent sur lui des éponges qui en étoient trempées, pour que la provision lui durât plus long-tems. Ensuite à mesure que chacun jettoit un peu de terre sur le cadavre, il lui recommançoit sa commission & se retiroit. Sur la pierre sépulcrale on voyoit gravé le *Kalpak*, marque de la dignité de *Staréscina* & un sabre qui coupoit un croissant en deux, pour indiquer qu'il avoit souvent battu les *Turcs*.

Les voyageurs suivirent la compagnie de retour à la cabane, mais ne voulurent pas rester au grand repas par lequel les obsèques & les devoirs funèbres se terminent: on le commence par une reprise de cris & de plaintes, & il finit souvent par une ivresse générale.

Les enfans de *Marnan* embrassèrent & remercièrent les *Narzewicza* qui en partant ne lâchèrent point les coups de pistolet à cause de la circonstance.

Ceux-ci menés par le diligent *Vuko* arriverent avant le soir aux portes de *Traù* où ils furent rencontrés par *Dragananich* qui les ayant promenés par la ville, les logea dans une maison commode où ils furent reçus & servis avec des façons toutes nouvelles pour eux & surtout pour *Jella*. Celle-ci étoit dans un étonnement continuel. Sa curiosité ingénue lui suggéroit à tout moment des questions; souvent elle n'étoit pas contente des réponses, soit

qu'elle ne comprît pas les explications, soit qu'elle ne les trouvât point de son goût. Quoiqu'*Esclavonne*, la ville de *Trau* ne diffère pas beaucoup dans les objets qu'elle présente & dans ses usages de toute autre petite ville d'*Istrie* ou d'*Italie*. Les meubles des maisons, les boutiques des métiers & des objets en vente, les variétés dans l'aspect & dans le costume des habitans, quoiqu'à d'autres yeux leur habillement eût beaucoup de rapport à l'habillement *Morlaque*, tout cela fournissoit une matière inépuisable à l'admiration ou du moins à la surprise de *Jella* & à l'intérêt des jeunes gens.

Il y eut bien des choses qu'elle fut trouver à sa manière déraisonnables & incommodes: elle jeta loin d'elle des souliers de femmes, le corps de baleine qu'elle vit à la maîtresse du lieu & plusieurs ornemens, dès qu'en voulant tout essayer elle rencontroit quelque chose qui la gênoit. En ouvrant son lit, prête à s'y coucher, elle ne l'osoit: il lui paroissoit que c'étoit dommage de déranger de si belles choses: enhardie par l'exemple de son mari, s'y étant mise „ Oh je veux que nous portions à notre pere une couche pareille. Qu'il sera heureux de reposer ses membres aussi mollement! Le foin nouvellement coupé, le gazon de la prairie, ne sont pas aussi tendres que ce banc si vaste & si joli. „

Pendant les trois jours qu'on s'arrêta à *Trau*, les hommes moins neufs dans la ville s'accoutu-

me.

merent aux objets & ils en étoient moins affectés: *Jella* les divertissoit toujours, surtout ne dissimulant jamais ni sa surprise ni son ignorance, ce qui ne leur arrivoit point, parce qu'ils avoient plus de vanité & moins de bonne foi. *Jervaz* lui présenta un gobelet vuide du plus beau cristal: la jeune femme empressée le laissa tomber & fut au désespoir de le voir brisé en morceaux: revenue du faïffement & consolée par les autres, elle en ramassa les plus petits éclats qui lui paroïssent tous précieux. Elle ne manqua pas tout de suite d'en prendre un autre, mais bien ferré entre deux mains, au travers duquel elle regardoit tantôt son mari, tantôt son beau-frere: „ C'est plus luisant, disoit-elle, que la rosée du matin, plus blanc que la neige sur le toit de notre cabane, plus dur que les glaçons répandus sur nos lacs. „

Le maître du bâtiment ayant averti les jeunes gens que le vent étoit favorable pour la traversée du golphe, *Vuko* s'achemina au port avec le bagage, après avoir confié les chevaux & le chariot en des mains sûres. *Jella* s'habilla de son mieux: les regards avides des curieux, les regards envieus & malins des autres femmes avoient éveillé dans la jeune *Morlaque* l'instinct naturel de la coquette-rie, c'est-à-dire l'envie d'être trouvée jolie par les hommes & la prétention de valoir autant qu'une autre femme. Elle plaça avec grand soin une belle plume sur son bonnet, y arrangea un *maramo* élégant,

gant, dont les bouts joliment brodés pendoient sur le devant de sa jupe: la ceinture étoit plus riche qu'à l'ordinaire en coquilles, médailles & boutons: mais aussi n'avoit-elle pas oublié les petites croix d'étain, pour garantir sa personne & celle de son mari, en le tenant par le bras, du mal qu'il y auroit à craindre des *Vieschize* de la mer. L'on traîna plutôt que l'on ne fit marcher *Jella* jusqu'au port.

Tout ce qu'elle voyoit de nouveau pour elle & presque tout l'étoit, lui faisoit arrêter le pas & tourner ses yeux avides de tout côté. Mais l'aspect du port & de la mer, le bruit des vagues & les cabanes flottantes (nom qu'elle donna aux vaisseaux) acheverent de la confondre. La quantité & la variété du monde répandu sur le rivage déterminèrent sa curiosité impatiente: elle adressa librement la parole plusieurs fois à ceux qui l'entouroient: s'ils ne lui répondoient pas, faute de la comprendre, & s'ils répondoient dans une autre langue que la sienne, elle les quittoit avec mépris. Si c'étoit quelqu'un des siens ou qui fût l'Esclavon, elle s'écrioit avec une grande joie „ Il parle, il parle: comment t'appelles-tu? combien êtes-vous? Je suis *Topofnisch*: nous sommes quatre-vingt: mon mari est *Narzewizca*: ils sont plus de cent. “ Elle vit des marrons, du fruit sec: elle en prit en passant: le vendeur courut après pour être payé. *Jella* se fâcha. „ N'as-tu pas de honte de demander de l'argent

gent pour m'avoir offert à manger ? Viens chez nous, lui dit-elle, & tu auras des gâteaux, des pommes & du mouton pour rien jusqu'à satiété : nous te remercierons même d'en avoir pris plutôt chez nous que chez d'autres. „ *Erze* rioit, les deux freres étoient honteux de la simplicité de leur compagne. Les premieres atteintes de la corruption avoient entamé leurs ames : sans cela auroient-ils pu rougir de l'ignorance de *Jella* ?

Au moment que nos voyageurs alloient s'embarquer, un autre bâtiment tout à côté levoit l'ancre pour partir. Le Capitaine debout sur le tillac regardoit les étrangers qui montoient dans le vaisseau joignant au sien. Mais que devint *Marcovich* (car c'étoit *Marcovich* lui-même qui se rendoit à *Venise* pour passer à *Petersbourg*) lorsqu'il reconnut *Jervaz* & *Jella* ? La vue de sa maîtresse lui fit monter d'abord le sang au visage : l'instant d'après son sang se porta au cœur pour résister aux mouvemens impétueux de sa colère & il devint pâle comme un spectre irrité. En fixant cette jeune femme il sentit que le tems n'avoit en rien diminué la violence de sa passion. Le dépit de l'avoir perdue la lui fit même paroître embellie. D'ailleurs les ames féroces aiment rarement plus d'une fois dans leur vie. *Jervaz* d'un air tendre & empressé donna la main à *Jella* pour monter dans la barque : *Marcovich* à cet aspect éprouva toutes les fureurs de la jalousie : il porta précipi-

tam-

tamment la main sur la garde de son fabre & fit quelques pas vers le bord du vaisseau pour aller massacrer son heureux rival. Au même instant *Jella* ayant jetté les yeux sur lui s'écria : „ Voilà *Marcovich*, l'ami de notre pere „ *Dragananich* & *Stiepo* éleverent en même tems leur voix : „ Dieu te garde, *Marcovich*, & te donne un bon voyage. „ *Jervaz* se contenta de le saluer par un signe sans lui rien dire. Ces mots d'amitié, le souvenir du vieux *Pervan* & la satisfaction de se voir amicalement reconnu par *Jella*, opérèrent une révolution subite dans l'ame de *Marcovich*. La main qui seroit déjà la poignée de son fabre, se porta par un mouvement involontaire sur son cœur : il ne fit aucune réponse aux jeunes gens, mais se retirant à la hâte dans la chambre du bâtiment il cria „ Eloignons-nous d'ici, Capitaine : leve l'ancre le plutôt qu'il est possible. „ *Erze* & *Stiepo* remarquerent l'acte incivil de *Marcovich* qui n'avoit pas répondu à leur salut, mais ils ne voulurent point le relever, connoissant la vivacité de *Jervaz* & l'ancienne querelle qu'ils avoient eue ensemble. Heureusement il étoit occupé alors à bien placer son épouse & n'avoit pas pris garde à ce qui s'étoit passé. *Jella* dit qu'elle avoit trouvé *Marcovich* bien vieilli depuis le tems qu'elle ne l'avoit vu : „ O ma *Jella*, il s'en est passé beaucoup, lui répondit *Jervaz*, depuis l'heureux moment que tu me donnas la préférence sur lui. Je te remercie
de

de toute mon ame de ce que tes enfans m'appellent leur pere: chere *Jella*, tu pouvois donner des enfans à *Marcovich* & tu as voulu être la mere des *Narzevica*. „

Le vaisseau de *Marcovich* s'éloignoit à pleines voiles & bientôt on ne songea plus à lui. Quelques heures après nos voyageurs se virent au large aussi, & *Jella* paroïssoit déconcertée de ne plus voir devant elle que ciel & eau. Non, disoit-elle, il n'est pas possible que nous regagnions jamais la terre: la vie d'un homme ne suffiroit point à franchir cet espace immense de mer que je vois autour de moi: au moins sur ma *Cettina*, même dans les endroits où je n'entendois plus les voix de mes compagnes au bord opposé, je voyois toujours la terre. O mes amis, où sommes nous? de quel côté sont nos peres, nos enfans? où est la terre qui les porte? elle est disparue: pourrons-nous jamais la retrouver? „ Les deux freres étoient aussi frappés de crainte par la nouveauté de l'aspect & à cause des exclamations de *Jella* désespérée. Mais la honte & un peu plus de force les rendoient muets, *Draganich* les assuroit que ce n'étoit qu'un petit trajet, dont ils verroient bientôt le terme: & qu'avant d'arriver à *Venise*, il les feroit encore descendre à terre. „ Croyez à votre ami qui a bien plus fait de chemin sur la mer que vous n'en avez fait dans les champs. „ Une grosse vague poussée par le vent favorable n'en faisoit pas moins
fail.

faillir *Jella* qui jettoit les hauts cris, & frissonner tout bas les deux *Morlaques*. La jeune femme éperdue ne savoit plus que faire: tantôt elle invoquoit les saints & la *Baormizca*, tantôt elle disoit des injures à *Draganich*. „ Sans toi, nous ne serions pas ici exposés à devenir la proie des monstres qui nous attendent au fond de l'eau. Si les lacs de *Knin* sont habités par de grands poissons velus qui ont effrayé quelquefois nos freres, fans doute ce lac immense que vous appelez la mer, doit contenir des bêtes horribles & assez grandes pour engloutir la barque entiere. „ Elle vit alors les deux freres abattus & souffrans par le roulement du vaisseau. „ Vous voilà punis de votre curiosité: je ne souffre pas moi qui ne vous ai suivi que par obéissance. „ *Erze* tâcha de lui expliquer la chose & de l'encourager par son exemple, en lui promettant que ce mal alloit bientôt cesser, puisque dans peu ils reverroient la terre & y descendroient. La petite île de *Zuri* n'étoit pas loin & il dit au Capitaine d'y relâcher, pour rassurer ses amis & y charger de l'huile & du vin,

Le vieux *Pervan* dans ce tem-là alloit, venoit, visitoit ses amis & retournoit chez lui le soir toujours plus triste. Sa cabane lui étoit devenue insupportable depuis qu'il n'y voyoit plus ses enfans. Les caresses de ses petits-fils, les attentions de *Dascia* ne pouvoient calmer son inquiétude. Où sont nos amis à présent? disoit-il à *Dascia*,

Le

Le tems est beau : mais l'est-il aussi sur cette mer qu'un voyage de plusieurs jours sépare de notre pais ? N'as-tu pas entendu quelquefois le tonnerre gronder sur nos montagnes, & n'as-tu pas vu la pluie fondre sur nos vallées, tandis que notre plaine étoit éclairée par le plus beau soleil ? — Sans doute ils pensent à nous, o mon pere, répondoit *Dascia* : le bourdonnement de mes oreilles m'en avertit souvent pendant le jour : & la nuit j'ai déjà senti plusieurs fois ma joue échauffée comme par l'haléine de quelqu'un qui s'approchoit de moi. Mon époux me désire, je ne puis en douter. „

Un soir le bon *Staréscina* dans les champs au clair de la lune montrait à ses petits enfans la maniere de lancer un caillou en l'air, lorsque tout à coup il fut frappé par la vue du phénomène le plus effrayant pour les *Morlaques*. C'étoit une éclipse lunaire complete. Au milieu d'un ciel pur & étoilé, la lune s'obscurcit & devint d'un rouge noirâtre comme du sang caillé : au lieu de répandre la lumiere, elle paroissoit elle même une tâche dans la grande voûte. Environné de ténèbres, saisi d'épouvante, *Pervan* prit ses enfans par la main & se sauva au plus vite dans la cabane en s'écriant „ Nous sommes perdus, nous sommes perdus : quelque grand malheur va nous arriver. „ *Dascia*, les femmes & les domestiques se ferrerent autour du vieillard dans la plus grande consternation. „ O mes enfans, mes enfans, je ne vous verrai donc plus ! Toutes
les

les fois que la lune ou le soleil se font obscurcis à mes yeux, comme à présent, le malheur a causé des ravages dans ma famille. *Anka* mourut un mois après une pareille apparition & une autre fois le feu du ciel brûla trois de mes *cimbla* remplis de grain. Mes enfans, mes enfans, je ne vous verrai donc plus ! Peut-être allons nous périr tous : la lune est éteinte : le soleil même qui nous donne le jour, n'est plus qu'une partie d'un des trois grands flambeaux qui éclairaient l'univers. Dieu, mes amis, en avoit créé trois : ils s'échangeoient, ils se succédoient tour à tour : les saisons étoient également bonnes & agréables : il n'y avoit point d'hiver : différens degrés de chaleur entretenoient toujours la terre échauffée : elle produisoit tout ce qui est nécessaire à l'homme sans avoir besoin d'être remuée à la sueur de son front. Le serpent, ennemi de la clarté & de l'homme, ayant été puni par l'Eternel du mal qu'il nous fit au commencement de la création, voulut se venger. Il alla sur les plus hautes montagnes : il y prit des ailes & s'élança contre les soleils qui parcouroient le ciel : il en avala deux & tenoit déjà dans sa bouche le troisième, lorsque Dieu s'en étant heureusement aperçu lui fit lâcher prise. Le serpent ne put en engloutir que la moitié, & forcé d'ouvrir la bouche laissa fortir l'autre moitié du soleil que nous voyons, & qui nous épargneroit aussi la moitié de nos fatigues, s'il étoit entier. Dieu

ir-

irrité de la méchanceté du serpent lui ôta les ailes & le condamna à se cacher dans les antres & à ramper sur la terre. Le serpent est toujours notre plus grand ennemi, mais nous n'avons plus à craindre de sa part rien de semblable. Ainsi d'où nous vient ce nouveau malheur si non de Dieu qui va répandre les ténèbres de la désolation sur les *Morlaques*? O mes enfans, prions-le de suspendre sa colère, de faire grace aux *Narzevizca*. „ Ils tomberent tous à genoux & la lumière commença à reparoitre: les prières & les cris redoublaient: la lune se débarrassa & remplit le ciel de sa brillante & douce clarté. Les bonnes gens sortirent de la cabane transportés de joie & persuadés de devoir le salut à leurs prières: ce ne furent plus que des actions de grace, des chansons & de la danse.

Le seul *Porvan* ne peut prendre sur lui de se réjouir avec les autres ni de surmonter le chagrin intérieur qui le rongeoit. Pour peu que la superstition & l'imagination s'accordent avec la sensibilité, les effets tristes en sont inévitables: la raison n'y est pour rien, même lorsqu'elle pourroit tirer parti de la superstition même pour détruire une crainte ou adopter une espérance. En un mot une ame très-sensible & allarmée explique tout en mal & rejette tout moyen de se rassurer. Quelques jours après, la tristesse regagna la cabane comme auparavant: un morne silence régnoit partout & les enfans mêmes s'ennuyaient.

Le vaisseau des voyageurs étoit arrêté à *Zuri*. L'éclipse fit impression sur eux aussi, mais plus distraits par la nouveauté de leur situation & rassurés par le ton plutôt que par les raisons de *Draganich* qui tâcha inutilement de leur expliquer le phénomène, ils furent bientôt remis de leur frayeur. *Jella* après avoir couru quelque tems sur le rivage & vu de près des arbres & des cabanes, revint souper au vaisseau. Après quoi, *Draganich* voyant son monde endormi & le tems favorable, fit remettre à la voile pour se tirer de cette multitude de petites isles qui bordent la côte de *Pacossiane* & s'approcher de *Zara*. *Jella* à son réveil ne voyant plus la terre que l'on avoit quittée, se retrouvant encore au milieu des eaux, retomba dans la surprise: mais son mari & son beau-frere n'étant plus si malades, elle-même s'étoit un peu plus accoutumée: le désespoir & les allarmes des premiers jours diminuerent. Elle imagina même que tout cela s'opéroit par enchantement & que leur ami *Erze* avoit quelque bonne & puissante fée pour *Possébrime*: son opinion fut approuvée & reçue par les deux freres; & l'on y gagna d'être plus tranquille & courageux le reste du voyage. Vers le soir la côte reparut & montra à leurs yeux le port & la ville de *Zara*. Le coup d'œil étoit nouveau pour eux. La quantité des barques, l'affluence du peuple & des matelots, & l'aspect d'une ville plus considérable que tout ce qu'ils avoient vu jusqu' alors,

alors, leur causa autant de plaisir que d'étonnement. Ne pouvant pas sortir du vaisseau avant le lendemain, selon les reglemens du port, *Erze* appella un batelier & l'envoya en ville avec des ordres secrets. Une heure après l'homme de retour lui remit plusieurs paquets que les *Narzevizza* prirent pour des provisions: c'étoit des feux d'artifice avec lesquels il vouloit fêter pendant la nuit son heureuse arrivée jusques-là & surprendre en même tems ses amis par un spectacle qui leur étoit sûrement inconnu.

Dans ces entrefaites, voilà un autre bâtiment plus petit que celui d' *Erze*, qui arrive & se place à sa droite. Le Capitaine de celui de *Draganich* le fit tout de suite remarquer à ses passagers, en leur disant: „ Voyez le Capitaine *Tricolax* qui mene *Marcovich*: son bâtiment est plus petit que le nôtre: il est parti avant nous & malgré cela nous sommes ici deux heures avant lui. *Marcovich* qui est fier, sera furieux d'être arrivé le dernier.“ *Marcovich* connut aussi le bâtiment qui portoit *Jella*, & se sentit piqué de ce que les *Narzevizza* eussent aussi sur lui le petit avantage de l'avoir devancé dans cette course. Cet accident ne laissa pas d'augmenter sa mauvaise humeur.

Draganich content & joyeux fit servir un bon souper à ses amis & voulut que le Capitaine & les matelots prissent part à la satisfaction qu'il éprouvoit, en se voyant avancé heureusement dans

son voyage, & se flattant que son projet alloit réussir par la docilité & le profit qu'il remarquoit dans ses élèves.

Le vin anima bientôt toute la compagnie; on commença à chanter & des chansons on passa à la danse en rond. *Jervaz* dans l'accès de sa joie avoit répandu de l'argent parmi les matelots. Les *vive les Narzevizea, vive la belle Jella*, remplissoient l'air silencieux de la nuit & frappaient souvent les oreilles de *Marcovich*. Quelquefois les matelots s'aviserent aussi de crier *vive notre Capitaine qui a devancé Tricolaz*. Tout cela ne laissoit point d'aigrir les esprits dans le vaisseau voisin: mais *Marcovich* n'avoit encore entendu aucun cri offensant de la part des *Narzevizea*.

L'accident le plus imprévu, le plus léger fut la cause du plus grand des malheurs. *Dragananich*, ayant donné le signal à l'un des matelots, plusieurs fusées partirent tout d'un coup & causerent l'étonnement le plus stupide dans les deux frères & dans la jeune femme. Un petit sifflement qui annonçoit & suivoit la trace brillante d'une belle lumière; la longueur, l'élévation de cette espèce de foudre; son développement au plus haut des cieux; la quantité d'étoiles éblouissantes qui en pleuvoient; tout cela selon *Jella* ne pouvoit être que l'ouvrage de la fée *Poséstrime* de *Dragananich*: Revenue de la première surprise, elle sautoit, elle crioit, elle paroissoit vouloir s'élançer après. Les jeunes gens échauffés

par

par le vin, égayés jusqu'à la folie par ce nouveau spectacle réjouissant, faisoient un bruit épouvantable : & leur joie rongeoit l'ame envenimée de *Marcovich* : sa pensée étoit de sang, ses désirs étoient de mort : il ne pouvoit bientôt plus se contenir. *Jervax* curieux s'approche du matelot qui faisoit partir les fusées, lui prend la mèche des mains & veut mettre le feu à une qu'*Erze* lui présente. Il ne réussit pas bien à la première qui tomba dans l'eau : mais ce fut bien pis à la seconde qui malheureusement alla crever droit sur la voile du bâtiment de *Marcovich* & y mit le feu au moment que les matelots étoient occupés à la rouler. *Marcovich* toujours les yeux sur les *Narzevizca* avoit très-bien distingué la main de *Jervax*. Sa fureur monta au comble ; il crut que c'étoit à dessein qu'on avoit dirigé sur lui la funeste fusée : un hurlement sortit de son sein, il court au cabinet pour prendre ses armes : le Capitaine s'en apperçoit & le retenant fortement entre ses bras, „ Arrête, brave *Marcovich*, lui dit-il : la nuit est sombre : tu pourrois manquer ta vengeance. Il vaudroit mieux nous jeter dans notre esquif & aller attaquer & punir ces impertinens qui nous insultent : mais ils sont le double de nous & du haut de leur tillac ils peuvent nous affommer avant que nous puissions les atteindre. — Non, je n'attendrai pas, disoit *Marcovich* en se débattant : tu ne fais point l'injure qui m'a été faite par ces *Narzevizca*, mes plus

cruels ennemis. Le sang de *Jervaz*, que dis-je le sang? les tourmens les plus affreux, les plaies les plus profondes doivent signaler la vengeance de *Marcovich* sur ses lâches adverfaires. Laisse-moi: je vais me jeter à la nage: je n'en veux pour le moment qu'à *Jervaz* le premier. Je tuerai ensuite tous les autres parce qu'ils font ses amis. Que *Jella* le voye expirant sous mes coups, qu'elle apprenne à connoître celui qu'elle a négligé. — *Marcovich*, arrête-toi: la vengeance de l'homme sage ne doit pas être compromise au hazard: tu la tenterois inutilement à cette heure; & tes ennemis qui doivent pleurer, riroient bientôt des pleurs que ta rage inutile te feroit répandre. Je fuis of-fensé, comme toi: comme toi, je veux du sang: écoute-moi, & nous aurons celui des *Narzewicza*. Laisse débarquer ces étourdis: nous les suivrons, nous les rencontrerons, ils tomberont massacrés par nos mains, eussent-ils cherché leur asile aux pieds de l'autel. — Oui, dit *Marcovich*, je me rends: j'attaquerai *Jervaz* en plein jour, pour voir jaillir son sang; j'enfoncerai ma main dans ses blessures, je porterai moi-même sa tête à *Jella*, je la ferai rouler aux pieds de la cruelle qui se rit de ma peine. Enferme-moi, *Tricolaz*: ne me laisse plus voir les infames qui m'outragent. Lorsqu'ils seront descendus à terre, tu viendras me délivrer: je me précipiterai sur leurs pas: j'aurai *Jervaz* sanglant, mourant sous mes pieds. Oui, tu dis bien:

bien : l'homme qui ne tue point son ennemi, n'est pas digne de voir le jour : les querelles sont pour les jeunes gens qui ont besoin d'éprouver leur courage. La vengeance de l'homme prudent doit être complète. „

Jervaz, *Stiepo*, *Jella* ne se doutoient pas du malheur qui les menaçoient. Ils avoient bien remarqué que la fusée étoit tombée dans le vaisseau de *Marcovich* ; ils avoient même entendu quelques cris : mais ils crioient si fort eux-mêmes & ils étoient si occupés de leur joie qu'ils ne pensoient à autre chose qu'à la prolonger. Enfin ils se couchèrent & leur sommeil fut tranquille. *Stiepo* seul crut entendre une voix qui lui disoit, „ Retourne, retourne en *Morlaquie* ; „ il s'éveilla & le dit aux autres ; *Jervaz* s'en moqua & raila son frere sur le vin qu'il avoit bu. *Jella* n'en fit pas de même. Cet accident rappella toutes ses craintes qui n'étoient qu'affoupies par les distractions. O mon frere, o mon époux, c'est sûrement la voix du ciel qui a parlé : (elle n'osoit dire de la *Baornizca* dont elle n'avoit pas oublié les prédictions). Voilà un grand voyage que nous venons de faire, des villes que nous avons vues & quantité de belles choses que nous avons appris à connoître. Ne nous éloignons pas davantage : c'est assez : allons, allons consoler notre bon pere. Le cœur me dit que ce voyage ne sera pas heureux : contentons-nous de ce qu'il l'a été jusqu'à présent. „ Les jeunes gens ne l'écoutèrent point : en même tems on annonça le

bateau que *Draganich* avoit fait venir pour descendre à terre: toute la famille y entra avec les domestiques, & leur ami les mena chez un de ses correspondans dans une maison des plus apparentes & des mieux situées de la ville. Il avoit besoin de faire quelque séjour à *Zara* pour son commerce & vouloit même commencer là à donner quelque instruction à ses amis. Après avoir tantôt contenté, tantôt retenue la curiosité impatiente de *Jella* que chaque boutique, chaque habillement nouveau pour elle arrêtoit; après lui avoir acheté un miroir, quelque morceau d'étoffe & des fleurs artificielles, il parvint enfin à les placer dans leur petit appartement composé de trois pièces au rez de chauffée avec des fenêtres basses sur la rue. *Jella* courut s'y poster & ne se laissoit pas d'admirer, d'interroger & de montrer des envies aussi ingénues qu'impossibles à satisfaire. Pauvre *Jella*, tes beaux jours sont finis: cette ville, ce séjour qui t'enchantait aujourd'hui, sera bientôt pour toi plus horrible, plus exécrationnable que l'enfer. *Draganich* plein d'activité avoit en attendant préparé ce qu'il falloit pour faire tourner au profit de ses amis le peu de tems qu'il se proposoit de les arrêter à *Zara*. Voilà comment il avoit arrangé la matinée.

„ Il faut nous partager pour faire plus de choses utiles. Un de mes amis va venir ici: il est de *Trau* & habite depuis long-tems cette ville: il menera avec lui *Stiepo* & lui expliquera le commerce qu'il

qu'il fait ici & à *Venise* en chandelles, fromages, mouton salé, miel & cire qu'il tire de la *Dalmatie* & des pays voisins du vôtre. Il lui fera voir ses magasins, & lui enseignera la maniere d'employer ces objets dont les *Narzewicza* abondent chez eux. *Vuko* les accompagnera & s'instruira en même tems. Cet homme de *Trau* retourne chez lui après demain & pourra faire parvenir aisément au bon *Staréscina* des nouvelles de ses enfans. *Jervaz* viendra avec moi pour choisir du bon drap & quelques pièces de toile que nous enverrons à votre pere. La femme de mon ami de *Trau* tiendra compagnie à *Jella* & lui montrera l'art de faire le pain. Il y a de la farine & un tamis dans la maison, pour qu'elle apprenne à en séparer facilement le son: elle la verra paîtrir, en faire du pain & le cuire au four mieux que sous les cendres. Les jeunes gens verront ensuite comment l'on construit & l'on chauffe les fours. „ *Jella* auroit beaucoup mieux aimé de sortir avec son mari; elle l'en pria même, mais celui-ci lui dit: „ Donnons, ma chère, ces premiers momens à la connoissance des choses utiles, premier objet de notre voyage & premier souhait de notre pere. Nous pourrons nous amuser après, & nous serons toujours ensemble. „ *Jella* se tut; l'homme & la femme de *Trau* arriverent, & chacun se mit en devoir de suivre le plan tracé par *Draganich*. On fixa pour rendez-vous la maison à l'heure du dîner & les premiers partirent.

Jer-

Jervaz alloit partir aussi après avoir embrassé sa femme. „ Reviens bientôt, lui cria-t-elle : je suis étrangère dans cette cabane, je ne connois personne : en te voyant partir, je vais me croire abandonnée. *Jervaz*, arrête-toi un moment : regarde tes enfans, ils veulent encore t'embrasser. Ce n'étoit pas pour être séparée de toi que j'ai voulu te suivre. „ *Jervaz* ne put résister : il retourna sur ses pas & redoubla de caresses envers sa femme & ses enfans. *Jella* le suivit à la porte, courut à la fenêtre avec la plus grande vivacité, & tant qu'elle put, ne le perdit point de vue : au moment qu'elle cessa de le voir, les forces lui manquèrent & elle se laissa aller sur une chaise sans parler : quelque chose de sombre s'empara de son ame. La femme de *Trau* lui parloit : elle ne l'écoutoit point. Les enfans crioient : *Jella* leur donnoit ce qu'ils paroïssent demander & ils crioient encore. Elle dit à *Nika* : „ Je ne me porte pas bien : je voudrois être de retour chez nous. *Nika*, écoute cette bonne femme qui doit nous instruire : il m'est impossible de rien faire. „

„ Leve-toi, leve-toi, dit à *Tricolaz* le furieux *Marcovich* éveillé à la pointe du jour : vois le beau ciel : le soleil va sortir plus resplendissant qu'à l'ordinaire, pour éclairer mon triomphe. Ils sont partis, ils sont à terre : je les ai vu moi-même monter dans l'esquif, (lui dit *Tricolaz* : déjeûne & partons. — Je ne veux pas déjeûner, réplique *Mar-*

covich : je jure de ne manger ni boire que ma fureur ne soit assouvie, que ma vengeance ne soit achevée. La faim & la soif ne rongeront jamais mon estomac comme la rage déchire mon cœur. Si des délais cruels me forcent à sentir ces aiguillons, ils feront galopper ma fureur, comme les épérons font galopper la monture du cavalier qui brûle de parvenir à son gîte. „ Il examine ses armes, polit son sabre, aiguise la pointe du poignard & recharge les pistolets qu'il place à sa ceinture. *Tricolaz* ne se fit pas attendre; tous les deux descendirent à terre, se rendirent à la place & se mirent à parcourir les rues principales de la ville. „ Sans doute, disoit *Marcovich*, *Erze* fera sortir de bonne heure ses amis: il voudra leur faire voir d'abord la place & les beaux quartiers: ils ne tarderont pas à paroître dans ces environs. Toi, *Tricolaz*, regarde à ta droite; je regarderai à ma gauche & devant moi en même tems. Il n'est pas vrai que la rage soit aveugle: je reconnoitrois mon ennemi dans la nuit la plus obscure: mon sang bouillonne-roit à son approche. „

Ils se promenoient toujours tantôt à côté l'un de l'autre, tantôt chacun à une des extrémités de la rue, *Tricolaz* observant en silence, *Marcovich* jurant & trouvant la matinée d'une longueur éternelle. Ils marchaient, s'arrêtoient, demandoient souvent aux passans, s'ils n'avoient pas vu *Erze Draganicb* que tout le monde connoissoit, ac-

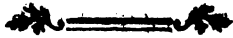
com.

compagné de quelques jeunes gens : personne ne les avoient rencontrés . „ Où sont-ils , où sont-ils ? s'écrioit le *Morlaque* enragé : seroient-ils instruits de mon projet ? se cachent-ils à ma fureur ? Le vieux *Staréscina* seroit-il apparu en songe à ses enfans & les auroit-il averti de la mort que je vais donner à son bien aimé *Jervaz* ? Ou bien quelque *Baornizca* qui les protège, les rendroit-elle invisibles à mes yeux ? „

Plusieurs heures d'une promenade tantôt lente, tantôt pressée auroient fatigué tout autre homme que *Marcovich* : mais l'attente inutile ne faisoit qu'augmenter sa fureur : on auroit pu lire sur son visage le crime qu'il brûloit de commettre. La bouche desséchée, haletant, l'air égaré & farouche, la marche agitée & inégale, tout faisoit voir dans lui un homme ivre de colere & possédé du démon de la vengeance & du meurtre ,

LES

LES MORLAQUES.



LIVRE QUATORZIÈME.

ARGUMENT.

Combat de Jervaz contre Marcovich à Zara.

L Es deux jeunes amis avoient employé presque toute la matinée aux affaires de commerce & à examiner, à choisir les objets qu'ils comptoient envoyer en présent au *Staréscina*. Impatients de rejoindre *Stiepo* le plutôt qu'il leur fût possible, ils se rendirent à la place. Pendant qu'ils l'attendoient, un marchand ami de *Draganénich* le pria d'entrer avec lui dans une boutique, pour arranger ensemble des commissions d'achat & de vente. Avant de s'arrêter, *Draganénich* pensa à son ami qui restoit seul & lui dit : „ J'ai à parler avec cet homme que voici pour un quart d'heure. Veux-tu m'attendre ou me devancer à la maison? Voilà le chemin: tu ne peux pas te tromper. Je vais te suivre bientôt, à moins que tu n'aimes mieux t'en-nuyer ici tout-seul, jusqu'à ce que *Stiepo* paroisse. Peut être le rencontreras-tu dans le chemin du logis que je t'indique. Va-t-en toujours, si tu veux,

en

en regardant ce qui est nouveau pour toi & ce qui peut intéresser tes regards. „ *Dragananich* retourne sur ses pas avec le marchand; & l'infortuné *Jervax* s'achemine du côté de la maison, poussé par le désir de revoir sa famille & retenu de tems en tems par l'envie de regarder ce qu'il voyoit pour la première fois de sa vie. Au moment qu'il sortoit de la place, *Marcovich* en frémissant arpenoit la rue & venoit à sa rencontre. Le bonnet *Morlaque* parut bientôt de loin à des yeux, dont la rage aiguifit la vue: & doublant le pas il reconnut l'homme qu'il cherchoit depuis si long-tems. „ Le voici, le voici, s'écria-t-il: je te remercie, o fort „ & tirant son sabre dans trois sauts il fut sur *Jervax*. „ Reconnois *Marcovich* & défend ta vie, o *Narzevizca*, contre le plus furieux de tes ennemis qui vient te l'arracher. „ *Jervax* surpris de l'action de *Marcovich* lui répondit: „ Tu m'étonnes sans m'effrayer. Jamais le sang des *Narzevizca* ne ressentit la crainte: oui, je vais te disputer ma vie au prix de la tienne: mais dis-moi la cause qui te rend mon ennemi: si tu n'as pas oublié l'ancienne querelle que nous eûmes chez *Toposnich*, je ne t'en veux point de mal: il ne tient qu'à toi que je l'aie oubliée ou non. — Et moi depuis long-tems je te hais & t'ai toujours haï, reprit *Marcovich*. Tes pareils oublient également les injures qu'ils font & qu'ils reçoivent, parce qu'ils sont trop faibles pour en tirer vengeance. L'injure que tu m'a
 fai.

faite, est là (mettant la main sur son cœur): tu m'as enlevé *Jella*, *Jella* que j'avois daigné choisir parmi toutes les filles *Morlaques* pour être la mere de mes enfans. La préférence qu'elle t'a accordée, est ton crime & son tort à la fois: l'orgueil que tu en ressens, t'a fait insulter à ma personne hier au soir: tu as jetté des fusées dans mon bâtiment: tu as méprisé *Marcovich*. Je veux ta mort: & mille anges t'enveloppassent-ils avec leurs ailes, mon sabre les mettroit en morceaux, comme je vais te mettre toi-même. „ *Jervax* alors tira son sabre & l'élevant au ciel „ Je t'ai obéi, o mon pere, s'écria-t-il: mon sabre a été tiré le dernier: puisse-t-il aussi rentrer le dernier, teint du sang de l'injuste qui m'outrage. „ *Tricolax* s'avançoit aussi contre le jeune homme. „ Arrête, lâche, lui cria l'autre: un *Marcovich* vaut dix *Narzevizca*. „ A ces mots *Jervax* piqué attaque son ennemi: les deux sabres frappent l'un contre l'autre & jettent des étincelles: ils se croisent, & poussés également des deux côtés s'arrêtent quelques instans. Des gens s'enfuyent, d'autres font un grand cercle autour des combattans & n'osent les séparer. La crainte qu'inspirent à une populace désarmée les *Morlaques* de l'intérieur des terres, la fierté de leurs traits, leurs moustaches, leurs armes & leur réputation retient les spectateurs effrayés & curieux. Les deux ennemis reculent en même tems quelques pas, se fixent un moment & se chargent avec une fureur nouvelle.

Jer-

Jervaz étoit plus grand & plus leste que son rival: il est sur lui; tous ses coups sont dirigés à la tête; l'autre la couvre, la détourne: mais le sabre de *Jervaz* glisse & tombe sur l'épaule de *Marcovich*, fend ses habits & lui fait une blessure, dont le sang coule à ses yeux sur le bras & teint le sabre de *Jervaz*. „ Tu es blessé, *Marcovich*: es-tu content? Mon bras est aussi fort que le tien: soyons amis. — Amis? répondit le tigre: ta mort: ta mort seule peut m'appaiser. Que les enfers s'ouvrent sous mes pieds: je m'y jeterai, si je puis t'y entraîner avec moi. „ En même tems il fond sur lui en désespéré & frappe à coups redoublés sur le sabre que *Jervaz* tournoit en rond au dessus de sa tête. Un sentiment naturel de magnanimité envers son ennemi blessé avoit changé dans le bon & vaillant jeune guerrier la maniere de se battre: & il paroïssoit vouloir uniquement se tenir sur la défensive. *Marcovich* enragé de sa résistance, furieux de voir son bras gauche couvert du sang qui ruisseloit de son épaule, s'avisa d'une ruse qui n'eut malheureusement què trop d'effet. Ayant compris que son adversaire trop généreux se contentoit de défendre sa vie & qu'il pensoit peut-être le vaincre en épuisant ses forces défaillantes, il se laisse joindre: déjà les poignées des deux sabres se heurtent: il recule en résistant & cache à son ennemi quelques marches à descendre: *Marcovich* en connoïssoit le nombre & la hauteur. *Jervaz* le voyant

reculer crut qu'il alloit succomber & se rendre: il fit le mouvement précipité de se baïsser en se penchant vers lui, pour le saisir au milieu du corps & le forcer à s'avouer vaincu. Ce fut au moment de descendre les marches que *Marcovich* franchit d'un saut en arriere & que l'autre n'apperçut point: le terrain lui manquant sous les pieds, il tomba le visage contre terre: *Marcovich* jette son sabre, tire son poignard & court sur *Jervaz*, qui tout étourdi de la chute se retournoit en s'appuyant sur le coude. L'infortuné jeune homme vit le poignard étinceler à ses yeux & s'écria: „ *Marcovich*, pour l'amour de *Jella* je te demande la vie. — Pour l'amour de *Jella* reçois la mort, répond le scélérat assassin & lui enfonce le poignard dans le côté. *Jervaz* ne peut que prononcer: „ Dieu! je me meurs „ & retombe à terre dans le sang qui sortoit à gros bouillons de son flanc déchiré. Le peuple saisi d'horreur & d'indignation, alloit se jeter sur *Marcovich*: mais celui-ci ayant ramassé son sabre, soutenu par *Tricolaz* qui s'étoit approché le sabre nud à la main, & avant de mettre son poignard ensanglanté à la bouche, s'écria: „ Que personne n'avance, ou je vais le traiter comme ce jeune téméraire. „ La foule se dispersa: une partie suivit de loin le farouche *Marcovich* jusqu'au vaisseau: les autres s'empresserent autour de *Jervaz* qui ne donnoit aucun signe de vie.

Erze Dragananich avoit fini sa conversation

X

avec

avec le marchand & se hâtoit de rejoindre ses amis, lorsqu'il aperçut la foule du monde assemblée dans la rue, sans qu'il pût voir ce qu'on y confidéroit avec tant d'attention. Ayant demandé ce que c'étoit, on lui répondit qu'on venoit d'affaffiner un jeune *Morlaque*. A ces mots un presensentiment funeste le fit tressaillir. Il fend la presse dans la plus forte agitation de son cœur & voit son malheureux ami étendu par terre & noyé dans son sang. Il se jette sur lui & par les pleurs & les sanglots commence à déplorer son sort. „ C'est moi, c'est moi qui t'ai tué: c'est moi qui ai suggéré ce voyage fatal: o mon vieux ami, o l'ami de mon pere, voilà comment je te rapporte le dépôt sacré que tu m'as confié. O *Jella* infortunée, *Jella*, que vas-tu devenir? O *Stiepo*, comment te rendre ton frere chéri? Quel est le barbare, le scélérat, dont la fureur l'a mis dans cet état? „ Il s'arrachoit les cheveux, il se frappoit le visage; sa douleur pénétroit les spectateurs: on lui dit qu'on avoit entendu prononcer souvent entre lui & son adversaire les noms de *Marcovich* & de *Jervaz*, mais qu'on n'avoit pu comprendre le sujet de leur querelle: on lui raconta l'accident, par lequel le jeune homme avoit succombé & la maniere, dont il avoit été percé à terre par son barbare ennemi. *Draganich* en fureur se leva pour aller chercher *Marcovich*, lorsque le chirurgien qu'on avoit appelé, trouva au blessé quelques restes de vie. Il le fit
pren-

prendre par quatre hommes & suivi du chirurgien, entouré de peuple, le fit porter vers la maison. *Jella* étoit à sa fenêtre: une inquiétude mortelle l'agitoit sans relâche: elle reconnut bientôt *Dragananich* qui marchoit devant: mais elle ne vit point l'homme que l'on portoit lentement après lui. Une frayeur mêlée de curiosité la fit courir & ouvrir la porte elle-même, au moment que *Dragananich* arrivoit pâle, défait & presque sans respiration. *Jella* devina tout d'un coup son malheur & tomba à la renverse en s'écriant, „ L'on m'a tué *Jervaz*. „ *Nika*, les domestiques, les gens de la maison accoururent & s'empresèrent de la relever: elle jettoit dans un morne silence des regards farouches autour d'elle & l'on ne fut pas à tems d'empêcher qu'elle ne les fixât bientôt sur le plus terrible des spectacles, son mari que l'on portoit mourant devant elle. A cette vue, elle s'échappe des bras qui la retenoient, s'élance & se précipite à bras ouverts sur le corps sanglant de son époux. „ *Jervaz*, mon mari, est-ce toi? tu n'es plus! tu ne réponds pas! tu abandonnes ta *Jella*! Non, je vais mourir, je veux être avec lui. „ Elle alloit se saisir du poignard de *Dragananich* pour l'enfoncer dans son cœur. „ Attends, *Jella*, attends pour mourir avec *Jervaz* que nous l'ayons vengé: *Marcovich*, l'infame *Marcovich* a été son assassin. — *Marcovich*! Oui, je vivrai jusqu'à ce que je lui aie rendu la mort qu'il me donne. Où est-il, où

se cache-t-il le monstre? Où vais je assouvir ma rage, en déchirant son corps, en dévorant son cœur? Que je périsse noyée dans le sang qui sortira de ses veines ouvertes par mes mains! „ Tandis qu'elle se débatoit au milieu des siens, on posa le moribond sur le lit dans une petite chambre au rez-de-chaussée près de la porte. Le chirurgien cherchoit à étancher le sang du blessé, pour lui faire reprendre connoissance; mais ayant fondé la plaie, il la trouva inévitablement mortelle: il ne fit qu'y mettre une compresse pour ne pas tourmenter le mourant qui ne donnoit encore aucun signe de vie. „ *Jervaz*, ouvre tes yeux, regarde encore ta *Jella*, écoute le ferment qu'elle fait de tirer vengeance de ton ennemi, de la poursuivre au prix de sa vie qu'elle perdra pour te rejoindre le moment après qu'elle se fera abreuvée du sang de *Marcovich*. Ton pere o malheureux pere! o vieillard infortuné! c'est à toi que je devois raconter la chute des couronnes Perfide *Baornizca*, voilà à quoi m'ont servi tes *zapisi* Impitoyable *Marcovich*, c'est moi, c'est moi seule qui t'avois offensé C'est sur moi que tu devois porter ta main traîtresse & meurtrière Justice du ciel, tu souffres le forfait du scélérat, la mort de l'innocent, mon état pire que la mort! Le poignard de l'assassin tranche la vie du vaillant & ta foudre n'éclate pas! „ Un prêtre accouru tâchoit de cal-

calmer *Jella*, en lui parlant des devoirs qui lui restoient à remplir envers ses enfans. A ces mots elle court les saisir avec un mouvement impétueux & d'un œil farouche égaré. „ Voyez, voyez, leur dit-elle, votre pere qui se meurt; c'est la main de *Marcovitch* qui le tue, c'est par lui que vous serez de malheureux orphelins. Du coup, dont il a massacré votre pere, il va mettre au tombeau votre mere infortunée . . . Mais malédiction sur vos têtes, si vous ne trempez pas les mains dans le sang de *Marcovitch* & des siens. Oui, que tous les *Marcovitch* soient exterminés & je mourrai contente. „ Elle meurtrissoit son sein, elle tordeoit ses mains, elle arrachoit ses cheveux & pouffoit des gémissemens qui fendoient les cœurs de tous les spectateurs.

Marcovitch dans ce tems alla au vaisseau pour bander sa plaie; mais à peine y étoit-il entré que l'affreuse idée lui vint que peut-être *Jervaz* étant secouru à tems auroit pu ne pas mourir du coup qu'il lui avoit porté. Son ame enragée lui fournit encore de nouvelles fureurs. „ Allons, dit-il, allons à la maison de l'ennemi; & s'il vit encore, que j'aie éteindre jusqu'à son dernier souffle. Heureux, si je puis entendre les pleurs & les cris de son indigne *Jella* ! Ses plaintes seront à mon oreille plus douces & plus agréables que ne l'eût été la chanson de mes noces avec elle. „ Il dit, & quoique *Tricolaz* lui représentât les dangers aux-

quels il s'exposoit, il n'écoula rien & s'achemina vers la demeure des *Narzewicza* avec son ami & trois matelots bien armés, pour faire tête au secours que *Stiepo* rentré auroit pu lui opposer. Au moment qu'il approchoit de la maison, *Jervaz* donnoit quelque signe de vie: il avoit foiblement ouvert les yeux & cherchoit à fixer son regard mourant sur *Jella*. *Marcovich* alloit forcer la porte, *Tricolaz* le retint & ayant remarqué une fenêtre basse, il y jeta les yeux & vit dans la chambre *Jervaz* étendu sur le lit & tout le monde rassemblé autour de lui: il put même entendre la voix de *Jella* qui disoit: „ Il n'est pas mort, il respire: oui, il vivra, il se vengera lui-même: „ *Marcovich* averti pensa qu'il auroit pu tirer sur le mourant par la fenêtre & déliberoit avec *Tricolaz*, s'il devoit l'achever de cette manière; ou entrer de force & le frapper au milieu de ses défenseurs. *Nika* avoit entendu le bruit du dehors & s'étant approchée de la fenêtre elle reconnut *Marcovich*. „ *Jella*, *Jella*, s'écria-t-elle, voici nos ennemis: ils viennent consommer le crime. „ *Jella* se leve précipitamment, regarde autour d'elle, fait les deux enfans & court les poser sur la fenêtre (a). „ Avance,

(a) Ce trait incroyable, ainsi que le combat & la mort du jeune *Morlaque* avec les circonstances principales qu'on rapporte, est arrivé à Venise, il y a peu d'années, devant une quantité de témoins, sur le grand quai dit des *Esclavons*. Cet événement tragique excita ma curiosité & mon intérêt pour cette nation peu con-

ce, dit-elle à *Marcovich*, viens, & que la balle que tu as préparée pour mon malheureux époux, perce en passant les poitrines de ces innocentes victimes de ta lâche fureur: ou bien marche sur leurs corps & viens déchirer à mes yeux les entrailles de celui que tu as assassiné. „ Elle se jette ensuite sur *Draganovich* qui vouloit sortir avec les domestiques pour combattre *Marcovich*, & le retient de toutes ses forces: le foible espoir que le retour de *Jervaz* à la vie inspiroit, lui suggéra de remettre sa vengeance à d'autres tems. *Marcovich* à la vue des enfans qui se tenoient embrassés & remplissoient la fenêtre, recula d'horreur; tout féroce qu'il étoit, le spectacle de ces petites créatures abandonnées à sa rage le rendit immobile. „ Quoi! je tuerois des enfans, je m'avilirois à ce point! „ Il courut à la porte, il tâcha de l'ouvrir, mais on venoit de la barricader: il retourna à la fenêtre & frémit de nouveau en voyant des petites mains levées au ciel & en écoutant les cris de la peur: il écumoit de rage, il se replioit comme un serpent & son pistolet à la main, il n'osoit attaquer ce redoutable rempart. *Jella* derrière ses fils pour l'insulter s'écrioit: „ Approche, tigre altéré de sang; en voilà qu'il est bien aisé de repandre: les ennemis que tu as devant toi, sont dignes de ta valeur: tu

X 4

peux

nue & occasionna cet ouvrage aussi singulier peut-être que les *Morlaques* mêmes.

peux les couper en morceaux & faire couler jusqu'à la dernière goutte du sang de *Jervaz*. , *Marco-wich* avançoit, reculoit en rugissant; & ne pouvoit surmonter la nature, dont la force & pour ainsi dire la majesté déployées dans le groupe attendrissant des deux enfans agissoient invinciblement sur lui. Il s'enfuit en courant, furieux, maudissant les fils, la mere, le mourant & sa propre foiblesse qui ne lui laissoit pas achever sa vengeance.

Jella reprit alors ses enfans & les plaça aux pieds de *Jervaz*. Le poulx étoit un peu revenu: il paroissoit avoir repris connoissance: on lui voyoit faire des efforts inutiles pour parler & il serroit foiblement la main à son épouse.

Stiepo depuis long-tems se promenoit avec l'homme de *Trau* par la ville; & ne voyant pas paroître au rendez-vous de la place ni son frere, ni *Erze*, quoique midi fût passé, il dit à son compagnon qu'il vouloit aller à la maison, où les jeunes gens l'avoient peut-être déjà précédé: autrement il craignoit que quelqu'accident ne leur fût arrivé. A mesure qu'il avançoit vers la maison, un trouble secret s'élevoit dans son cœur: il passa par le lieu du combat: il y vit du sang dont les traces l'accompagnoient toujours dans son chemin. Le sang répandu à terre paroissoit agir sur celui de ses veines & le faire frissonner. Il court, il frappe à la porte: on le fait attendre: une main tremblante lui ouvre, un visage en pleurs se présente,
il

il entend du bruit dans la chambre à côté, entre & voit d'un coup d'œil l'horrible tableau du malheur arrivé: *Jervaz* expirant, *Jella* aussi pâle que la mort, jettée sur le même lit & soutenant la tête du moribond, les enfans à ses pieds, le terrain & le lit ensanglantés. *Erze* courbé à terre & cachant son visage dans ses mains, *Nika* & les autres domestiques gardant un profond silence interrompu par les sanglots. *Stiepo* pétrifié, demeure immobile & fixe son frere. *Jella* se tourne & crie, „ Il meurt, il meurt assassiné par *Marcovich*. „ Un tremblement de fureur, une convulsion de rage s'emparent de *Stiepo*. Il avance vers son frere; le voit tourner tantôt sur *Jella*, tantôt sur lui des yeux mourans; il l'entend prononcer d'une voix éteinte ces mots: „ Consolez mon pere . . . n'oubliez pas *Jervaz* . . . *Marcovich* m'a ôté la vie... Oh mes enfans... oh *Jella*... „ Une foiblesse succède à ces paroles, & c'est la dernière. „ Il expire, dit le chirurgien. — *Jervaz* expire „ s'écrierent tous à la fois. *Stiepo*, dans ce moment ne se connoissant plus, agité par toutes les furies se jette sur son frere, arrache le bandeau qui couvroit sa plaie, (les assistans le regardent avec frayeur & n'osent l'interrompre) il pose sa main sur la blessure, l'en retire toute souillée & tenant dans son creux du sang déjà figé, il se lève, tire son sabre du fourreau, le passe à plusieurs reprises sur la main dégouttante de sang, l'éleve au ciel & s'écrie d'une voix terrible. „ Je ju-

re

re que ce sang fera toujours sous mes yeux jusqu'à ce que le sang du traître assassin, en sortant de son cœur percé par ma main, lavera mon sabre & effacera ces traces. „ Toutes ses forces l'abandonnerent à la fois dans l'excès de sa douleur, il tomba sans connoissance sur la couche de son frere. *Jella* avoit jetté les bras au cou de son mari & ne remuoit plus: le corps roide, la bouche ouverte, le regard immobile, on crut qu'elle alloit expirer aussi. Avec les plus grands efforts on les porta tous les deux en haut, on les posa sur un lit & l'on parvint à les rappeler à la vie. *Stiepo* se leve, se promene à grands pas dans la chambre & veut courir après *Marcovich*. *Jella* revient & fond dans un torrent de larmes. „ Je l'ai perdu . . . il n'est plus . . . Laissez-moi auprès de lui, laissez-moi voir encore le seul homme qui soutenoit ma vie . . . O *Jervaz*, tu meurs loin de ta patrie, loin de ton vieux pere! . . . Qui pleurera dignement sur ta malheureuse dépouille? . . . Enterré dans une terre étrangere, les larmes de tes enfans n'arroseront pas ta tombe . . . Ta femme, ta femme infortunée . . . non, elle ne quittera jamais les restes inanimés de son époux chéri . . . *Stiepo*, *Draganich*, mes amis, ou que je sois enterrée avec lui, ou si vous voulez que je vive avec mes enfans pour les élever à la vengeance, n'abandonnez pas un dépôt si précieux pour moi loin de la demeure de ses peres, de ses enfans, de sa veuve dés-

ses.

espérée ? „ *Stiepo* répondit : „ Mes amis, nous emporterons avec nous les restes de *Jervaz* : notre malheureux *Staréscina* pourra les arroser de ses larmes paternelles : „ Cette promesse & le signe qu'il fait à tout le monde de s'armer, redonnent un peu de force à la femme abattue. Il prend par la main *Dragananich*, regarde ses gens & dit à sa sœur : „ Nous nous en allons pour ne revenir qu'après t'avoir vengée. — Oui, courez, cherchez le monstre, saisissez-le, mais, je vous en conjure, ne le tuez pas. — Amenez-le-moi tout vivant, pour qu'il reçoive les premiers coups mortels par les mains foibles des orphelins, fils de l'innocent qu'il a massacré en traître. „ Tous étoient prêts à sortir, lorsque l'homme de *Trau* qui avoit suivi de loin *Marcovich* pour pouvoir rendre compte à ses amis du lieu de sa retraite, les arrêta à la porte & leur dit : „ Où courez-vous ? *Marcovich* est déjà bien loin. Malgré l'horrible tempête qui agite la mer à présent, il est parti sur le vaisseau de *Tricolaz* en tournant vers *Trieste*. Les ondes irritées vont peut-être l'engloutir ; rejeté, brisé contre les écueils d'*Uglian*, peut-être le scélérat paye son crime par les tourmens & la mort. „ *Stiepo* écumant de rage „ Non, s'écria-t-il, tu ne m'échapperas point : si tu retraits dans le sein de ta mère, je le déchirerois pour t'en retirer. Partons, volons tous à *Trieste*, *Dragananich*. -- Et laisserons-nous le corps de *Jervaz* entre des mains étrangères, pour courir

après

après une vengeance incertaine? Crois-tu que *Marcovich* s'arrête à *Trieste*? Perdrons-nous en courses inutiles le tems que nous devons employer d'abord à soutenir ton malheureux pere contre le coup terrible, dont il va être frappé? Ecoute-moi: que notre ami de *Trau* s'embarque à l'instant & suive *Marcovich*; qu'il ne le perde jamais de vue jusqu'à ce qu'il soit sûr du lieu où le monstre fera quelque séjour: & que tout de suite il vienne nous en avertir chez ton pere. — Oui, répond *Stiepo*: nous aurons le tems de suivre ton conseil. Mais je n'écoute à présent que la rage qui me dévore. Allons toujours au port, demandons, cherchons les traces de l'assassin: *Jella*, garde ce dépôt sacré & implore du ciel la vengeance, la plus juste qu'il puisse ordonner. Mes amis, regardez ce cadavre & suivez moi, „ Ils sortent tous & se précipitent vers le port, comme des forcénés. Ils y arrivent, ils interrogent le peu de mariniers qui manœuvroient pour garantir les vaisseaux de l'orage qui grossissoit à l'entrée de la nuit; on les assure que *Marcovich* a forcé *Tricolax* de partir, malgré le mauvais tems. „ Le lâche infame cherche à se soustraire à ma fureur; mais ne perdons point de tems: le vent qui seconde sa lâcheté, secondera aussi ma poursuite: courons l'atteindre avant qu'il se cache en abordant. „ Il veut s'embarquer, mais le vent est trop fort: il prie, il offre, il menace: personne n'ose remuer. *Draganich* cherche à calmer le
su-

furieux *Stiepo*, en lui faisant remarquer que *Marcovich* ne pouvoit pas avoir fait beaucoup de chemin par un aussi mauvais tems, & qu'en partant le matin ils étoient sûrs de le réjoindre. *Stiepo* se calme un peu & après avoir arrêté une barque legere pour les mener à *Trieste* aussitôt que le tems l'eût permis, il s'en retourna chez lui & d'un ton affligé il conte à sa sœur le malheureux accident qui le force à suspendre les effets de sa rage impatiente.

Erze Dragananich pénétré de l'état défolant de toute une famille qu'il aimoit, brûlant aussi de venger son ami dont il se reprochoit la mort, s'avança au milieu de la chambre & prenant *Stiepo* par la main, „ Je jure, dit-il, par mon pere & par le tien, dont il étoit l'ami, que dès ce moment je ne t'abandonnerai jamais, jusqu'à ce que je n'aie puni avec toi le crime exécrationnel qui nous rend tous malheureux. Puiffe le ciel me donner la mort & les tourmens que j'épargnerai à l'infame auteur de notre infortune. „

Jella ne voulut jamais quitter pendant toute la nuit le corps de son mari; & tous se placerent en cercle à la maniere *Morlaque* autour du lit.

Stiepo chanta la bravoure, la valeur de son frere: *Jella* l'amour qu'il avoit pour elle & pour son pere: *Erze* célébra la douceur, la bonté de son ami: tous mêlerent les larmes, les gémissemens, les cris à ses louanges.

Chan.

Chanson de la mort de Jervaz.

*Les Narzevizca n'avoient pas d'ennemi, chan-
toit Stiepo: on les craignoit autant qu'on les ai-
moit.*

*Mais la moitié de leurs forces est détruite:
l'autre moitié accablée par le malheur ne se relevera
pas, qu'elle n'ait été arrosée par le sang de son
ennemi.*

*Les graines avoient germé: la faux de l'enne-
mi a coupé nos moissons.*

*Le beau pommier du jardin a été déraciné par
le vent de la montagne noire.*

*Le vieux jardinier ne verra plus devant lui
les doux fruits qui consoloient sa vieillesse.*

*Ce fier coursier, l'honneur de notre race, tombe
frappé par la main traîtresse de l'envieux: sa ju-
ment ne donnera plus les beaux poulains qui ressem-
blent au pere.*

*O frere chéri, ta mort empoisonne ma vie: &
ta plaie saignera toujours dans mon cœur: je ne
chanterai plus que le chant de la douleur & du re-
gret.*

*Vieux Narzevizca, poursuivoit Dragananich,
l'ouragan précipite de la montagne & tombe en fu-
reur sur ta cabane.*

*Le plus fort des piliers qui la soutiennent, est
à bas & ne sera jamais relevé.*

*Le miel est bien agréable, lorsqu'on le mêle avec
le lait, ajoutoit Nika.*

La

La plus belle ruche a été renversée par la sorcière haineuse qui se cache dans les cavernes du Karnar. Nous n'aurons plus de miel dans nos repas.

Ici les sanglots de la jeune femme éplorée interrompirent le chant lugubre. Elle se calma & resta quelques minutes profondément ensevelie dans sa douleur, que les autres partageoient & respectoient en silence. Ensuite, d'une voix presque éteinte, la tête penchée en avant, les yeux stupidement attachés sur le cadavre, les bras allongés, les mains entrelacées, elle commença ainsi sa plainte amère & désespérée.

Jervaz . . . mon époux . . . les bras de la mort t'arrachent donc pour jamais aux miens ?

Ta bouche est muette, tes yeux fermés, ton cœur immobile auprès de ta Jella ?

Tu ne me reviendras plus, les soins de ton épouse sont inutiles, la destruction, le néant vont s'emparer de toi ?

Tu causes ma douleur, tu allumes les feux de l'enfer dans mon cœur; ils y brûleront tant qu'il palpitera dans mon sein.

Mais tu ignores mon état & tu es bien moins malheureux que moi. O toi qui m'as rendu autrefois la vie si heureuse, prend pitié de mes souffrances, ouvre tes bras froids, serre-moi contre ta poitrine & glace mon sang comme le tien.

O mort, ne peux-tu changer ta victime ? Donne-lui ma vie que je t'abandonne: que je meure de
sa

sa mort, qu'il vive de ma vie & qu'il l'ignore.

Dieu qui m'écoutes, la mort n'est-elle pas le châtement le plus fort du crime? Qu'ai-je fait pour mériter des tourmens pires que la mort?

Ciel noir & funeste, tombe en éclats sur la tête d'une femme désespérée, achève & finis son malheur.

Elle s'arrêta un instant, elle frémit. Un torrent de larmes inonda tout à coup son visage, sa douleur s'attendrit & sa plainte devint plus douce.

O cher époux que l'on m'a ravi, o mon pere, o mes enfans, Jella est une insensée, Jella est l'objet de la compassion, de la pitié.

Je la demande à Dieu & aux hommes: ma raison n'est que douleur, mon langage n'est que désespoir: je ne fais, je ne veux que mourir.

Jervaz, m'entends-tu? Ne m'appelles-tu pas auprès de toi? Tu es mort innocent, tu es certainement parmi les justes, parmi les heureux: mais comment peux-tu l'être sans ta Jella?

L'idée de mes souffrances ne trouble-t-elle pas ton repos? Non, ta récompense n'est pas complete: on te punit de tes fautes par mon absence, par ma douleur.

La punition est terrible, elle finira bientôt: demande, obtiens que je vienne accomplir, partager ton bonheur.

Jervaz.... Jervaz.... Oh Dieu.... la mort.

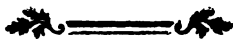
Après ces cris à demi suffoqués, Jella retom-

ba

ba dans son état de stupidité & sans changer d'attitude, passa le reste de la nuit dans des convulsions intérieures, indiquées par la respiration continue la plus agitée.

Quand le jour parut, on songea à placer & arranger le corps dans une caisse pour être transporté. *Jella* ne pouvoit s'en détacher: en imprimant sur son front le dernier baiser, elle lui dit: „Viens, *Jervaz*, souvent m'appeller la nuit dans la cabane: ta triste voix retentissant dans mon cœur le desséchera plutôt: & la mort que j'implore, ne tardera pas à finir mes souffrances. „ — Repose en paix, dit le frere, chere portion de notre sang indignement versé; ton ennemi nous le rendra, lorsque nous verserons le sien sur ta tombe. „ — Adieu pour toujours, brave & malheureux *Jervaz*, s'écria *Draganich*: ton pere a perdu un fils: je te jure de le lui redonner; je vais te remplacer & je ne quitterai plus *Pervan Narzevizca*. „ Ils sortirent tous de la chambre, épuisés par la douleur & dans le plus profond abattement.

LES MORLAQUES.



LIVRE QUINZIEME.

ARGUMENT.

Mort de Marcovich. — Retour à Dizmo. — Mort de Pervan. — Conclusion.

LE vent souffloit toujours: *Stiepo* se désoloit: aucune nouvelle n'arrivoit du port & la matinée avançoit. *Jella* avec *Nika* changeoit les *marames* blancs en noirs, en les arrosant de ses larmes: les hommes taciturnes comptoient les heures, regardoient le tems & rêvoient à la vengeance, lorsque l'on entendit frapper un grand coup à la porte. *Draganich* ouvre: deux matelots *Esclavons* entrent, un grand paquet à la main, & demandent à parler à *Stiepo Narzevizca*. On les conduit dans la chambre, où la famille étoit rassemblée: alors un d'eux prend la parole & dit: „ Quel présent me feras-tu, si je te donne la nouvelle que tu souhaites le plus au monde? *Marcovich*, ton ennemi, l'affassin de ton frere, est mort. — *Marcovich* est mort? non: il ne doit mourir que de ma main: apprends-moi seulement où il est; je payerai ce ser-

service de tout mon bien. — Oui, *Narzevizca*, & c'est son propre ami, notre capitaine *Tricolaz* qui l'a massacré. — Ciel, tu es juste enfin. Le traître a subi le châtement qui lui étoit dû, par les mains de celui dans lequel il se confioit le plus. Mais dis-moi, sa mort a-t-elle été cruelle? a-t-il été déchiré par la rage impuissante & désespérée? s'est-il senti mourir? Parle & dis vrai: le mensonge est boiteux & ne va pas loin: crains le juste ressentiment de l'affligé, si tu le trompes. — *Marcovich* vouloit partir hier au soir. Soit qu'il craignit les recherches de la justice ou votre vengeance, il dit à *Tricolaz* de lever l'ancre & de le mener à *Trieste*. Il vouloit faire, disoit-il, un long voyage par terre & il seroit allé si loin qu'il auroit été aussi impossible aux *Narzevizca* de venger la mort de *Jervaz*, qu'il leur avoit été impossible de dérober de ses mains l'ennemi qu'il poursuivoit. *Tricolaz* lui représentoit inutilement que le vent étoit contraire & que son foible vaisseau ne pouvoit pas affronter une mer aussi orageuse. *Marcovich* tirant son sabre & menaçant en furieux, obligea par ses emportemens le capitaine à sortir du port. „ Laissez-vous aller à la mer, lâches que vous êtes, dit-il: ce que je crains le plus est la terre. „ S'apercevant ensuite que *Tricolaz* qui étoit au gouvernail, tâchoit d'approcher de la rade d'une petite isle, il sauta sur lui & le prenant au milieu du corps le jetta à trois pas de là sur le

tillac & s'empara du timon. Le capitaine outré de rage se leva & cachant sa colère fit semblant de rajuster quelque chose, pour attendre le moment que *Marcovich* tournât le dos. Alors il lui déchargea un tel coup de sabre sur la tête qu'il la lui fendit. Tout le monde frappa des mains & sauta de joie, parce qu'on l'haïssoit: le monstre en se débattant à terre souffrit long-tems les approches d'une mort qu'il avoit méritée & provoquée: aucun de nous n'eut pitié de son état; nous laissâmes son ame errer sur la blessure avant qu'elle se précipitât aux enfers: après quoi nous jettâmes le cadavre à la mer: elle l'engloutit & se calma. Voici la dépouille ensanglantée de ton ennemi que nous t'apportons, o *Narzewicz*, pour garant de ce que je t'ai dit. *Marcovich* est mort: puisse *Jeruz* du haut des cieux insulter aux tourmens de son assassin plongé dans les enfers & s'en réjouir avec les bons anges! „ Ils montrèrent les habits du mort qu'on reconnut & qu'on trouva tous tachés de sang. A peine *Jella*, *Stiepo* & les autres les virent-ils qu'ils se jetterent dessus, comme des loups affamés sur la proie & les déchirerent en mille morceaux: les dents, les ongles, les poignards, tout fut employé à soulager leur rage ranimée par la vue de ce qui retraçoit à leurs yeux l'auteur détestable de leurs malheurs. *Stiepo* cherchoit les endroits sanglans, les suçoit & y passoit son sabre. *Jella* montrait ces lambeaux à ses enfans & donnait au garçon une

gran-

grande épingle à cheveux, lui indiquoit ceux qu'il devoit percer. Vaine vengeance que le désespoir ingénieux suggéroit à son ame enivrée de douleur. Après avoir assouvi leur rage, ils récompensèrent & renvoyerent les matelots. *Stiepo* renferma dans une cassette ces débris, pour les rapporter chez lui. „ Que les mains tremblantes & les yeux affoiblis de mon malheureux pere cherchent les traces du sang de l'infame qui a répandu le nôtre! Nous brûlerons ensuite ces restes du plus exécration des hommes sur la tombe de *Jervaz* & l'ame de mon frere se réjouira en voltigeant autour de la fumée que ces lambeaux imbus du sang du traître eleveront jusqu'au trône du Dieu qui a vengé l'innocent. „

Le corps de *Jervaz* fut enfermé, couvert d'un drap noir & porté dans la chambre de *Jella*. Elle fit poser un matelas à côté & se coucha auprès du cercueil, en tenant toujours sa tête appuyée dessus. Le lendemain on l'embarqua & la veuve reprit sa posture & s'y tint immobile. Le même vaisseau avec lequel les infortunés étoient venus de *Trau*, les y ramena: mais hélas! quelle différence! Les bonnes gens autrefois si gais, si contents étoient plongés dans un morne silence, effet du plus profond abattement. *Jella* seule conservoit toujours assez de forces pour souffrir plus que les autres & faire retentir ses plaintes. „ Je retourne donc seule & abandonnée dans ma patrie: moi, l'objet autre-

fois de l'envie de toutes les femmes du canton, je vais être celui de leur compassion. Choisie par le plus beau, par le plus brave de nos jeunes gens, mes jours se sont écoulés d'abord dans la joie & dans les plaisirs. Il n'est plus, & le reste de ma vie est consacré à la douleur & aux larmes. Je pleurerai à mon triste réveil, ne te voyant plus, o *Jervaz*, dans ton lit : je pleurerai aux momens que je lavois tes pieds, que je peignois tes cheveux, que j'apprétois ton dîner. Les chansons, les danses, les jeux, tout est fini pour moi, hors les souffrances & la tristesse inconsolable. Je n'entendrai plus que le cri funeste du hibou : le jardin ne m'offrira que des épines : je ne leverai mes yeux au ciel que lorsqu'il sera aussi noir & ténébreux que mon ame. La seule priere que je lui adresserai, sera d'implorer ma mort. Pourquoi tarderois-je à te suivre, o mon doux *Jervaz* ? Nos enfans n'ont plus besoin que je les élève à la vengeance. Ton ennemi n'est plus & le sort n'a pas même voulu accorder à ma douleur le soulagement de te venger par mes mains. Que je voye ton corps déposé dans le tombeau auprès de ceux de tes peres, que j'écoute ta chanson de mort, que je verse sur ta pierre les tristes pavots mouillés de mes larmes ; & il ne me restera plus qu'à te suivre dans la demeure des morts. „ Des pleurs continuels, peu de nourriture, point de sommeil avoient rendu la belle *Jella* méconnoissable. A peine la tendresse maternelle obtenoit d'elle de
se

se souvenir de la petite *Anka* que *Nika* lui présentait de tems en tems. *Stiepo* ne desferroit pas la bouche: les yeux fixés à terre, il grinçoit les dents & des secousses instantanées le faisoient tressaillir comme s'il eût été surpris par des accès de frayeur. C'étoit sûrement l'affreuse idée de paroître devant son pere & de lui présenter l'horrible convoi qu'il amenoit: il trembloit qu'à son âge il ne pût résister au coup. *Dragananich* le comprit & tâcha de le rassurer, en lui disant qu'il se chargeoit de faire au vieillard le récit de la catastrophe & d'employer toutes ses forces & toute l'adresse possible pour en empêcher les premiers effets. Aux différens lieux, où le bâtiment aborda, personne de la famille ne voulut descendre; on parvint sans accident à *Trau*, & *Vuko* alla à terre, pour y préparer le chariot & les chevaux. *Jella* ne voulut ni mettre le pied dans la ville ni bouger de sa place, jusqu'à ce que tout fût prêt pour continuer le voyage par terre. Lorsqu'on vint annoncer qu'il étoit tems de quitter le vaisseau, beaucoup de monde s'étoit rassemblé au port pour voir cette famille infortunée, dont les désastres avoient été racontés par les matelots. Tous les assistans furent émus jusqu'aux larmes du spectacle affligeant de leur douleur: tous vouloient aider à placer le cercueil sur le chariot: *Stiepo* & *Dragananich* s'en chargerent seuls. *Jella* les suivoit lentement, les mains croisées sur sa poitrine, les yeux attachés à la terre & le

visage inondé de pleurs & défiguré. *Nika* & *Vuko*, tenant chacun dans leurs bras un enfant, la soutenoient en marchant: ils posèrent les enfans sur le chariot & y placèrent ensuite leur mere à côté. Elle s'y coucha & appuyant sa tête sur le cercueil ne la souleva point ni pour voir la foule des spectateurs qui l'entouroit ni pour les remercier de l'intérêt qu'ils prenoient à son malheur: elle ne voyoit & ne sentoit que son état. Les hommes monterent à cheval & la triste caravane se mit en chemin suivie long-tems par le peuple attendri qui plaignoit leur sort & maudissoit la mémoire du meurtrier *Marcovich*.

En passant par les mêmes villages où ils s'étoient arrêtés la première fois, nos voyageurs y reçurent le même accueil & y excitèrent toute la compassion qui étoit due aux circonstances. Mais *Jella* ne voulut passer la nuit dans aucune cabane, ni recevoir aucun soulagement de la part des *Staroscina* & de leurs femmes. Ne pouvant l'arracher à ce cercueil qu'elle tenoit embrasé, on eut soin la nuit d'élever des branches au dessus du chariot & de le couvrir avec des peaux & des *jagerma*, pour garantir la mere & les enfans du froid de la nuit. Elle ne répondoit aux caresses de ses hôtes que par de profonds gémissemens. On passoit une partie de la nuit autour du funèbre dépôt & l'on obligeoit ensuite les hommes de prendre un peu de repos dans la cabane. Les femmes restoient
avec

avec *Jella* qu'une extrême lassitude forçoit quelquefois à fermer les yeux quelques instans.

Le bon *Peruan Narzevizca*, toujours occupé de ses fils absens, commençoit à compter sur le retour de *Vuko* qui devoit lui apporter la nouvelle de leur arrivée à *Venise*. Son impatience l'agitoit & lui faisoit croire que le retard étoit trop long. Des craintes s'élevoient dans son cœur: il avoit remarqué que du côté de la mer il avoit fait mauvais tems les jours passés: que ses enfans étoient déjà probablement à *Venise*, mais que *Vuko* auroit pu essuyer quelque malheur dans son retour. Il questionnoit *Dascia* cent fois par jour: & son inquiétude augmentoit à tout moment. Les ombres de la nuit se communiquoient à son ame & le soir il étoit toujours accablé d'une profonde mélancolie. *Dascia* fit venir *Toposnich*, espérant que sa conversation pourroit distraire le vieillard affligé.

„ O *Toposnich*, ce furent ses premiers mots en le voyant, que fait-il ce cruel *Vuko*? Que ne vient-il consoler son maître que l'incertitude & la crainte rongent; comme les vers attachés au tronc du vieux chêne? Il m'aime, il fait combien je chéris mes enfans, il doit se figurer mon état. Seroit-il péri dans cette mer funeste qui nous enleva notre ami *Draganich*? Le mauvais tems des jours passés auroit-il retardé l'arrivée de mes enfans à *Venise*, ou causé de plus horribles malheurs? — *Dascia*, mon ami, je tremble, je souffre. N'avez-vous pas

re-

remarqué quelque présage qui vous indique ce que nous avons à craindre ou à espérer? — Non, mon pere; tout se tait autour de moi: je n'entends que la voix du désir impatient qui sort de mon cœur & remplit mon ame le jour & la nuit. „

Le vieillard défolé alloit, venoit, refusoit la nourriture & le repos, & restoit assis la plupart du tems à la porte de sa cabane, tantôt les yeux fixes au ciel, tantôt attachés sur le chemin qui vient de la mer.

Le moment fatal arriva & *Pervan* tout d'un coup se leve & appelle sa belle-fille. „ *Dascia*, *Dascia*, le bruit du pistolet n'a-t-il pas frappé ton oreille? — Attends — encore un coup. — Non, je ne me suis pas trompé: pourquoi un seul coup à la fois? — Pourquoi cette distance de l'un à l'autre? — Ciel! un troisième! — Soutiens-moi, *Dascia*: le malheur est tombé sur nos têtes. „ *Dascia* n'avoit que trop entendu les trois coups, annonce usitée du désastre: mais elle n'osoit en convenir: elle soutenoit en tremblant la tête du vieillard sur son sein; il ne put rester debout & se laissa tomber sur le banc de pierre. „ Non, *Dascia*: je ne me trompe point: ce sont nos chevaux qui hennissent: des chevaux étrangers ne se réjouiroient pas à l'approche de *Dizmo*: j'entends le bruit du chariot: c'est *Vuko* sans doute, mais *Vuko* messager de l'infortune & de la mort. „ A' peine avoit-il achevé ces mots que le convoi tourne & paroît
en

en face de la cabane. *Dascia* apperçoit son mari, mais n'ose abandonner son beau-pere. „ Voici *Stiepo*, s'écria-t-elle, je vois aussi notre jeune ami *Erze*. — Et *Jervaz*, le vois-tu? donne-moi la main, *Dascia*: mes yeux se troublent: je me sens opprimé: — aide moi à aller à leur rencontre. „ Il fait plusieurs efforts pour se lever, mais il retombe chaque fois. *Stiepo* s'étoit précipité du cheval & tomboit aux genoux de son pere qu'il ferroit sans dire mot. Le chariot étoit devant ses yeux: *Jella*, une main élevée au ciel, de l'autre lui montre le cercueil sur lequel elle est appuyée: „ *Jervaz* n'est plus „ s'écrie le vieillard, & retrouvant ses forces, il s'élance vers le chariot. *Draganovich* le soutient, l'embrasse & lui dit: „ *Jervaz* est dans le ciel: mais il est vengé, & l'affassin *Marcovich* a payé son crime de sa vie. „ *Pervan* n'entend plus rien: il est grimpé sur le char, il tombe sur le cercueil. „ *Jervaz*, mon fils, mon bien aimé n'est plus. „ Il étend ses bras autour de la caisse; il y pose sa tête, ses cheveux blancs se renversent sur elle: un long gémissement sort du fond de sa poitrine, & pénètre tous les cœurs: ses bras pendent aux deux côtés, & il reste sans mouvement. *Jella* jette un cri: „ Notre pere se trouve mal — notre pere se meurt. „ Tout le peuple répète avec des hurlemens: „ Notre pere se meurt. „ *Stiepo* monte sur le chariot: la foule se serre alentour, on crie de couper les habits du *Starefcina*, on verse de l'eau

l'eau sur sa tête, on l'arrache du cercueil, mais il ne donne plus aucun signe de vie. Les cris des spectateurs se font entendre dans la plaine : „ Notre pere, notre *Starescina* est mort. „ Il l'étoit en effet ; la douleur l'avoit suffoqué, tant elle est puissante dans l'état de nature. *Stiepo* hors de lui-même tire son poignard & veut s'en percer : on le défarme, mais il est furieux, & se roulant sur le cadavre de son pere, frappant de sa tête contre le terrain, pousse des rugissemens de douleur & cherche à se tuer. *Jella* évanouie tombe renversée à côté du cercueil, *Dascia* égarée s'agite & appelle du secours par ses cris désespérés.

Toute la population accourt & environne cette scene effrayante. Les trois coups de pistolet partis de la cabane du *Starescina*, signe du malheur, avoient allarmé le village & attiré une foule d'hommes en armes, de femmes & d'enfans autour du funèbre convoi. On apprend bientôt le nouveau malheur & le peuple en tumulte commence à crier de toute part. „ La douleur a tué notre pauvre *Starescina* : le poignard de l'assassin a percé deux cœurs à la fois. Malédiction à sa mémoire, à ses freres, à sa génération, dont tout le sang ne peut payer celui qu'il a versé & la vie qu'il arrache à notre pere. Oui, que tous les infames *Marcovich* périssent, s'écrie *Stiepo* en se réveillant tout d'un coup de son abattement & se débattant en furieux, que ce nom odieux soit à jamais éteint, oublié.

Qu'une

Qu'une juste vengeance aille leur rendre les pertes, la douleur, la désolation, la mort qu'un scélérat de leur race a répandu parmi nous. Non, mes amis, non, mes freres, vous n'avez jamais aimé votre bon *Starefcina* & vous ne meritez pas le nom de *Slaves*, si vous ne vous unissez à moi pour venger vos torts & les miens par le sang de nos ennemis. Vous feriez l'horreur & l'opprobre de la nation des *illustres*; on marcheroit sur vous, comme sur le ver qu'on écrase, parcequ'il rampe. Si vous me suivez, si nous punissons cette race odieuse, si nous nous vengeons, l'ame de celui qui fut votre pere & le mien protégera ses enfans & fera prospérer notre population: l'ame de celui qui fut mon frere & le chef de la brave jeunesse de *Dizmo*, raffermira vos bras contre l'ennemi qui résiste en face & détournera les coups du traître qui tue sans risque. Si je reste seul, je vais chercher ma vengeance au prix de la vie que je perdrai volontiers, pour ne pas survivre à ma honte & à la vôtre. „

Ce discours mit le comble à la fureur du peuple. Ils tirèrent tous à la fois leurs sabres & s'écrierent: „Oui, *Stiepo*, sois notre *Starefcina*, guide-nous, nous allons te suivre „ & ils se tournerent pour marcher vers le canton habité par les *Marcovich*.

Erze Dragananich vit le moment qu'un affreux massacre alloit désoler le pais & qu'une guerre

re civile alloit répandre ses horreurs dans toute cette vaste plaine, dont les différens districts se feroient armés pour soutenir les oppresseurs ou les opprimés.

Malgré son propre risque, il eut le courage de s'opposer, en élevant sa voix à la tête du peuple & à coté de *Stiepo* qui le précédoit.

„ Que faites-vous, mes freres? A quoi pensez tu, mon ami? *Jervaz* est mort, son pere l'a suivi dans le ciel pour le rendre encore plus heureux, son assassins est précipité à ses yeux dans les enfers, pour y être puni de son crime, & vous parlez de vengeance? N'est ce pas des freres innocens, des femmes désolées, des enfans malheureux que vous allez immoler à votre rage inutile? Ont-ils participé à la trahison de leur frere infame, l'ont-ils seulement connue? Tout le sang que vous allez verser vous rendra-t-il une goutte de celui que vous regrettez? Les larmes des femmes des *Marcovich* plongées dans les horreurs du veuvage & de la milère, en effaceront-elles une seule de celles que la douleur fera répandre tout le tems de la vie à la famille infortunée de *Pervan Narzevizca* & à ses amis? Non, mes bons freres, ne vous livrez pas à la rage brutale qui vous entraîne. La justice de Dieu a vengé *Jervaz* sur l'auteur de sa mort. *Pervan* a succombé à sa propre douleur. Il a fini sa vie au moment, où elle cessoit d'être heureuse, après avoir duré le terme ordinaire que
la

la nature accorde aux hommes & qui est toujours trop court dans ceux qui lui ressemblent. Oui, Stiepo, je sens les blessures horribles de ton cœur déchiré: tu es le plus malheureux des hommes, le plus injustement malheureux. Mais veux-tu devenir aussi le plus criminel, le moins à plaindre parmi les malheureux? Regarde-moi: je t'offre ma jeunesse, ma douleur, mes regrets, ma vie: au lieu de l'indigne vengeance que tu allois exercer, achève la tienne sur moi; reçois mon amitié, ma compagnie, mes services pour le reste de mes jours. Vois, comment je venge, comment je cherche à réparer les pertes précieuses que nous venons de faire. Plions ensemble la tête sous l'infortune que Dieu verse sur nous & n'y ajoutons pas le crime. Mes amis, c'est de Dieu & du tems que l'affligé doit attendre les forces & l'habitude de supporter son malheur.

Que la douleur accable un vieillard affoibli par l'âge & tarisse dans lui les sources de la vie; que la douleur plonge les femmes dans un stupide anéantissement! Les hommes sont agités, battus par les infortunes, comme les chênes par les vents: ils soutiennent les coups, ils résistent & le ciel redevient calme & serein. — Oublions notre injuste ressentiment, mes amis, allons tous secourir les femmes, les enfans d'une famille chérie: allons rendre les derniers devoirs Stiepo, retire-toi, apaise tes fureurs, reprends ta bonté,

ta

ta raison & embrasse ton nouveau frere. „ Il sauta à son cou & alloit l'entraîner dans une autre cabane.

A' mesure qu'*Erze* parloit, les armes baissoient, le peuple s'arrêta & parut hésiter: mais il frémissait encore.

Les premiers accès de la douleur, & les préjugés de la nation avoient d'abord enflammé le vieux courage de *Topofnich*: mais frappé par le discours du jeune étranger, sa bonté naturelle & son âge lui firent aisément ressentir la raison & la justice.

„ Oui, cria-t-il vers la foule, les genoux à terre, les bras en l'air, ses cheveux blancs dans le plus grand desordre & son visage en pleurs, où l'on voyoit à la fois la rage, la douleur & la pitié, oui, le ciel a lancé sa foudre sur la tête du méchant: elle l'a consumé; ses cendres ont péri, & ne souilleront pas une tombe, dont il étoit indigne. Le ciel est juste & il nous a vengé. Que pouvons-nous lui demander? Que la mort inexorable nous rende ses victimes, que l'inévitable destinée revoque ses arrêts? Mes freres, mes enfans, l'esprit du bon *Draganich* a parlé par la bouche de son fils; l'esprit de votre cher *Starescina* a parlé par la bouche du fils de son ami. C'est du haut des cieux, où ces bienheureux esprits voyent la vérité, la justice & la bonté, qu'ils en ont inspiré le langage au jeune *Erze*. Pleurons sur nos malheurs, ai-

dons

dons nos freres , épargnons l'innocent .

Et toi , famille infortunée que le destin le plus cruel accable sous les coups de son bras impitoyable , il a pu t'arracher le plus respectable des peres , le plus chéri des freres , mais il ne pourra jamais arracher la plus tendre compassion de nos cœurs , qui la préfèrent à la vengeance .

Stiepo , ton peuple t'a nommé son *Starescina* , son pere . Que le tien que tu as perdu sois remplacé dans ton cœur par tous ces enfans qui vont te devoir leur bonheur obscur & tranquille , tel qu'ils le dûrent à ton pere .

Erze Dragananich , le soleil bienfaisant qui éclaire les villes , la nature qui répand ses richesses autour d'elles , n'oublie point les *Morlaques* & les bords de la *Cettina* . Que la curiosité t'instruise toi & tes avides compagnons ! elle nous a été fatale & nos enfans y renonceront pour toujours .

Si tu nous a bien connu , dis-nous toi-même , que pour être plus heureux que tes riches citoyens au milieu de leurs délices , il ne manque aux *Morlaques* que de soumettre la bravoure à la raison & à la justice . „

F I N .

Z

TA.

TABLES DES MATIÈRES

ARGUMENT DU LIVRE I

Les deux premiers chapitres de ce livre sont consacrés à l'histoire de la Russie. — Les deux autres à l'histoire de la Pologne. — Les deux derniers à l'histoire de la Prusse. — Page 1

ARGUMENT DU LIVRE II

Le premier chapitre de ce livre est consacré à l'histoire de la Russie. — Les deux autres à l'histoire de la Pologne. — Page 1

ARGUMENT DU LIVRE III

Le premier chapitre de ce livre est consacré à l'histoire de la Russie. — Les deux autres à l'histoire de la Pologne. — Les deux derniers à l'histoire de la Prusse. — Page 1

ARGUMENT DU LIVRE IV

Le premier chapitre de ce livre est consacré à l'histoire de la Russie. — Les deux autres à l'histoire de la Pologne. — Page 1

ARGUMENT DU LIVRE V

Le premier chapitre de ce livre est consacré à l'histoire de la Russie. — Les deux autres à l'histoire de la Pologne. — Les deux derniers à l'histoire de la Prusse. — Page 1

TABLES DES MATIERES

ARGUMENT DU LIVRE I.

Mœurs & usages des Morlaques. — Häiducs. — Histoire de Pecirep. — Pobraticmes & Poséstrimes. Pag. 1.

ARGUMENT DU LIVRE II.

Amours de Jervaz & de Marcovich pour Jella. — Histoire d' Anka. 15.

ARGUMENT DU LIVRE III.

Premiers apprêts de la nœce. — Conversation des deux vieillards au sujet de Marcovich. — Origine & histoire des Morlaques. — Leurs rapports avec les Russes. — CATHHERINA. 34.

ARGUMENT DU LIVRE IV.

Mariage de Jervaz & Epithalames. 65.

ARGUMENT DU LIVRE V.

Premieres couches de Jella. — Arrivée du marchand Draganich. 90.
Z 2 AR.

ARGUMENT DU LIVRE VI.

Le marché. — Statue de Catherina. — Départ de Draganich. 112.

ARGUMENT DU LIVRE VII.

Arrivée du fils de Draganich. — Histoire du naufrage & de la mort de son pere. 137.

ARGUMENT DU LIVRE VIII.

Conversation avec Marcovich. — Ses campagnes, ses aventures & ses instructions aux deux hôtes Stiepa & Erze, pour le voyage de Dalmatie. 160.

ARGUMENT DU LIVRE IX.

Conversation sur les femmes. — Rencontre du Vampir. — Chasse de lours. 185.

ARGUMENT DU LIVRE X.

Départ des trois amis pour le voyage aux curiosités. — Châte de la couronne. — Chançons. — Jella va trouver la Baornizca. 207.

AR.

ARGUMENT DU LIVRE XI.

Visite & consultation de Jella chez la Baornizca. — Chanson de Nika chez Toposnich, & retour à la maison. 235.

ARGUMENT DU LIVRE XII.

Congé & départ des fils de Pervan. 260.

ARGUMENT DU LIVRE XIII.

Voyage des freres Narzevizca. — Funérailles. — Arrivée à Trau & à Zara. — Rencontre avec Marcovich. — Eclipse. 290.

ARGUMENT DU LIVRE XIV.

Combat de Jervaz contre Marcovich à Zara. 217.

ARGUMENT DU LIVRE XV.

Mort de Marcovich. — Retour à Dizmo. — Mort de Pervan. — Conclusion. 338.

TABLE DES CHANSONS.

C <i>Hanson de Pecirep.</i>	Pag. 8.
<i>Histoire d' Anka.</i>	28.
<i>Epithalame de Radomir aux noces de Jervaz.</i>	72.
<i>Epithalame de Dascia aux noces de Jervaz.</i>	78.
<i>Priere à l' image de Catherina.</i>	121.
<i>Chançon de mort de Dabromir.</i>	213.
<i>Chançon de la bienheureuse Dianiza.</i>	216.
<i>Chançon de Tiefsimir & Vukoffava.</i>	254.
<i>Chançon de mort pour le Staréscina de Rostar.</i>	293.
<i>Chançon de la mort de Jervaz.</i>	334.

FAUTES A CORRIGER.

Page 7. ligne 28. lontains lisez lointains. P. 17. l. 13. du quoi — de quoi. P. 19. l. 23. met — mets. P. 20. l. 19. se — ses. P. 28. l. 8. les — le. P. 35. l. 19. nettoyer — nétoyer. P. 38. l. 29. couplets — couplets. P. 43. l. 17. separemment — séparément. P. 48. l. 15. le — la.



Österreichische Nationalbibliothek



+Z166805605

